

coll. spec.

ck

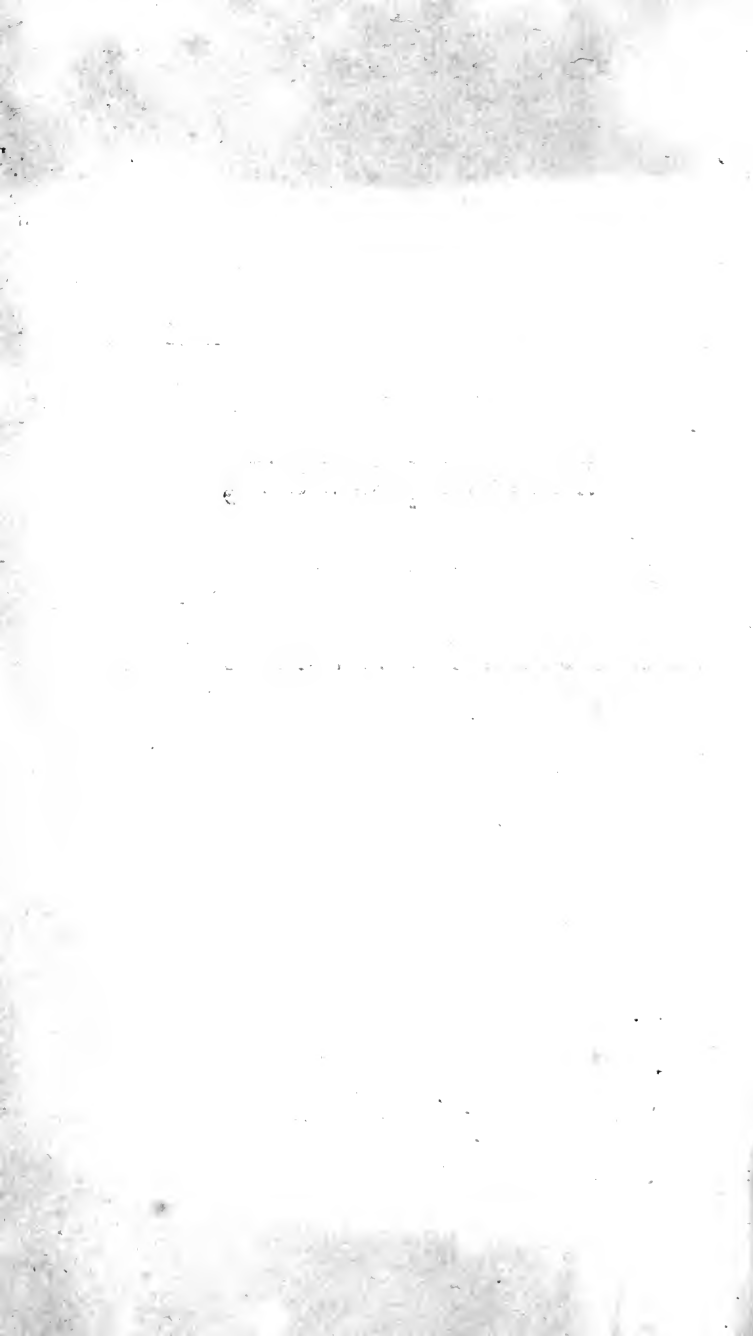


RHETORIQUE

FRANÇOISE,

A L'USAGE

DES JEUNES DEMOISELLES.



Théâtre, par M. de la Harpe

RHETORIQUE FRANÇOISE;

A L'USAGE

DES JEUNES DEMOISELLES,

AVEC

Des Exemples tirés, pour la plûpart, de nos
meilleurs Orateurs & Poëtes modernes,

TROISIÈME EDITION.

Corrigée & augmentée.



A PARIS.

Chez N Y O N fils, Quai des Augustins,
à l'Occasion.

M D C C. L I I.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

PC

2710

.53

1152

6.6 s/vc

P R É F A C E.

LA Rhétorique a deux objets ; elle apprend à composer d'excellens ouvrages , elle apprend à les goûter. Le goût , cette heureuse Faculté de l'ame qui n'est souvent chez les hommes que le fruit de l'étude & du travail , la Nature l'a libéralement accordé aux femmes , & comme dit Madame Deshoulières.

Tous les jours leur ignorance aimable ,
A la honte du Grec & du Latin , fait voir
Combien au cabinet le monde est préférable ,
Et le sentiment au sçavoir.

Pour peu que cet instinct délicat soit perfectionné par la lecture des bons Livres , il acquiert bientôt chez ce sexe charmant une espèce d'infailibilité à laquelle le nôtre n'atteint que bien rarement. Mais ce goût est un appanage trop noble pour se bor-

ner à sentir la finesse d'une Epigramme , l'agrément d'un Conte , la délicatesse d'un Madrigal , il faut l'étendre à tout & l'appliquer aux objets les plus grands & les plus distingués ; il faut l'accoutumer à s'attendrir dans la Tragédie , à s'élever dans le Poëme Epique , à goûter des raisons solides dans un Plaidoyer , des vérités consolantes ou terribles dans un Sermon. Ainsi donc sans prétendre ouvrir aux femmes la carrière du Barreau ou de la Chaire , que nous leur avons prudemment fermée , on peut leur proposer sur tous ces genres des réflexions & des exemples , soit pour former le goût naissant des jeunes personnes , soit pour flatter le goût déjà formé des autres.

Il est certain que l'usage , toujours respectable par sa tyrannie , a interdit aux femmes les ouvrages qui supposent une Profession. Les hommes se sont arrogé le droit exclusif de paroître dans les Ecoles , dans les

Tribunaux , &c. avec un attirail bizarre , comme auffi celui de s'entretuer avec esprit & avec art. Les Femmes ne leur envient point le second & ambitionnent peu le premier. L'exemple unique de cette femme fingulière qui professe aujourd'hui les Mathématiques dans l'Université de Bologne ne tire point à conféquence , non plus que celui d'Hypatie cette illuftre Platonicienne qui donna des leçons publiques de Philosophie dans Alexandrie , & qui fut la malheureufe victime du Fanatisme & de l'Envie.

Une Athénienne , nommée Agnodice , éprise d'un violent amour du bien public , fe déguifa en homme pour exercer la Médecine. Ses succès brillans & rapides infpirerent de la jalousie aux Médecins fes confreres , qui ayant bien obfervé fa conduite , l'accuferent en Juftice réglée de s'introduire chez les femmes pour les corrompre. Circonfiances com-

binées , présomptions converties en preuves, dépositions de témoins, rien ne manqua à la conviction du coupable, qui après tout en fut pourtant quitte pour avouer que la Nature avoit pourvû à sa justification. Les Médecins furent un peu surpris. Les femmes firent grand bruit , elles intervinrent en corps & se rendirent parties au procès. De tout ce tapage il résulta un bon Arrêt de l'Aréopage qui permit aux femmes d'exercer la Médecine , mais qui ayant été peu exécuté , ne tire point encore à conséquence.

Mais à l'égard des Ouvrages qui ne supposent que des talens , les femmes doivent-elles se borner au plaisir de les lire & de les goûter ? leur est-il défendu d'avoir publiquement de l'esprit , de le cultiver , d'en faire éclore les fruits , d'enrichir le Théâtre & la République Littéraire ! Madame du Châtelet eut-elle tort d'avoir acquis tant de rares connoissances

P R E F A C E.

ces , Madame Deshoulières d'avoir fait des vers si aimables , Madame de Lambert d'avoir rendu à son sexe le même service que Cicéron avoit rendu au sien , d'avoir appris aux femmes à se faire une vieillesse agréable ? Je renvoye quiconque trouvera cette question douteuse à l'Épître Dédicatoire d'Alzire , où elle est décidée en faveur des femmes avec autant de solidité qu'agrément.

On voit dans tous les tems des traces de ce préjugé gothique qui condamne les femmes à l'obscurité , à l'ignorance , à la paresse ou à la circulation fatigante des plaisirs frivoles , & on voit aussi dans tous les tems des femmes courageuses se-couïer noblement ce joug importun , voler à l'immortalité & forcer les hommes à les admirer ou à les envier.

Bien des gens refusent à Homère la gloire de l'Invention pour la don-

vj P R E F A C E.

ner à une femme ; ils disent qu'Hélène, fille de Musée écrivit la Guerre de Troye , & qu'Homere a emprunté d'elle le sujet de l'Iliade ; on a vû des Impératrices , des Reines , une Eudocie , une Anne Comnene , cultiver les Arts avec succès ; la célèbre Elisabeth , Reine d'Angleterre , traduire des Tragédies de Sophocle , & sa Rivale infortunée , Marie Stuart , réciter au Louvre en présence de toute la Cour , une Oraison Latine qu'elle avoit faite.

D'un autre côté , une femme aimable & illustre dont Epicure avoit été le Maître & l'Amant , écrit pour défendre la Doctrine de son Maître , contre ce fameux Théophraste dont M. de la Bruyere a traduit les caractères ; je ne sçais si Théophraste fut bien assez fol pour s'en fâcher , mais ce tribut de reconnoissance & d'amitié a échauffé la bile de Cicéron , qui en convenant de l'élégance de ce petit écrit & de l'érudition

de son aimable Auteur ne laisse pas de lui dire avec son style éloquent de très grosses injures.

Pline va plus loin. Il s'indigne de l'audace de cette Femmelette qui ose se jouer au divin Théophraste , il se plaint avec toute l'amertume d'un Docteur Pancrace * que tout est renversé , que le monde est tombé dans une licence épouvantable , & qu'enfin il ne reste plus aux Auteurs célèbres qu'à s'aller pendre , puisqu'ils sont exposés à de pareils affronts.

Que signifie toute cette grossière déclamation , sinon que Cicéron avoit beaucoup d'éloquence , & Plin beaucoup d'esprit , mais que l'un & l'autre étoit trop asservi à un préjugé fort honteux ?

C'est ainsi que dans les siècles les plus polis , la barbarie ne perd jamais tous ses privilèges & perce toujours par quelque endroit.

* Dans le mariage forcé.

Mais, dit-on, Philaminte, Armande & Belise dans la Comédie des Femmes Sçavantes, sont parfaitement ridicules. Sans doute. Mais Trissotin & Vadius le sont encore bien davantage. Que conclure de là ? Faut-il que la fuite d'un excès nous précipite dans un autre ? Faut-il être ignorant, parce que les Pédans sont fots ; ou prodigue, parce que les avares sont odieux.

Je veux pousser cette proposition jusqu'au Paradoxe, & dire que les Femmes me paroissent plus propres aux Arts que les hommes mêmes ; non seulement à cause des agrémens, de l'esprit naturel, du goût, du sentiment fin & délicat qu'elles apportent en naissant, mais encore parce que je ne vois point s'élever entre celles qui cultivent les Lettres, cette basse jalousie de métier qui nous deshonore ; nos Graignis, nos Denis, nos du Boccages sont amies, comme l'étoient les Sévigné & les La

P R E F A C E. ix

Fayettes , les Lamberts & les La Sablières ; je ne connois point de Femme qui ait fait une satyre contre une autre femme , pour la punir de son esprit & de ses talens ; je vois au contraire Madame du Boccage applaudir par des vers ingénieux aux succès de Madame de Grafigny , qui la paye d'un sincere retour.

Suivons un si bel exemple , aimons tous les Arts , respectons ceux qui les cultivent avec succès , de quelque sexe & de quelque condition qu'ils puissent être , sçachons les admirer & tâchons de les imiter.

TABLE

DES CHAPITRES

ET DES MATIERES.

Contenus dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

C HAPITRE PREMIER. <i>Définition de la Rhétorique,</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Des Parties de la Rhétorique,</i>	16
CHAP. III. <i>Des Lieux Oratoires intérieurs,</i>	17
Section premiere. <i>De la Définition,</i>	18
Section II. <i>De l'Énumération des parties,</i>	26
Section III. <i>De la Similitude,</i>	35
Section IV. <i>De la Différence,</i>	39
Section V. <i>Des Circonstances,</i>	51
CHAP. IV. <i>Des Lieux Oratoires extérieurs,</i>	58
<i>De l'Imitation,</i>	59

TABLE DES CHAPITRES xj

LIVRE SECOND.

CHAP. I. <i>De la Disposition ,</i>	77
CHAP. II. <i>De l'Exorde ,</i>	79
CHAP. III. <i>De la Narration ;</i>	93
CHAP. IV. <i>De la Confirmation ,</i>	110
CHAP. V. <i>De la Périoraison ,</i>	124

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. <i>De l'Elocution & de ses Parties ,</i>	133
CHAP. II. <i>De la pureté du Langage ,</i>	137
CHAP. III. <i>Des Périodes ,</i>	142
Section I. <i>Des Parties de la Période ,</i>	143
Section II. <i>Des diverses especes de Périodes ,</i>	147
Section III. <i>Du nombre ,</i>	155
CHAP. IV. <i>Des Styles ,</i>	158
Section I. <i>Du Style sublime ;</i>	160
Section II. <i>Du Style simple ;</i>	191
Section III. <i>Du Style tempéré ;</i>	210
Section IV. <i>Du Style Laconique ;</i>	235
Section V. <i>Des défauts du Style ,</i>	245
CHAP. V. <i>Des trois genres d'Eloquence ,</i>	254
Section I. <i>Du Genre judiciaire ,</i>	255
Section II. <i>Du Genre délibératif ,</i>	277
Section III. <i>Du Genre démonstratif ,</i>	291
CHAP. VI. <i>Des Figures ,</i>	292

xi ET DES MATIERES.

Section I. Des <i>Figures de Pensées</i> ,	294
De l' <i>Antithèse</i> ,	295
De l' <i>Apostrophe</i> ,	399
De la <i>Communication</i> ,	209
De la <i>Concession</i> ,	314
De la <i>Correction</i> ,	318
De la <i>Description</i> ,	322
De la <i>Démonstration</i> ,	325
De l' <i>Etopée</i> ,	338
De la <i>Prosographie</i> ,	341
De la <i>Topographie</i> ,	350
De la <i>Dubitation</i> ,	358
De l' <i>Exclamation</i> ,	364
De la <i>Gradation</i> ,	369
De l' <i>Imprécation</i> ,	373
De l' <i>Interrogation</i> ,	376
De l' <i>Interruption</i> ,	380
De l' <i>Obsécration</i> ,	385
De l' <i>Optation</i> ,	392
De la <i>Figure</i> appelée <i>Parallèles</i> ;	393
De la <i>Prétermision</i> ,	398
De la <i>Prosopopée</i> ,	400
De la <i>Réticence</i> ,	405
De la <i>Subjection</i> ,	408
De la <i>Sustentation</i>	413
Section II. Des <i>Figures de mots</i> ;	421
De la <i>Métaphore</i> ,	422
De l' <i>Allégorie</i> ,	425
De l' <i>Hyperbole</i> .	427
	De

TABLE DES CHAP. ET MAT. xii

<i>De l'Ironie ,</i>	430
<i>Section III. Des Figures de mots qui ne sont point Tropes ,</i>	432
<i>De l'Allusion ,</i>	434
<i>De la Conjonction & de la Disjonction ,</i>	435
<i>De la Périphrase ,</i>	439
<i>De la Répétition ,</i>	441

LIVRE QUATRIÈME.

<i>De la Prononciation ou Eloquence du Geste & de la Voix ,</i>	455
---	-----

Fin de la Table des Chapitres &
des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, l'Imprimé qui a pour titre : *Rhétorique Française, à l'usage des jeunes Demoiselles*, avec les Corrections & Additions, par M. Gaillard Avocat; je crois que cette nouvelle Edition de l'Ouvrage sera encore plus utile que les précédentes. A Paris, ce 28 Juillet 1751. *Signé*, BELLEY,

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navare : A nos Amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillif, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé PIERRE-MICHEL HUART, Imprimeur, Libraire de notre très-cher Fils le Dauphin de France, & ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Rhétorique Française à l'usage des jeunes Demoiselles*, par Mr Caillard Avocat ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres sans la permission expresse & par

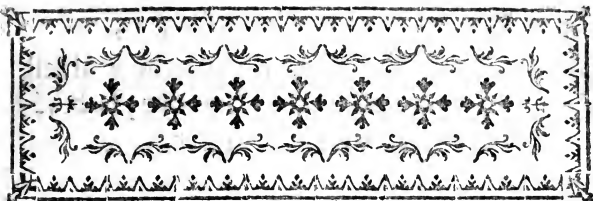
écrit dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble & empêchement : Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long

au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. **D O N N É** à Versailles le quinzième jour du mois de Mai de l'an de Grace mil sept cent cinquante deux, & de notre Regne le trente-septième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, **SAINSON**:

Je soussigné, reconnois avoir cédé au Sr. le Clerc & Compagnie le présent Privilège, pour en jouir conjointement avec moi, suivant nos parts & portions. Fait à Paris ce 18 Mai 1752. **HUART**.

Registré ensemble la Cession ci au bas, sur le Registre XII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 782. Fo. 127. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 19 May 1752. Approuvé le renvoy ci dessus. J. HERRISANT, Adjoint.



RHÉTORIQUE

FRANÇOISE,

A l'usage des jeunes Demoiselles.

*Avec des exemples tirés pour la plûpart de nos
meilleurs Orateurs & Poëtes modernes.*

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Rhétorique.



La Rhétorique est la science de la parole, ou l'art de parler de chaque chose d'une manière convenable. L'objet de la Rhétorique est de nous tracer les routes qui mènent à l'Eloquence. Ces routes sont innombrables

A

2 RHETORIQUE FRANÇOISE,
comme les allées d'un labyrinthe ; il est
aisé & dangereux de les confondre ; la Rhé-
torique apprend à les distinguer.

Plaire, instruire, toucher. Voilà la Rhétorique.

M. R....

Le mot d'éloquence pris dans une signi-
fication générale, s'applique à tout ; il n'y
a point de sujet qui n'en soit susceptible.
Un Conte, un Madrigal, une Epigramme
a son éloquence particulière, aussi-bien
qu'un Plaidoyer & qu'une Tragédie. Ainsi
le caractère de l'éloquence se varie à l'infini,
suivant les différens sujets qu'elle traite.

Cette nécessité de varier l'éloquence selon
les différens sujets est si étendue, que
tous les sujets d'une même espèce ne doivent
pas être traités de la même manière, &
exigent différens genres d'éloquence. Ainsi
le style de Brutus n'est pas celui de Zaïre,
& celui de Zaïre n'est pas celui d'Œdipe ;
mais les nuances imperceptibles qui distin-
guent ces différens styles, ne peuvent être
aperçues que par le goût. La Rhétorique
ne peut pas les indiquer, ou du moins
elle ne peut les indiquer que d'une manière
bien vague ; elle se repose de ce soin sur le
goût ; c'est son emploi & son triomphe.

La Rhétorique ne fournit que des préceptes & des exemples généraux ; mais cet instinct heureux, ce discernement fin, ce sentiment exquis qu'on appelle goût, se forme par ces préceptes & par ces exemples ; il s'accoutume au vrai & au beau, sa pénétration dans la suite fait le reste, & introduit naturellement toutes ces distinctions délicates que l'art ne peut indiquer.

Ainsi la Rhétorique rapporte la multitude infinie des styles à trois genres principaux ; le sublime, le simple & le tempéré ; le goût subdivise ces trois genres selon les circonstances différentes des lieux, des temps & des personnes.

Il apprend au Magistrat à mettre dans ses discours la gravité de son état ; au Poète à se défier des faillies de son imagination ; au Prédicateur à ne point mettre à la place des vérités saintes dont il doit être l'organe, les écarts peu judicieux d'un enthousiasme déréglé, ou les transports fougueux d'une déclamation excessive : il avertit l'Orateur du barreau de ne dire que ce qu'il faut, mais de dire tout ce qu'il faut, & de ne rien omettre de ce qui peut instruire ou persuader ses Juges : il enseigne au Fabuliste à peindre avec les couleurs les plus simples tout ce

4 RHETORIQUE FRANÇOISE;

que la nature a de plus naïf : à l'Historien , au Conteur à mettre de l'expression dans ses Tableaux , de l'intérêt dans sa narration , de l'agrément dans les épisodes : au Dissertateur à éviter le bavardage & le Pédantisme. Il dit au Philosophe qui veut éclairer les hommes & rendre ses découvertes utiles ; dépouillez le faste sçavant , humanisez votre style ; point de Grec , point de Latin , si vous parlez à des François ; il n'est point de sciences obscures , mais il en est d'abstraites , mettez les à la portée de l'intelligence la plus foible ; que les difficultés s'applanissent sous votre plume , & qu'on puisse s'applaudir , après vous avoir lû , d'avoir acquis à si bon marché des connoissances utiles & agréables , auxquelles on croyoit devoir renoncer.

C'est ce même goût qui inspire à l'homme du monde les bonnes plaisanteries , la vivacité maligne de l'Epigramme , la finesse du Madrigal , la mollesse ingénieuse de la chanson ; le badinage élégant , la noble aisance , la légèreté naïve & féconde du style épistolaire ; enfin les graces variées d'une conversation tantôt enjouée , tantôt sérieuse , toujours amusante & intéressante.

On voit quelle est l'union intime & né-

ceffaire de l'art & du goût ; la Rhétorique forme le goût , le goût inspire ce que la Rhétorique ne peut enseigner. Le goût marcheroit en aveugle & s'égareroit sans les préceptes qui dirigent sa course ; les préceptes sans le goût seroient comme le grain semé sur des pierres ; les ouvrages excellens ne sont jamais produits que par un concert heureux de la nature & de l'art.

Il ne fera pas étranger à mon sujet d'examiner ici quel fondement peut avoir un reproche assez général qu'on fait à notre siècle ; le goût, dit-on , se pervertit. On s'écarte de la nature , chacun veut avoir de l'esprit , & en avoir sans cesse ; tous nos ouvrages à la mode sont de froids recueils de bons mots & d'Epigrammes sans solidité, sans consistance , pareils à des éclairs qui brillent à chaque instant dans une nuit profonde , & disparoissent aussi-tôt sans qu'il en reste aucune trace : de tout cela on conclud que le siècle de Louis XIV. ayant été pour nous le siècle d'Auguste & le temps marqué pour le triomphe des beaux Arts , nous touchons au moment de cette révolution fatale que le goût éprouva à Rome , lorsque Seneque & Pline , par une délicatesse recherchée dans les pensées & dans l'expression , corrompirent l'éloquence

6 RHETORIQUE FRANÇOISE ;
que Cicéron & César avoient perfection-
née.

Des Censeurs plus Misantropes, vont même jusqu'à prétendre que c'en est déjà fait , que tout est perdu , & que le mal est presque sans remède : les Auteurs périodiques Anonymes protestent que leur noble intention est d'arrêter , s'il se peut , le cours de ce torrent , qui va peut être à force de politesse nous ramener la barbarie. Le célèbre Abbé Desfontaines a combattu toute sa vie par des Epigrammes ce goût excessif pour l'Epigramme. La trop sçavante Madame Dacier a fait un bon Livre des causes de la corruption du goût ; mais beaucoup de gens plus sensés que sçavans soupçonnent qu'il pourroit bien être arrivé à Madame Dacier, ce qui est arrivé mille fois aux plus grands Physiciens, de chercher, de trouver même les causes les plus sensibles d'effets qui n'existoient point.

Ces mêmes gens dont je parle , disent que toutes ces menaces & toutes ces prédictions fondées sur l'exemple des Romains, ne les effrayent point du tout. 1°. Parce qu'en supposant toutes choses égales , on ne peut jamais conclure bien sûrement d'un événement à un autre ; l'expérience nous montrant tous les jours des effets contraires

produits par les mêmes causes, & les mêmes effets produits par des causes toutes différentes.

2°. Ils osent douter que Sénèque & Pline aient en effet corrompu l'Eloquence romaine ; ils disent que des Auteurs pleins de sens & d'agrément, dont les ouvrages se lisent avec autant d'utilité que de plaisir, ne peuvent leur paroître des corrupteurs de goût ; & qu'enfin ils ne reconnoissent de goût corrompu, que celui qui produit des ouvrages ridicules ou ennuyeux. Si pourtant la censure ne tombe que sur quelques endroits trop emphatiques des Tragédies de Seneque*, ils les abandonnent d'aussi bon cœur que certains vers de Cicéron.

3°. Ce grand reproche de dépravation de goût leur est extrêmement suspect : ils disent que c'est un de ces propos universels de tous les tems & de tous les lieux, quelquefois vrais, quelquefois faux, toujours répétés au hazard & sans examen. Le monde ne leur paroît point avoir changé depuis près de dix-huit cens ans, qu'Horace a assuré que la perversité avoit toujours été & iroit toujours en croissant. Une soif insatiable des richesses, un mépris grossier pour

* Voyez la Poétique des Dames, tom. 2, ch. 4 sect. 3.

le mérite & les talens, une dépravation générale du goût, font, disent-ils, trois reproches que la mauvaise humeur des Misantropes a toujours faits au siècle & au climat dans lesquels ils ont eu le malheur de vivre. Enfin ils conviennent que trop souvent les guerres, les ravages, les désolations détruisant les ailes des Muses, ont élevé le thrône de la barbarie sur les ruines des arts : mais ils assurent que par tout où les arts peuvent être cultivés en paix, ils ne peuvent qu'être perfectionnés.

Je n'entreprendrai pas de décider si leurs raisons sont bonnes ou mauvaises, je les rapporte; qu'on en juge. Mais voici quelques exemples que la Rhétorique peut citer, & quelques réflexions qu'elle peut faire au sujet de l'esprit.

Constance, fils de Constantin, alloit combattre Vetricion qui lui disputoit l'Empire; les armées étoient en présence & prêtes à se choquer; mais les deux concurrens aimerent mieux remettre la décision de cette grande affaire au jugement, qu'aux armes de leurs Soldats. Constance & Vetricion monterent sur le même thrône, & s'affirent à côté l'un de l'autre, revêtus des ornemens impériaux, mais déarmés; leurs Soldats rangés autour d'eux, tenoient l'épée nue à la main, &

écoutoient attentivement. Constance parla avec tant de force & tant de dignité, que les troupes emportées par son éloquence, le proclamèrent seul Empereur, & obligèrent Vétranion de descendre du trône, de dépouiller la pourpre, & de la porter à Constance.

L'éloquence de l'Orateur Marc Antoine, ayeul du Triumvir, avoit arrêté & fléchi les meurtriers envoyés par Marius : la férocité de ces assassins étoit défarmée, lorsqu'Annius leur chef, qui étoit resté à la porte de la Maison, entra dans la chambre d'Antoine, & lui coupa la tête de sa propre main.

M. de Voltaire a fait une application charmante de cette aventure au célèbre & malheureux Amiral de Coligny, & il met dans la bouche de ce grand homme un discours pathétique & touchant.

- A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
 Les meurtriers surpris, sont saisis de respect :
 Une force inconnüe a suspendu leur rage.
 » Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage ;
 » Et de mon sang glacé, souillez ces cheveux
 » blancs,
 » Que le sort des combats respecta quarante ans.
 » Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne.

10 RHÉTORIQUE FRANÇOISE ;

» Ma vie est peu de chose , & je vous l'abandonne ;
» J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour
» VOUS.

Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante , abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds , qu'il trempe de ses
larmes :

Et de ses assassins , ce grand homme entouré ,
Sembloit un Roi puissant , par son peuple adoré.
Besme , qui dans la cour attendoit sa victime ,
Monte tout indigné qu'on diffère son crime :

.

Et bientôt dans le flanc , ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux ;
De peur que d'un coup d'œil , cet auguste visage
Ne fit trembler son bras , & glaçât son courage.

Cicéron plaidoit pour Ligarius ; il s'agissoit d'obtenir de César la grace de cet homme. Tout autre que Cicéron ne l'eût pas entrepris : César tenoit dans sa main la sentence de proscription & ne vouloit pas même entendre l'Orateur ; cependant il y consentit en disant : écoutons Cicéron ; mon parti est pris , il n'en fera ni plus ni moins. Cicéron parla , & son éloquence fut victorieuse de cette résolution. Il ne nia point le crime , il ne justifia point le cou-

pable, mais il sçut si bien profiter du penchant que César avoit naturellement à la clémence, que le Dictateur attendri laissa tomber le papier qu'il tenoit dans sa main, & s'écria: *Tu l'emportes, Cicéron, César ne peut te résister.*

Voilà sans doute des effets bien admirables de la force de l'Eloquence: mais si au lieu des mouvemens pathétiques dont l'oraison pour Ligarius est animée; au lieu de la générosité heroïque & touchante qui brille dans le discours de Coligny; au lieu de la véhémence & de la noblesse que Marc Antoine & Constance dûrent mettre dans leurs harangues, ils eussent substitué les pensées fines, les Epigrammes, l'esprit après lequel on reproche à notre siècle de courir: Constance étoit peut-être déthrôné; Ligarius certainement pros crit; Marc Antoine & Coligny n'auroient pas suspendu un seul moment la fureur de leurs assassins.

C'est donc abuser de l'esprit, que de l'employer dans les occasions & dans les sujets qui demandent du pathétique & de la sublimité.

Que ce qu'on appelle esprit, soit donc banni du Poëme épique & de l'Ode, parce que l'un & l'autre est consacré au sublime; qu'il le soit de la Tragédie, dont les orne-

mens doivent être le pathétique, le touchant, le terrible ; qu'il le soit surtout de la chaire. L'Epigramme s'allie mal avec la fainteté des vérités éternelles , avec la gravité de l'instruction morale : usons en sobrement au barreau où il pourroit souvent être déplacé, mais où la nature plaisante de certaines causes permet quelquefois de l'admettre ; mais prodiguons-le dans les détails de la comédie où il est absolument nécessaire, dans les fables, dans les contes, dans les tableaux critiques des mœurs, dans les madrigaux, dans les lettres, dans mille petits morceaux de Poësie légère, &c. Blâmons le grand Corneille d'avoir semé dans ses sublimes Tragedies tant de pensées fines & fausses, tant de petites fleurs, qui même n'auroient point été trop agréables dans les ouvrages les moins sérieux : plaignons le Pere le Moine d'avoir voulu mettre tant d'esprit dans son Poëme épique de S. Louis : mais sçachons gré à M. de Fontenelle d'en avoir tant mis en effet dans ses mondes & dans ses pastorales, & à M. de Voltaire d'avoir assaisonné tant de charmantes bagatelles de traits si ingénieux, de plaisanteries si fines, d'un badinage si noble, si léger, si élégant ; sçachons estimer cet art si fin & si délicat, avec lequel M. de Marivaux nous

développe , nous analyse jusqu'aux nuances les plus imperceptibles de nos idées & de nos sentimens.

Il en est de l'esprit dans l'Eloquence ; comme des passions dans la Morale ; les étouffer , les anéantir , seroit une chose aussi inutile qu'impossible ; sçavoir les régler , les vaincre , les contenir dans leurs bornes légitimes , est tout ce qu'il faut.

Au reste , ce reproche si souvent fait aux Auteurs de ce siècle , de courir après l'esprit , ne viendrait-il pas de ce que des gens qui en ont fort peu , mais en revanche beaucoup de jalousie , leur imputent à péché d'avoir mis tant d'esprit où il en falloit , & de n'en avoir point mis où il n'en falloit pas ? C'est ce que je n'ai garde de décider. Seulement j'ose croire en mon particulier que notre excellent Poëte Epique , nos bons Auteurs Dramatiques , nos grands Orateurs de la Chaire & du Barreau ne courent pas plus après l'esprit que les Corneilles , les Racines , les Bossuets , les Bourdaloues , les Le Maîtres & les Patrus ; & que si on veut donner quelque fondement à ce reproche , il faut ne le faire tomber que sur nos mauvais Orateurs & nos mauvais Poëtes.

La Rhétorique n'a pas beaucoup de préceptes pour les ouvrages de simple agré-

ment ; il est bien difficile d'enseigner aux hommes par principes à avoir de l'esprit ; on ne peut que leur donner des exemples ; & c'est ce que nous ferons à l'article du style simple , auquel tous les petits ouvrages se rapportent , & quelquefois encore dans l'énumération de certaines figures , qui ne sont pas irrévocablement consacrées au grand & au pathétique.

Les leçons de la Rhétorique ont principalement pour objet les ouvrages sérieux , les grands discours , dans lesquels il est question de persuader , d'instruire ou de toucher , & qui sont seuls susceptibles de ce qu'on appelle proprement éloquence.

Pour pouvoir produire tous ces grands effets , il faut commencer par plaire ; c'est le puissant ressort qui fait mouvoir toute la machine de l'esprit & du cœur humain.

On parvient à plaire par les graces insinuantes d'un exorde modeste , par l'élégance soutenue d'un style vif & plein de pensées , par une variété sage , sur tout par un égard infini pour les bienséances , & par une attention scrupuleuse à observer tout ce qui convient aux tems , aux lieux , aux personnes , aux conjonctures & aux situations.

L'Orateur honnête homme ne doit ja-

mais s'écarter du vrai. Si quelques-uns abusent de leurs talens pour revêtir le mensonge des couleurs de la vérité, c'est un désordre qui vient de leur propre fonds, & qui ne doit point être imputé à l'éloquence.

Je n'examinerai point s'il feroit fort à desirer que les hommes aimassent la vérité pour elle-même, jusqu'au point de fouler aux pieds tous les ornemens dont elle peut être parée : cela pourroit être ainsi, si tout étoit vérité mathématique & géométriquement prouvée. Archimede étant au bain, découvre un moyen physique & sûr de connoître la quantité d'argent mêlé dans la couronne d'Hieron ; il s'élance du bain transporté de joie, il court tout nud à son laboratoire, criant, *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.* Les vérités mathématiques portent avec elles la preuve de leur certitude. D'ailleurs elles sont abstraites, peu connues ; elles coûtent à acquérir ; elles distinguent du commun des hommes ceux qui ont pû s'élever jusqu'à elles ; cette certitude d'être parvenu à la vérité, ces difficultés vaincues pour y parvenir, ces distinctions si flatteuses pour l'amour-propre, tiennent lieu aux Mathématiciens des plaisirs que l'éloquence seule peut procurer aux autres, en répandant de l'éclat sur des véri-

16 RHETORIQUE FRANÇOISE,
tés moins lumineuses, & de la noblesse sur
des vérités plus communes.

CHAPITRE II.

Des parties de la Rhétorique.

LES Rhéteurs tant anciens que modernes, ont divisé & subdivisé la Rhétorique en autant de parties qu'il leur a plu : pour nous, usant du même droit, nous la diviserons en quatre pour plus grande commodité.

Premièrement, il faut chercher & trouver des raisons propres à convaincre ; & c'est ce que l'on appelle l'*Invention*.

Secondement. Mais ces raisons entassées les unes sur les autres, accumulées sans discernement, & jettées au hazard sans choix & sans goût, accableroient plutôt l'esprit qu'elles ne l'instruïroient : il faut donc les rédiger dans un certain ordre méthodique, & les disposer dans les parties d'un discours juste & régulier ; c'est ce qu'on nomme la *Disposition*.

Troisièmement, il faut exprimer ces raisons avec ornement & avec esprit, leur donner

ner un beau tour qui frappe & qui surprenne , faire usage des figures qui naissent du fonds du sujet , remuer les passions , toucher les cœurs ; c'est l'affaire de l'*Elocution*.

Quatrièmement. Enfin , si l'on veut qu'un beau discours produise tous ces effets , il faut le prononcer avec grace & avec force ; c'est ce que l'on appelle l'*Eloquence du geste & de la voix*.

Revenons à l'Invention qui est l'art de trouver les raisons convaincantes. Pour nous conformer à l'usage , & pour avoir quelque chose à dire sur cette partie de la Rhétorique , nous sommes obligés de toucher un peu les principaux Lieux Oratoires :

CHAPITRE III.

Des Lieux Oratoires intérieurs.

LEs Lieux Oratoires sont des espèces d'Arseaux qui fournissent à l'Eloquence les armes dont elle a besoin ; ce sont des sources publiques dans lesquelles on peut puiser pour chaque sujet les argumens qui lui conviennent : cette méthode a sa commodité ; les grands Orateurs dédaignent de

s'en servir, les médiocres ne sont pas fâchés de trouver cette ressource.

Les Lieux Oratoires sont ou intérieurs, qui naissent du fonds même du sujet, ou extérieurs, qui, sans être absolument étrangers au sujet, n'y ont qu'un rapport indirect & peu marqué. Les principaux lieux intérieurs, (car nous nous garderons bien de les détailler tous,) sont la définition, l'énumération des parties, la similitude, la différence & les circonstances.

SECTION PREMIERE.

De la Définition.

LA définition est un discours propre à faire concevoir la chose telle qu'elle est, & à en donner une idée claire, nette, juste & distincte. L'art ici consiste à ne point omettre légèrement des traits essentiels qui caractérisent la chose qu'on veut définir, & à ne point insister aussi sur des circonstances inutiles. Voici des exemples.

Définition d'une Armée dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne par M. Fléchier.

« Qu'est-ce qu'une Armée ? C'est un

» corps animé d'une infinité de passions dif-
 » férentes qu'un homme habile fait mouvoir
 » pour la défense de la Patrie; c'est une
 » troupe d'hommes armés qui suivent aveu-
 » glément les ordres d'un Chef dont ils ne
 » sçavent pas les intentions; c'est une multi-
 » tude d'ames pour la plûpart viles & mer-
 » cenaires, qui, sans songer à leur propre
 » réputation, travaillent à celle des Rois &
 » des Conquérans; c'est un assemblage con-
 » fus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéis-
 » sance, de lâches qu'il faut mener au com-
 » bat, de téméraires qu'il faut retenir, d'im-
 » patients qu'il faut accoutumer à la consti-
 » tance.

*Définition de la vraie & de la fausse valeur
 dans la même Oraison funèbre.*

» Son courage qui n'agissoit qu'avec peine
 » dans les malheurs de sa Patrie, sembla
 » s'échauffer dans les Guerres étrangères,
 » & l'on vit redoubler sa valeur.

Fausse valeur.

» N'entendez pas par ce mot, Messieurs,
 » une hardiesse vaine, indiscrette, empor-
 » tée, qui cherche le danger pour le danger.

» même, qui s'expose fans fruit, & qui n'a
 » pour but que la réputation & les vains ap-
 » plaudissemens des hommes.

Vraie valeur.

α Je parle d'une hardiesse sage & réglée ;
 » qui s'anime à la vûe des ennemis, qui,
 » dans le péril même, pourvoit à tout &
 » prend tous ses avantages, mais qui se me-
 » sure avec ses forces, qui entreprend les
 » choses difficiles & ne tente pas les im-
 » possibles, qui n'abandonne rien au hazard
 » de ce qui peut être conduit par la vertu ;
 » capable enfin de tout oser quand le conseil
 » est inutile, & prête à mourir dans la vic-
 » toire, ou à survivre à son malheur en ac-
 » complissant ses devoirs.

*Définition de la vraie & de la fausse piété
 dans la Comédie de l'Imposteur.*

Fausse dévotion.

Rien n'est plus odieux

Que le dehors plâtré d'un zèle précieux :

Que ces francs charlatans, que ces dévots de place

De qui la sacrilège & trompeuse grimace

Abuse impunément, & se joue à leur gré,

De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré,
Ces gens, qui par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier & marchandise,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux, & d'élangs affectés :
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non
commune,

Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
Qui brûlans & prians demandent chaque jour ;
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour ;
Qui sçavent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,

Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on
révere,

Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

De ce faux caractère on en voit trop paroître.

Vraie piété.

Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frere, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Arifton, regardez Periandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre ;

22 RHETORIQUE FRANÇOISE;

Ce titre par aucun ne leur est débattu ,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu :
On ne voit point en eux ce faste insupportable ,
Et leur dévotion est humaine & traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions.
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections :
Et laissant la fierté des paroles aux autres ,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui ,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux , point d'intrigues à suivre ,
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ,
Ils attachent leur haine au péché seulement ,
Et ne veulent point prendre avec un soin extrême
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Définition de l'histoire.

C'est un théâtre , un spectacle nouveau ,
Où tous les morts sortant de leur tombeau ,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre ,
Et du public dépouillé d'intérêt ,
Humbles Acteurs , attendre leur arrêt ,
Là , retraçant leurs foiblesses passées ,
Leurs actions , leurs discours , leurs pensées ,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir , ce qu'il faut imiter ,

Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître,
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magistrats, Législateurs suprêmes,
Princes, Guerriers, simples Citoyens mêmes,
Dans ce sincere & fidèle miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Définition de la raison humaine.

Vil atôme importun, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'élève, tombe, & nie encor sa chute;
Qui nous dit, je suis libre, en nous montrant ses
fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'univers.

Définition de la Cour.

Je définis la Cour, un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent
l'être,
Tâchent au moins de le paroître :
Peuple Caméléon, peuple singe du Maître.

Définition d'un Intendant.

Un Intendant ! Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être un animal,

24 RHETORIQUE FRANÇOISE;

Qui, comme on dit, sçait pécher en eau trouble;
 Et plus le bien de son Maître va mal,
 Plus le sien croît, plus son profit redouble,
 Tant qu'aîsément lui-même acheteroit
 Ce qui de net au Seigneur resteroit;
 Donc par raison bien & dûement déduite,
 On pourroit voir chaque chose réduite
 En son état, s'il arrivoit qu'un jour
 L'autre devint l'Intendant à son tour;
 Car regagnant ce qu'il eut, étant Maître;
 Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Dans la Fable de Tirsis & d'Amarante;
 que l'Amour est parfaitement défini !

Tirsis disoit un jour à la jeune Amarante:

Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal

Qui nous plaît & qui nous enchante,

Il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal ;

Souffrez qu'on vous le communique,

Croyez-moi, n'ayez point de peur.

Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me
 pique

Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur !

Amarante aussi-tôt répliqué :

Comment l'appellez-vous ce mal ? Quel est son
 nom ?

L'Amour. Ce mot est beau : donnez-moi quelques
 marques

A quoi je le pourrai connoître. Que sent-on ?
Des peines près de qui le plaisir des Monarques
Est ennuyeux & fade : on s'oublie , on se plaît

Toute seule en une Forêt.

Se mire-t'on près d'un rivage ?

Ce n'est pas soi qu'on voit , on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient , & qui suit en tous lieux

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un Berger du Village ,

Dont l'abord , dont la voix , dont le nom fait rou-
gir

On soupire à son souvenir ,

On ne sçait pas pourquoi ; cependant on soupire :

On a peur de le voir , encor qu'on le desire.

Amarante dit à l'instant :

Oh ! Oh ! C'est là ce mal que vous me prêchez tant

Il ne m'est pas nouveau ; je pense le connoître.

Tirsis à son but croyoit être ,

Quand la Belle ajouta : Voilà tout justement

Ce que je sens pour Cli-damant.

L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui ,

Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte ,

Et qui font le marché d'autrui.

Les énigmes & les logogryphes se rap-
portent à la définition ; ils n'en diffèrent
que par la forme mystérieuse dans laquelle
ils sont enveloppés. Dans l'Enigme on

définit la chose par ses propriétés essentielles ; dans le Logogryphe on la définit par le nombre des lettres qui composent son nom , & par l'assemblage de tous les mots qui peuvent s'y trouver : dans l'un & dans l'autre on laisse deviner la chose. J'en donneroïs des exemples , si les Journaux & les Mercurès n'en fournissoient pas assez tous les mois.

La définition demande beaucoup de jugement , une grande attention au sujet qui veut être peint avec des couleurs qui lui soient propres & qui le distinguent de tout autre.

Il y a une autre espèce de définition moins exacte & moins scrupuleuse que celle-ci ; on l'appelle *Description* : nous en parlerons au Traité des figures.

SECTION II.

De l'Enumeration des parties.

L'Enumération consiste à parcourir diverses circonstances qui conviennent à une chose. Venons aux exemples. M. de Fenelon fait un beau dénombrement de

tous les monstres qui environnoient le trône de Pluton dans les enfers.

» Aux pieds de ce trône étoit la mort
» pâle & dévorante avec sa faux tranchante
» qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle
» voloient les noirs foudris, les cruelles dé-
» fiances, les vengeances toutes dégoutan-
» tes de sang, & couvertes de playes; les
» haines injustes, l'avarice qui se ronge elle-
» même; le désespoir qui se déchire de ses
» propres mains; l'ambition forcenée qui
» renverse tout; la trahison qui veut se re-
» paître de sang, & qui ne peut jouir des
» maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son
» venin mortel autour d'elle, & qui se tour-
» ne en rage dans l'impuissance où elle est
» de nuire; l'impiété qui se creuse elle-
» même un abîme sans fond, où elle se pré-
» cipite sans espérance; les spectres hideux,
» les fantômes qui représentent les morts
» pour épouvanter les vivans, les songes
» affreux, les insomnies aussi cruelles que
» les tristes songes. Toutes ces images fu-
» nébres environnoient le fier Pluton, &
» remplissoient le Palais où il habite.

Dans la Henriade Saint Louis transporte
Henry IV. en esprit aux enfers.

Là, git la sombre envie à l'œil timide & louche;

Cij

28 RHETORIQUE FRANÇOISE ,

Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
 Triste Amante des morts , elle hait les vivans.
 Elle apperçoit Henri , se détourne & soupire.
 Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît & s'admire.
 La foiblesse au teint pâle , aux regards abattus ,
 Tyran qui cede au crime , & détruit les vertus.
 L'ambition sanglante , inquiète , égarée ,
 De trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;
 La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur ,
 Le Ciel est dans ses yeux , l'Enfer est dans son cœur.
 Le faux zele étalant ses barbares maximes ,
 Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Un Critique a censuré amèrement tout ce beau morceau. Son grief est que M. de Voltaire donne à tous ces êtres métaphysiques des sentimens & des attributs qui ne leur conviennent que sur la terre , & nullement dans les Enfers. Pour mieux faire sentir ce défaut , il cite un morceau analogue de l'Enéide , qui contient une liste des suppôts du thrône de Pluton. Virgile met dans ce Catalogue la vieillesse , la faim & la pauvreté ; il donne à la vieillesse l'Epithete de *triste* , à la pauvreté celle de *honteuse* , & à la faim celle de *mauvaise conseillère*. Or je voudrois bien demander à ce Censeur , si c'est dans les Enfers que la vieillesse est

triste, qu'on a la foiblesse de rougir de la pauvreté, & que la faim donne des conseils pernicieux. Il faut donc qu'il reconnoisse que M. de Voltaire a été en droit, aussi bien que Virgile & que M. de Fenelon, de peindre les passions, les vices, &c. avec les couleurs qui leur sont propres & que nous leur connoissons ; il a pû & dû donner à l'ambition les trônes où elle aspire, les tombeaux où elle précipite ses ennemis, & où elle se précipite quelquefois elle-même, les esclaves dont elle aime à se voir entourée. Il est ridicule de venir nous dire que le jour ne peut pas blesser les yeux de l'envie, parce qu'il n'y a point de jour dans les Enfers, & que si elle aime les morts, elle ne doit pas être triste, puisqu'ils sont tous devant ses yeux.

Tel est à peu près l'esprit de discernement & d'équité qui regne dans toutes les critiques, qu'un zèle indiscret pour la gloire des anciens, ou peut-être une secrète jalousie de la gloire des modernes, a fait éclore contre la *Henriade*.

Dans la Tragédie de *Phédre*, *Hypolite* parle ainsi à *Theramene*, son Gouverneur.

Attaché près de moi par un zele sincere,
Tu me contojs alors l'histoire de mon pere.

30 RHETORIQUE FRANÇOISE;

Tu ſçais combien mon ame attentive à ta voix
 S'échauffoit au récit de ſes nobles exploits ;
 Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
 Conſolant les mortels de l'abſence d'Alcide ;
 Les monſtrés étouffés , & les brigands punis ,
 Procuſte , Cercyon , & Scirron & Sinnis ,
 Et les os diſperſés du géant d'Epidaure ,
 Et la Crete fumant du ſang du Minotaure.
 Mais quand tu récitais des faits moins glorieux ,
 Sa foi par tout offerte , & reçue en cent lieux ;
 Helene à ſes parens dans Sparte dérobée ,
 Salamine témoin des pleurs de Périclès ,
 Tant d'autres dont les noms lui ſont même échappés
 Trop crédules eſprits que ſa flamme a trompés ;
 Ariane aux rochers contant ſes injuſtices ,
 Phédre enlevée enfin ſous de meilleurs auſpices ,
 Tu ſçais comme à regret écoutant ce diſcours ,
 Je te preſſois ſouvent d'en abrégér le cours ,
 Heureux ! Si j'avois pû ravir à la mémoire
 Cette indigne moitié d'une ſi belle hiſtoire.

*Harpagon deſeſpéré de la perte de ſa caſſette , ſ'en prend à tout l'Univers ,
 & veut mettre tout à feu & à ſang.*

- » Allons vite , des Commiſſaires , des
- » Archers , des Prevôts , des Juges , des
- » gênes , des potences , & des bourreaux.
- » Je veux faire pendre tout le monde : & ſi

» je ne retrouve mon argent, je me pendrai
» moi-même après.

M. Bossuet dans l'Oraison funébre de
la Reine de la Grande Bretagne :

« Vous verrez, Chrétiens, dans une seule
» vie, toutes les extrémités des choses hu-
» maines, la félicité sans bornes aussi-bien
» que les miseres, une longue & paisible
» jouissance d'une des plus belles Couron-
» nes de l'Univers; tout ce que peuvent
» donner de plus glorieux la naissance & la
» grandeur accumulé sur une tête, qui en-
» suite est exposée à tous les outrages de la
» fortune; la bonne cause d'abord suivie de
» bons succès, & depuis, des retours sou-
» dains, des changemens inouis; la rébel-
» lion long-tems retenue, à la fin tout-à-
» fait maîtresse; nul frein à la licence; les
» Loix abolies, la Majesté violée par des
» attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation
» & la tyrannie sous le nom de liberté; une
» Reine fugitive qui ne trouve aucune re-
» traite dans trois Royaumes, & à qui sa
» propre Patrie n'est plus qu'un triste lieu
» d'exil; neuf voyages sur Mer entrepris
» par une Princesse, malgré les tempêtes;
» l'Océan étonné de se voir traversé tant
» de fois en des appareils si divers & pour
» des causes si différentes; un Trône indi-

32 RHETORIQUE FRANÇOISE ;
» gnement renversé & miraculeusement ré-
» tabli.

*Madame de Sévigné dans une de ses Lettres
à Madame de Grignan.*

« Je vous assure , ma chere enfant , que
» je songe à vous continuellement , & je
» sens tous les jours ce que vous me dites
» une fois qu'il ne falloit point appuyer sur
» les pensées : si l'on ne glissoit pas dessus ,
» on seroit toujours en larmes , c'est-à-dire ,
» moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne
» me blesse le cœur : toute votre chambre
» me tuë ; j'y ai fait mettre un paravent tout
» au milieu , pour rompre un peu la vûe :
» une fenêtré sur ce degré , par où je vous
» vis monter dans le carosse de d'Hacque-
» ville , & par où je vous rappellai ; je me
» fais peur quand je pense combien alors
» j'étois capable de me jeter par la fenêtré ;
» car je suis folle quelquefois ; ce cabinet
» où je vous embrassai sans sçavoir ce que
» je faisois ; ces Capucins où j'allai entendre
» la Messe ; ces larmes qui tomboient de
» mes yeux à terre , comme si ç'eût été
» de l'eau qu'on eut répandue : Sainte Ma-
» rie * , Madame de la Fayette , mon retour

* Couvent du Fauxbourg Saint Germain.

» dans cette Maison , votre appartement ,
» la nuit & le lendemain , & votre première
» lettre & toutes les autres , & encore tous
» les jours & tous les entretiens de ceux qui
» entrent dans mes sentimens : ce pauvre
» d'Hacqueville est le premier ; je n'ou-
» blierai jamais la pitié qu'il eut de moi.
» Voilà donc où j'en reviens , il faut glisser
» sur tout cela & se bien garder de s'aban-
» donner à ses pensées , & aux mouvemens
» de son cœur.

M. Rousseau a bien peint les différens
états de l'Homme :

Que l'Homme est bien , durant sa vie ,
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire , il pleure , il crie ,
Et semble prévoir ses malheurs.



Dans l'enfance , toujours des pleurs ;
Un pédant porteur de tristesse ;
Des Livres de toutes couleurs ;
Des châtimens de toute espèce.



L'ardente & fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état ;
Des créanciers , une maîtresse ,
Le tourmentent comme un forçat.

34 RHETORIQUE FRANÇOISE ,

Dans l'âge mûr , autre combat ;
L'ambition le sollicite ;
Richesses , dignités , éclat ,
Soins de famille ; tout l'agite.



Vieux , on le méprise , on l'évite ,
Mauvaise humeur , infirmité ,
Toux , gravelle , goutte , phtisie ,
Assiégent sa caducité.

Bérénice toute occupée de Titus , en
parle ainsi à sa confidente :

De cette nuit , Phénice , as-tu vû la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux , ce bucher , cette nuit enflammée ,
Ces Aigles , ces Faisceaux , ce Peuple , cette Armée ,
Cette foule de Rois , ces Consuls , ce Sénat ,
Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat ;
Cette pourpre , cet or que rehaussait sa gloire ,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ;
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts ,
Confondre sur lui seul leurs avides regards ;
Ce port majestueux , cette douce présence.
Ciel ! Avec quel respect & quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !
Parle. Peut on le voir sans penser comme moi ,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître ,
Le monde , en le voyant , eût reconnu son maître ?

L'effet de l'Enumeration est de rassembler devant les yeux , & de former un tout frappant de plusieurs objets épars , dont l'imagination s'occuperoit à peine si elle ne les voyoit ainsi ramassés & réunis en un seul corps de tableau.

Toute la règle que l'on peut prescrire sur l'énumération , est de ne descendre dans aucun détail frivole , bas & ennuyeux , comme font Chicaneau & la Comtesse dans la Comédie de M. Racine. C'est le ridicule ordinaire des Plaideurs qui assomment sans pitié toutes les oreilles , du récit de leurs inextricables affaires. M. Racine l'a joué avec un art infini.

SECTION III.

De la Similitude.

LA Similitude est un rapport de convenance qui se trouve entre deux objets que l'on compare ensemble

E X E M P L E S.

Dans *Télémaque* , c'est lui-même qui parle :

» A peine avois-je ainsi parlé , que ma
 » douleur s'adoucissoit , & que mon cœur
 » enyvré d'une folle passion secouoit presque
 » toute pudeur , puis je me voyois plongé
 » dans un abîme de remords : pendant ce
 » trouble je courois errant çà & là dans le
 » sacré bocage , semblable à une Biche qu'un
 » Chasseur a blessée ; elle court au travers
 » des vastes forêts pour soulager sa douleur ,
 » mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la
 » suit par tout ; elle porte par tout avec elle
 » le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain
 » pour m'oublier moi-même , & rien n'adou-
 » cissoit la plaie de mon cœur.

Dans le même Ouvrage , le jeune Ida-
 mante , victime malheureuse du vœu indis-
 cret d'Idomenée son pere , est comparé à
 un Lys que le soc de la charrue a coupé.

Tel qu'un beau Lys au milieu des
 » champs coupé dans sa racine par le tran-
 » chant de la charrue , languit & ne se sou-
 » tient plus , il n'a point encore perdu cette
 » vive blancheur & cet éclat qui charme les
 » yeux , mais la terre ne le nourrit plus , &
 » sa vie est éteinte ; ainsi le fils d'Idomenée ,
 » comme une jeune & tendre fleur , est
 » cruellement moissonné dès son premier
 » âge.

M. Bossuet dans l'Oraison Funebre de

la Reine d'Angleterre, fait cette comparaison admirable.

» Comme une colonne, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un Temple ruineux, lorsque ce grand Edifice qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'abatre ; ainsi la Reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir longtemps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chûte.

M. Fréron dans son Ode sur la bataille de Fontenoy, compare la Flandre (destinée à être toujours le théâtre de la guerre) avec ce fameux Prométhée dont les entrailles toujours renaissantes, sont sans cesse dévorées par un Vautour.

De meurtres affamé le Démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles :
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour :
Et ton sort est pareil au destin déplorable

De ce fameux coupable
Immortel aliment de l'avidé Vautour.

Il compare ensuite l'Armée Française répandue dans la Flandre avec le débordement du Nil qui fertilise les campagnes en les inondant.

38 RHETORIQUE FRANÇOISE ,
Que dis-je ? Contre toi quand Louis se déclare ,
Sensible à tes malheurs , sa bonté les repare :
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil franchissant son rivage ,
Dans les champs qu'il ravage ,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Tout le monde a été frappé de la justesse
& de la noblesse de ces deux comparaisons.

*Paraphrase du Pseaume premier , par M.
Godeau.*

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la nature ,
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure ,
Et de fruits , tous les ans , enrichit ses rameaux ;
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde :
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs ,
Et qui constamment ne réponde
A ses nobles projets , à ses justes desirs.

Dans la Henriade , Chant VIII.

Essex avec éclat paroît au milieu d'eux
Tel que dans nos jardins un Palmier sourcilleux
A nos Ormes touffus mêlant sa tête altière ,
Etale les beautés de sa tige étrangère :
Son casque étinceloit des feux les plus brillans ,
Qu'étalement à l'envi l'or & les diamans ,

Dons chers & précieux, dont sa fiere maîtresse
Honora son courage ou plutôt sa tendresse.

Dans le même Poëme, au même Chant ;

D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier Lion qu'un Maure a sçu dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible ;
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et semble menacer même en obéissant.

Tout le monde sent que le mérite des
comparaisons ne peut consister que dans
leur exactitude & dans leur noblesse.

S E C T I O N I V.

De la Différence.

LA dissimilitude ou différence n'est rien
autre chose qu'une certaine contrariété
qui se rencontre entre deux objets comparés
soit que l'on compare ensemble deux objet
actuellement différens, soit que l'on com-
pare l'état présent d'un seul objet avec son
état passé.

E X E M P L E S.

Dans l'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre, par M. Bossuet :

α Les Prêtres & les Religieux, zélés &
 » infatigables Pasteurs de ce troupeau affli-
 » gé, qui vivoient en Angleterre, pauvres,
 » errans, travestis, desquels aussi le monde
 » n'étoit pas digne, venoient reprendre
 » avec joie les marques glorieuses de leur
 » profession dans la Chapelle de la Reine :
 » & l'Eglise désolée, qui autrefois pouvoit à
 » peine gémir librement & pleurer sa gloire
 » passée, faisoit retentir hautement les Can-
 » tiques de Sion dans une terre étrangere.
 » Ainsi la pieuse Reine consoloit la capti-
 » vité des Fidèles, & relevoit leur espé-
 » rance.

M. Racine dans le premier Chœur de la Tragédie d'Esther.

Déplorable Sion ! Qu'as-tu fait de ta gloire ?

Tout l'Univers admiroit ta splendeur.

Tu n'es plus que poussière, & de cette grandeur

Il ne nous reste plus que la triste mémoire :

Sion, jusques aux Cieux élevée autrefois.

Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée,

Puissai-je demeurer sans voix,

Si

Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

Le Prophète Jérémie peint d'une manière également forte & touchante l'affreuse désolation de cette Jerusaleem, autrefois la plus brillante de toutes les Cités.

» Comment cette Ville autrefois si pleine
» de peuple est-elle maintenant si solitaire ?
» Celle qui étoit si grande entre les nations
» est devenue comme veuve ; la Reine des
» Provinces a été assujettie au tribut.

» Elle ne cesse point de pleurer pendant
» la nuit, & ses joues sont trempées de ses
» larmes. De tous ceux qui l'aimoient, il
» n'y en a pas un qui la console : tous ses
» amis l'ont traitée avec perfidie, & sont
» devenus ses ennemis.

» Comment le Seigneur a-t'il couvert de
» ténèbres dans sa fureur la fille de Sion ?
» Comment a-t'il fait tomber du ciel en
» terre la fille d'Israël qui étoit si éclatante,
» & ne s'est-il pas souvenu au jour de sa
» colere de celle où il avoit mis son marche-
» pied ?

» Les chemins qui conduisent à Sion sont
» dans les pleurs, parce qu'il n'y a plus
» personne qui vienne à ses solemnités ;

» toutes ses portes sont désolées ; ses Prê-
 » tres ne font que gémir : ses Vierges sont
 » dans la douleur , & elle est plongée dans
 » l'amertume.

» Ses ennemis la dominant , ceux qui la
 » haïssent sont dans la prospérité , parce
 » que le Seigneur l'a affligée à cause de ses
 » iniquités : les petits enfans ont été emme-
 » nés captifs devant l'ennemi qui les chas-
 » soit.

» Tout ce que la fille de Sion avoit de
 » beau lui a été enlevé : ses Princes sont
 » devenus comme des Béliers qui ne trou-
 » vent point de pâturage , & ils ont marché
 » destitués de force , devant l'ennemi qui
 » les poursuivoit.

» Jerusalem en ces jours de son affliction ,
 » s'est souvenue de ses prévarications & de
 » tout ce qu'elle avoit eu dans les siècles
 » passés de plus désirable : elle s'en est sou-
 » venue lorsque son peuple tomboit sous la
 » main ennemie , sans qu'il y eût personne
 » pour le secourir : ses ennemis l'ont vûe ,
 » & ils se sont moqué de ses jours de re-
 » pos.

» Jerusalem a commis un grand péché ;
 » c'est pourquoi elle est devenue errante &
 » vagabonde : tous ceux qui l'honoroient
 » l'ont méprisée , parce qu'ils ont vû son

» ignominie ; & elle a tourné son visage en
» arriere en gémissant.

» Tout son peuple est dans les gémisse-
» mens , & cherche du pain : ils ont donné
» tout ce qu'ils avoient de plus précieux
» pour trouver de quoi soutenir leur vie.
» Voyez , Seigneur , & considérez l'avilisse-
» ment où je suis réduite.

.
» Mes entrailles sont émues , mon cœur est
» renversé dans moi-même , parce que je
» porte la peine de ma révolte : l'épée tuë
» mes enfans au-dehors , & je ne vois au-
» dedans qu'une image de la mort.

.
» Considérez , Seigneur , quel est le peuple
» que vous avez traité de cette sorte. Est-il
» donc possible que les meres soient rédui-
» tes à manger le fruit de leurs entrailles ,
» à manger de petits enfans qu'elles emmail-
» lotoient ? Est-il possible que les Prêtres
» & les Prophètes soient tués dans le Sanc-
» tuaire même du Seigneur ?

» Les enfans & les vieillards sont étendus
» morts sur la terre le long des ruës ; mes
» vierges & mes jeunes hommes sont tom-
» bés sous l'épée , vous les avez tués au
» jour de votre fureur : vous les avez égor-
» gés sans en épargner aucun.

» Vous avez fait venir des gens comme
 » en un jour solemnel , pour m'épouvanter
 » de toutes parts : il ne s'est trouvé personne
 » qui pût s'échapper , & qui fût excepté
 » dans ce jour de la fureur du Seigneur.

*Discours de Satan à Belzebuth , dans le
Paradis perdu de Milton.*

» Es-tu ce Chérubin qui protégeoit les
 » autres à l'ombre de ses aîles ? Est-tu cet
 » Ange dont l'éclat éblouissoit les Cieux ?
 » Mais que tu lui ressembles peu ! N'a gué-
 » res, une ligue mutuelle, une union de pen-
 » sées & de desseins , la même espérance &
 » les mêmes périls t'ont joint avec moi dans
 » une entreprise glorieuse. Hélas ! la misère
 » nous unit aujourd'hui : tu vois dans quel
 » abîme & de quelle hauteur nous sommes
 » tombés. La foudre a rompu nos légions,
 » Cruelles armes dont la force nous étoit
 » inconnue !

Dans la Tragédie de la mort de César ;
 Antoine se jette à genoux auprès du corps
 sanglant de ce Héros , & s'écrie en s'adres-
 sant aux Romains qu'il haranguoit :

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste.
 Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous ,

Que ses assassins même adoroient à genoux ,
 Qui toujours votre appui dans la paix , dans la
 guerre ,
 Une heure auparavant faisoit trembler la terre ,
 Qui devoit enchaîner Babylone à son char ;
 Amis , en cet état connoissez-vous César ?

Ce n'est qu'en citant de pareils morceaux ;
 qu'on peut les louer dignement.

Dans la même Tragédie Brutus pleure
 sur la décadence de la Liberté Romaine.

Quelle bassesse , ô Ciel ! & quelle ignominie !

Voilà donc les soutiens de ma triste Patrie !

Voilà vos successeurs , Horace , Décius ,

Et toi , vengeur des loix , toi mon sang , toi Bru-
 tus.

Quels restes , justes Dieux ! de la grandeur Ro-
 maine !

Chacun baise en tremblant la main qui nous en-
 chaine !

César nous a ravi jusques à nos vertus ,

Et je cherche ici Rome , & ne la trouve plus.

Dans la Tragédie d'Alzire , Zamore
 compare ainsi la clémence d'Alvarez avec
 la barbarie de Gusman & des Espagnols :

ZAMORE à Alvarez.

Mon pere ! Ah ! si jamais ta nation cruelle

46 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Avoit de tes vertus montré quelque étincelle ;
Crois-moi , cet Univers aujourd'hui désolé ,
Au-devant de leur joug sans peine auroit volé ;
Mais , autant que ton ame est bienfaisante & pure ,
Autant leur cruauté fait frémir la nature.

Mithridate avoue sa défaite au Gouverneur de Nymphée , en se servant avec beaucoup de sublimité de la dissimilitude :

MITHRIDATE à *Arbate*.

Enfin , après un an tu me revois , Arbate !
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate ,
Qui de Rome toujours balançant le destin ,
Tenois entr'elle & moi l'Univers incertain.
Je suis vaincu.

Madame Deshoulières en mille endroits de ses charmantes Poësies se plaint de la décadence des sentimens parmi les jeunes gens.

De leurs déréglemens historiens fidèles
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On diroit à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles ,
Que ce n'est point pour eux que sont faites les loix,
Tant ils ont de mépris pour elles !

Daignent-ils nous rendre visite ?

Les plus ombrageux des époux

N'en sçauroient devenir jaloux.

Ce n'est point pour notre mérite ,

Leurs yeux n'en trouvent point en nous :

Ce n'est que pour parler de leur gain, de leur perte ;

Se dire, que d'un vin qui les charmera tous ,

On a fait une heureuse & sûre découverte ,

Se montrer quelques billets doux ,

Et se donner des rendez-vous.

Si par hazard quelqu'un d'entr'eux s'avise

D'avoir des sentimens tendres , respectueux ,

Tout le reste s'en formalise.

Il n'est , pour l'arracher à ce penchant heureux ,

Affront qu'on ne lui fasse , horreurs qu'on ne lui
dise ,

Et l'on fait tant qu'enfin il n'ose être amoureux.

Où sont ces cœurs galans ? où sont ces ames fieres ?

Les Nemours , les Montmorencis ,

Les Bellegardes , les Bussis ,

Les Guises & les Bassompieres ,

S'il reste encor quelques fous

Lorsque de l'Acheron on a traversé l'onde ;

Quelle indignation leur donnent les récits

De ce qui se passe en ce monde.

Que n'y peuvent-ils revenir !

Par leurs bons exemples peut-être

48 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

On verroit la tendresse & le respect renaître

Que la débauche a sçu bannir :

Mais des Destins impitoyables

Les arrêts sont irrévocables

Qui passe l'Acheron ne le repasse plus :

Rien ne ramenera l'usage

D'être galant , fidèle , sage ,

Les jeunes gens pour jamais sont perdus.

. Nos meres

Avoient-elles plus de pouvoir

Plus de beauté que nous , plus d'esprit , plus d'adresse ?

Ah ! pouvons-nous penser au tems de leur jeunesse

Et sans honte & sans désespoir !

Dans plus d'un réduit agréable ,

On voyoit venir tour à tour

Tout ce qu'une superbe Cour

Avoit de galant & d'aimable ,

L'esprit , le respect & l'amour

Y répandoient sur-tout un charme inexplicable ;

Les innocens plaisirs par qui le plus long jour

Plus vite qu'un moment s'écoule ,

Tous les soirs s'y trouvoient en foule ,

Et les transports & les desirs

Sans le secours de l'espérance

A ce qu'on dit , prenoient naissance

Au milieu de tous ces plaisirs.

Cet heureux tems n'est plus, un autre a pris sa place,

Les jeunes gens portent l'audace

Jusques à la brutalité,

Il semble qu'ils nous fassent grace

Quand ils ne nous font pas une incivilité.

Vous aimable Daphné, que l'aveugle fortune

Condamne à vivre dans des lieux

Où l'on ne connoît point cette foule importune

Qui suit ici nos demi-Dieux,

Ne vous plaignez jamais de votre destinée.

Il vaut mieux mille & mille fois

Avec vos rochers & vos bois

S'entretenir toute l'année,

Que de passer une heure ou deux

Avec un tas d'étourdis, de coquettes,

Des ours & des serpens de vos sombres retraites

Le commerce est moins dangereux.

Les temps ont peu changé depuis cette Elégie ; & je doute que Madame Deshoulières, si elle vivoit aujourd'hui, corrigeât l'amertume de ses plaintes.

C'est dommage qu'en général la versification de cette Elégie soit un peu trop molle & trop lâche ; les mœurs s'y trouvent peintes avec force & avec vérité ; le tableau contrastant de la galanterie de nos

Peres , a tout l'agrément capable de la faire regretter ; je ne sçais s'il n'en faudroit rien rabattre.

J'ajouterai encor un exemple , moins pour éclaircir la matiere , que pour mettre un beau modèle devant les yeux.

HIPPOLYTE à *Aricie*.

Moi qui contre l'Amour fièrement révolté ,
 Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté ,
 Qui des foibles mortels déplorant les naufrages ,
 Pensois toujours du bord contempler les orages ;
 Asservi maintenant sous la commune loi ,
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
 Un moment a vaincu mon audace imprudente ,
 Cette ame si superbe est enfin dépendante :
 Depuis près de six mois , honteux , désespéré ,
 Portant par tout le trait dont je suis déchiré ,
 Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
 Présente , je vous suis ; absente , je vous trouve ;
 Dans le fond des forêts votre image me suit.
 La lumiere du jour , les ombres de la nuit ,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
 Moi-même , pour tout fruit de mes soins superflus ,
 Maintenant je me cherche & ne me trouve plus :
 Mon arc , mes javelots , mon char , tout m'importune.

Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.

Mes seuls gémiffemens font retentir les Bois,
Et mes courfiers oififs ont oublié ma voix.

La différence dont nous parlons ici a quelque rapport avec la figure nommée *Anthitefe*, comme auffi la fimilitude avec la figure appellée *Paralleles*. Nous traiterons de ces deux figures dans la fuite.

S E C T I O N V.

Des Circonftances.

L Es circonftances font d'un très-grand ufage dans l'Art Oratoire; elles expoſent le véritable état des chofes; ce font elles qui diftinguent, qui caractéřiſent, qui rendent mépriſables ou héroïques, vertueuſes ou criminelles, les actions des hommes.

Médée embrafant le Palais de Creüſe; égorgeant ſes propres enfans aux yeux de Jaſon leur pere, eſt ſans doute une femme impitoyable, une mere dénaturée; mais la douleur & le défefpoir qui la dévorent, ſon amour violent pour un perfide qu'elle a rendu poſſeſſeur de la Toiſon d'Or, pour qui elle a abandonné ſon pere

& sa patrie, à qui elle a sacrifié son honneur, immolé Pelias & Absyrthe son propre frere ; la honte de se voir préférer une rivale, les mouvemens d'amour, de haine, de crainte, de jalousie & de rage, qui la déchirent ; toutes ces circonstances changent l'espèce. Ses crimes passés semblent excuser ses crimes présens (si cependant un crime peut en excuser un autre.)

Oreste paroît inexcusable de lever un bras parricide sur Clitemnestre sa mere ; mais elle-même s'étoit souillée du sang d'Agamemnon. C'est la piété qui rend Oreste impie ; il venge un pere, & sur qui ? Sur une mere. Mais quoi ! tout paroissoit légitime chez les Payens, à quiconque vengeoit un pere.

Progné plongeant le coûteau dans le sein du jeune Ithis son fils, semble révolter la nature ; mais l'outrage sanglant que Terée vient de faire à sa sœur Philomele, à son pere Pandion, à elle-même, l'occupe vivement, & lui ferme les yeux à tout autre objet : elle ne voit plus son fils dans Ithis, elle n'y voit que le fils de Terée. Le silence de sa sœur, plus fort que les cris & que les larmes de cet enfant, détermine son bras : c'est Philomele qui immole Ithis par les mains de Progné : son crime envisagé de

cette maniere , reçoit quelque excuse ; mais Ovide lui rend toute son horreur par les circonstances ingénieuses qu'il y ajoute. Cet enfant innocent qui ne s'attend point à son malheur , entre , salue sa mere avec un air enjoué , s'approche d'elle , lui tend ses petits bras , se jette à son col , l'embrasse , lui fait mille caresses enfantines. Progné ne peut soutenir ce spectacle ; elle s'attendrit , des larmes coulent de ses yeux , sa colere se déforme , sa fureur l'abandonne ; elle alloit céder. Pourquoi faut-il qu'elle rappelle sa férocité ?

D'un autre côté , le Suicide chez les Payens étoit une action héroïque digne de l'Apothéose ; cependant , Néron réduit aux dernieres extrémités , devenu l'objet de l'exécration publique , poursuivi par une armée victorieuse que la vengeance anime , déclaré ennemi du Sénat & du Peuple Romain , & comme tel condamné aux tourmens les plus cruels & les plus ignominieux ; Néron est-il un Héros (je dis dans le système des Payens) lorsque pour dérober sa tête à l'infamie qui le menace , il est obligé d'emprunter une main étrangere pour pousser la sienne ? Ces exemples font voir combien les circonstances servent à caractériser les choses : donnons-en d'autres qui fassent

voir la maniere de tirer parti des circonstances.

Philoctete à Telemaque.

« Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa
 » Patrie, comme le seul homme qui puisse
 » venger la Grèce, & puis l'abandonner
 » dans cette isle déserte pendant son sommeil ; car ce fut pendant mon sommeil
 » que les Grecs partirent. Jugez quelle fut
 » ma surprise & combien je versai de larmes
 » à mon réveil, quand je vis les vaisseaux
 » fendre les ondes. Hélas ! cherchant de
 » tous côtés dans cette Isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

« En effet, il n'y a ni port, ni commerce ;
 » ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement ; on n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, & on
 » n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre
 » pour me ramener ; ils craignoient la colère des Dieux & celle des Grecs. Depuis
 » dix ans je souffrois la douleur, la faim ;
 » je nourrissois une plaie qui me dévorait ;
 » l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Combien les horreurs d'une si effroyable solitude ne devoient-elles pas aigrir ses maux & sa douleur !

Dans le Pseaume 55. il semble que le Roi Prophète nous représente dans Absalon l'ingratitude des pécheurs.

« C'est vous, ingrat ! qui me combattez ;
 » vous qui n'étiez qu'un cœur avec moi , qui
 » conduisiez mes Troupes , & qui étiez mon
 » intime ami ; vous preniez à ma table une
 » nourriture délicieuse , & vous marchiez
 » avec moi dans la Maison de Dieu , sans
 » avoir d'autre volonté que la mienne.

Dans la Tragédie de Bajazet , Roxane mesure l'ingratitude de ce Prince sur les témoignages d'amour qu'elle lui avoit donnés. Tu m'as pu trahir si cruellement , dit-elle :

Moi , qui de ce haut rang qui me rendoit si fiere ,
 Dans le sein du malheur t'ai cherché la premiere ,
 Pour attacher des jours tranquilles , fortunés ,
 Aux périls dont tes jours étoient environnés ,
 Après tant de bontés , de soins , d'ardeurs extrêmes ,
 Tu ne sçaurois jamais prononcer que tu m'aimes !
 Mais dans quel souvenir me laissai-je égarer ?
 Tu pleures , malheureuse ! ah ! tu devois pleurer ,
 Lorsque d'un vain desir à ta perte poussée
 Tu conçus de le voir la premiere pensée.

Mithridate diminuë la honte de sa défaite par ce détail éloquent des circonstances dont elle avoit été accompagnée.

Pompée a saisi l'avantage
 D'une nuit qui laissoit peu de place au courage ;
 Mes soldats presque nus , dans l'ombre intimidés ;
 Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés ;
 Le désordre par tout redoublant les allarmes ;
 Nous-mêmes , contre nous tournant nos propres
 armes ;
 Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux ;
 Enfin , toute l'horreur d'un combat ténébreux :
 Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?
 Les uns sont morts , la fuite a sauvé tout le reste ;
 Et je ne dois la vie , en ce commun effroi ,
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

Dans la première Tragédie de M. de Crébillon , Idomenée pour excuser l'indiscrétion de son vœu , fait une vive peinture des dangers qui le lui avoient arraché :

Une effroyable nuit sur les eaux répandue ,
 Déroba tout-à-coup ces objets à ma vûe ;
 La mort seule y parut. . . . Le vaste sein des mers
 Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers :
 Par des vents opposés les vagues ramassées ,
 De l'abîme profond jusques au Ciel poussées ,

Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux ,
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée ,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée ;
Et Neptune en courroux , à tant de malheureux
N'offroit , pour tout salut , que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin ? . . . Dans ce péril extrême ,
Je tremblai , Sophronyme , & tremblai pour moi-
même . . .

Pour apaiser les Dieux , je priai . . . Je promis . . .
Non , je ne promis rien , Dieux cruels ! J'en fré-
mis . . .

Neptune , l'instrument d'une indigne foiblesse ,
S'empara de mon cœur & dicta la promesse :
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein ,
Non , je n'aurois jamais promis de sang humain.

Dans la Tragédie de M. de Voltaire ;
qui a pour titre , *la mort de Cesar* , Antoine
parle ainsi aux Romains de ce Héros :

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance ,
Il vivroit , & sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits ;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus ! . . . Où suis-je ? O Ciel ! O crime ! O bar-
barie !

Chers amis , je succombe ; & mes sens interdits . . .
Brutus !.. Son assassins . . . Ce monstre étoit son fils .

Le forfait de Brutus & de Cassius eût été moins horrible , s'ils n'eussent point dû leur vie à César.

Toute la mécanique de ces lieux oratoires consiste à donner par le moyen de la définition une idée exacte de l'objet de son discours , à en bien distribuer toutes les parties par le moyen de l'énumération ; à examiner & faire valoir tous les rapports & toutes les contrariétés qui peuvent se rencontrer entre le sujet qu'on traite , & quelque autre sujet ; enfin à insister sur les circonstances qui caractérisent ce sujet , & le distinguent de tout autre.

CHAPITRE IV.

Des Lieux Oratoires extérieurs.

ON les appelle extérieurs, parce que ce sont des secours que l'Orateur puise hors de son sujet ; tels sont pour l'Orateur de la chaire , l'Ecriture Sainte , les Conciles , l'Histoire Ecclésiastique , les Pères de l'Eglise , &c. Pour l'Orateur du Barreau , les Loix , les Coutumes , les Arrêts , les Ordonnances , &c. Pour le Dissertateur ,

les Autorités les plus respectables qui puissent appuyer son opinion : pour tous les autres , les lieux oratoires extérieurs se réduisent à la seule imitation.

De l'Imitation.

L'imitation est l'art de faire des larcins adroits & ingénieux à de bons Auteurs , soit anciens , soit modernes , sans tomber dans le défaut de plagiaire & de copiste.

Les bons Auteurs vous fournissent des pensées & des expressions. Si vous prenez les pensées , enrichissez-les , perfectionnez-les, s'il est possible , & sur-tout produisez-les sous des expressions nouvelles & qui vous soient propres. Si vous vous accommodez des expressions , qu'elles vous servent à faire d'heureuses allusions , des applications ingénieuses , &c. Il y a encore une autre manière d'imiter plus générale que ces deux-ci , & dans laquelle il entre plus d'art. C'est lorsque l'on prend tellement le génie , le style & le caractère d'un Auteur , & que l'on se transforme , pour ainsi dire , tellement en lui , que l'imitateur & le modèle semblent n'être plus qu'un même Ecrivain, quoi qu'on ne puisse désigner aucun trait particulier que l'un ait emprunté de l'autre. Au reste , quel-

que maniere d'imiter que vous adoptiez ; tâchez de surpasser vos modèles, de les égaler du moins ; soyez original même en imitant. C'est ainsi que l'illustre Despréaux a su quelquefois laisser après lui dans la carrière satyrique , Horace & Juvenal , ces maîtres fameux dont il avoit d'abord suivi les traces.

Voici quelques exemples de la maniere dont on peut imiter.

Horace avoit dit en parlant de la Mort :

« La Mort frappe également aux super-
bes Palais des Rois & aux humbles chau-
mieres des pauvres.

Voyez avec quelle grace, Malherbe a rendu cette pensée, comme il l'a enrichie en l'amplifiant :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ,

On a beau la prier ,

La cruelle qu'elle est , se bouche les oreilles ,

Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre ,

Est sujet à ses loix ;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre ,

N'en défend pas nos Rois.

Horace avoit dit :

» L'argent, tel qu'un Roi puissant, dis-
 » pense toutes les faveurs ; il fait trouver
 » une femme pourvûë d'une riche dot ; il
 » donne du crédit dans le monde, des amis,
 » de la naissance même, & de la beauté à
 » ceux qui n'en ont pas. Soyez opulent, la
 » douce éloquence coulera de vos lèvres,
 » les graces prendront soin de vous
 » orner.

M. Boileau a encore enchéri sur Horace :

Quiconque est riche, est tout ; sans sagesse il est
 sage ;

Il a, sans rien savoir, la science en partage ;

Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,

La vertu, la valeur, la dignité, le sang ;

Il est aimé des Grands, il est chéri des Belles :

Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.

L'or même à la laideur donne un teint de beauté ;

Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Corneille avoit dit assez plattement, ce
 me semble.

Par tous les climats

Ne sont pas bien reçus toute sorte d'Etats ;

Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,

Qu'on ne sçauroit changer sans lui faire une injure

62 RHETORIQUE FRANÇOISE;

Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité
Seme dans l'Univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique;

Les Parthes, les Persans veulent des Souverains;
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

On me permettra bien de rire du style singulier de ces Vers, & de réserver mon admiration pour ce tour plus noble, que M. de Voltaire a sçu donner au même fond d'idées.

Chaque état a ses loix

Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son
choix.

Esclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des
Maîtres,

Et de leur chaîne antique adorateurs heureux;
Voudroient que l'Univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.

Rome eut ses Souverains, mais jamais absolus,
Son premier Citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut soumis lui-même.

Pseaume trente-sixième:

• J'ai vû l'impie élevé comme les Cédres

» du Liban ; j'ai passé, il n'étoit déjà plus ;
 » je l'ai cherché , je n'ai pas même trouvé
 » la place où il étoit.

M. Racine , Tragédie d'Esther :

J'ai vû l'impie adoré sur la terre ;
 Pareil au Cédre , il cachoit dans les Cieux
 Son front audacieux :
 Il sembloit , à son gré , gouverner le tonnerre ;
 Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
 Je n'ai fait que passer , il n'étoit déjà plus.

Le même M. Racine a été très-bien imité
 par M. de Voltaire. Voici les passages de
 l'un & de l'autre :

ESTHER à Elise.

Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puis-
 santes ;
 Il fait que tout prospere aux ames innocentes.
 Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé ,
 De mes foibles attraits le Roi parut frappé.

M. de Voltaire , dans le Poëme de la
 Henriade :

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;
 Il fait, quand il lui plaît , veiller sur nos années.

Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé ;
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;

Ces exemples fuffifent pour faire voir de quelle maniere on peut imiter. Je ferai feulement une réflexion au fujet du morceau de Corneille, embelli par M. de Voltaire, qui pourroit donner lieu de conclure précipitamment que le mauvais peut être imité auffi bien que le bon ; mais il faut observer que ce morceau n'a été imité que parce que les penfées en font excellentes, & méritoient en effet d'être revêtues du tour noble, élégant & harmonieux dont M. de Voltaire les a enrichies. Voyons préfentement quels font les guides les plus fûrs qu'on puiſſe prendre, pour ne pas s'égarer dans la carrière de l'éloquence.

M. Boſſuet eſt l'Aigle des Orateurs. Quelle élévation de penſées ! Quelle force d'exprefſions ! Quelle profondeur de doctrine ! Quel enchaînement de grandes vérités exprimées, s'il ſe peut, d'une maniere encore plus grande ! Il y a des Orateurs dont l'éloquence eſt plus pure, plus ornée, plus châtiée, mieux foutenue ; mais aucun ne prend un eſſor auffi ſublime. Les plus célèbres, après lui, ſont M. de Fénélon ſon rival & un peu ſon inférieur ; M. Flécher,

si connu par ses belles Oraisons funébres & par l'élégante délicatesse de son style ; M. Mascaron , Evêque de Tulle ; le Pere Bourdaloue , le Peré Cheminais , le Pere de la Rue ; mais surtout M. Massillon.

Pour l'éloquence du Barreau, nous avons Messieurs Patru , le Maître , le Normant , Cochin & tant d'autres qui sont encore aujourd'hui l'ornement & la gloire du Barreau François. Mais je ne puis citer de meilleur modèle que le mémoire pour M. de la Bourdonnais , ouvrage comparable aux plus éloquens plaidoyers de Cicéron pour d'illustres accusés.

Messieurs Corneille , Racine , Crébillon & Voltaire , tiennent , sans contredit , le rang le plus distingué parmi les Poètes Tragiques. Sans prétendre apprécier le mérite de ces quatre divins Auteurs , je me contente de les admirer chacun dans le génie & le goût qui lui est propre , sans faire entr'eux aucune comparaison. Messieurs Campistron , de la Fosse & Duché , ont aussi quelques beautés particulieres qu'on peut admirer & imiter. On peut assurer qu'aucun Auteur n'est comparable à Moliere dans le genre comique : Regnard en approche beaucoup dans le Joüeur , dans le Légataire , dans les Ménechmes , & même

dans ses Farces. Le Grondeur, la Pupille font des Pièces charmantes ; l'Indiscret & le Méchant font peut-être les deux Pièces les mieux écrites & les plus remplies de jolis détails que nous ayons au Théâtre ; Melanide, le Préjugé à la Mode, l'Ecole des Meres, l'Ecole des Amis, l'Enfant Prodigue, font des Pièces très-estimables dans un genre très-estimé, quoique très-attaqué.

M. Rousseau a porté la Poësie lyrique au plus haut degré de perfection où elle puisse être poussée. Nous n'avons de Poëme-Epique que la Henriade, & de bon Roman Poétique que Télémaque.

Pour la Poësie badine & légère ; Fables, Satyres, Epîtres, Stances, Idylles, Epigrammes, Rondeaux, Balades, Madrigaux, Epithalames, Triolets, Chançons, &c. nous avons M. Rousseau, M. de Fontenelle, le Marquis de la Fare, l'Abbé de Chaulieu, Madame Deshoulières, M. de Voltaire, &c.

On ne peut trop se nourrir de la lecture de M. Despréaux, ce grand Maître en tout genre de Poësie, & du célèbre la Fontaine, dont les ouvrages sont marqués au vrai coin de l'esprit, du bon goût, de l'enjouement, de la délicatesse & de la simplicité la plus ingénieuse ? Si tous les Auteurs mo-

dernes avoient aussi incontestablement surpassé les anciens, chacun dans leur genre, que M. de la Fontaine l'a fait dans le sien, la fameuse question de la prééminence entre les anciens & les modernes seroit bien-tôt décidée.

Quiconque, sans vouloir courir la carrière du Théâtre, se sentira la noble émulation de peindre les mœurs, pour les corriger, prendra pour modèle la fécondité, l'énergie & les agrémens infinis de la Bruyere.

Madame de Lambert dans ses dissertations charmantes, joint partout la grace à la précision, & l'abondance des idées à l'énergie du style. Elle sçait orner un ingénieux paradoxe des couleurs les plus précieuses; ses pensées sur les femmes sont si fines, si délicates, qu'elles mériteroient d'être vraies.

Pour le Style Epistolaire, nous n'avons point de meilleur modèle que Madame de Sévigné. C'est la Mere des graces & des sentimens; ses narrations sont vives, ses tableaux animés, son enjouement noble, ses plaisanteries agréables, ses réflexions solides, son imagination variée, brillante & féconde; personne ne peint plus vivement les idées; on voit tout ce qu'elle dit.

J'avoue que je ne fouscrist point du tout au sentiment de quelques Censeurs, qui condamnent les fréquens témoignages de cette violente tendresse pour sa fille, qui éclate dans toutes ses lettres, & qui est exprimée par les termes les plus forts & les plus passionnés ; cette tendresse pour une fille aimable est si juste, l'absence doit si naturellement la redoubler, qu'il me semble qu'on ne tarde gueres à se mettre à la place de Madame de Sévigné, & à aimer Madame de Grignan presque autant qu'elle-même. Bien loin de blâmer ce sentiment si légitime & si naturel, j'admire au contraire cette abondance, cette prodigieuse variété de tours ingénieux dont elle se sert pour l'exprimer : dire les mêmes choses d'une façon toujours si différente, n'est-ce pas dire des choses nouvelles ?

« Mon cœur ou à droite, ou à gauche ;
 « (dit-elle à cette chere fille) est tout plein
 « de vous. Si vous me demandez ce que je
 « sens dans ce carrosse charmant ; je pense
 « à ma chere enfant, je m'entretiens de la
 « tendre amitié que j'ai pour elle, de celle
 « qu'elle a pour moi.... de la providence
 « qui nous sépare.... de la tristesse que j'en
 « ai.... C'est sur ces séparations si terribles
 « que je ne suis pas soumise comme je de-
 « vrois ; je regrette ce que je passe de ma

» vie fans vous , & j'en précipite le reste
 » pour vous retrouver, comme si j'avois
 » bien du tems à perdre.

» Enfin , ma chere fille , vous ne voulez
 » pas que je pleure de vous voir à mille
 » lieuës de moi ; vous ne fçauriez cepen-
 » dant empêcher que cet ordre de la Pro-
 » vidence ne me soit bien dur , & bien fen-
 » sible ; je ne m'accoutumerai de long-tems
 » à cet éloignement..... je ne veux point
 » vous donner un mauvais exemple , ni
 » ébranler votre courage par le récit de
 » mes foibleffes ; conservez toute votre
 » raison : jouissez de la grandeur de votre
 » ame pendant que je m'aiderai , comme je
 » pourrai , de toute la tendresse de la mien-
 » ne.

» Me voici dans un lieu , ma fille , qui est
 » le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de
 » votre départ le plus abondamment , & le
 » plus amèrement ; la pensée m'en fait en-
 » core tressaillir..... Ma chere enfant , je
 » n'en puis plus , votre souvenir me tue en
 » mille occasions. J'ai pensé mourir dans
 » ce jardin où je vous ai vûe mille fois : je
 » ne veux point vous dire en quel état je
 » suis ; vous avez une vertu sévere qui n'en-
 » tre point dans la foiblesse humaine. Il y

70 RHETORIQUE FRANÇOISE,

» a des jours, des heures, des momens où
» je ne suis pas la maîtresse ; je suis foible,
» & ne me pique point de ne l'être pas.

» Hélas ! ma chere enfant, il y a plus
» d'un an que je ne vous ai vûe : je sens
» vivement cette absence ; & vous, ma
» fille, n'y pensez-vous point quelquefois
» un petit moment ?

» Je ne vous parle point aujourd'hui de
» ma tendresse, c'est que je ne vous aime
» pas.

» Adieu, mon enfant : je vous défie de
» pouvoir comprendre combien je vous
» aime.

» Je m'en vais dans un lieu où je penserai
» à vous sans cesse, & peut être trop ten-
» drement. Il est bien difficile que je re-
» voye ce lieu, ce jardin, ces allées, ce pe-
» tit pont, cette avenue, cette prairie, ce
» moulin, cette petite vûe, cette forêt, sans
» penser à ma très chere enfant.

» Adieu, ma chere enfant, vous dirai-je
» que je vous aime ? Il me semble que c'est
» une chose inutile. Vous le croyez assu-
» rément.

» Je fonds en larmes en lisant vos Let-
 » tres ; il semble que mon cœur veuille se
 » fendre par la moitié ; il semble que vous
 » m'écriviez des injures , ou que vous soyez
 » malade , ou qu'il vous soit arrivé quelque
 » accident ; & c'est tout le contraire : vous
 » m'aimez , ma chere enfant , & vous me le
 » dites d'une maniere que je ne puis sou-
 » tenir sans des larmes en abondance. Vous
 » continuez votre voyage sans aucune avan-
 » ture fâcheuse ; & lorsque j'apprends tout
 » cela , qui est justement tout ce qui me
 » peut-être le plus agréable , voilà l'état où
 » je suis. Vous vous amusez donc à penser
 » à moi , vous en parlez , & vous aimez
 » mieux m'écrire vos sentimens que vous
 » n'aimez à me les dire ; de quelque façon
 » qu'ils me viennent , ils sont reçus avec
 » une tendresse & une sensibilité qui n'est
 » comprise que de ceux qui savent aimer
 » comme je fais. Vous me faites sentir pour
 » vous tout ce qu'il est possible de sentir de
 » tendresse ; mais si vous songez à moi , ma
 » chere enfant , soyez assurée aussi que je
 » pense continuellement à vous ; c'est ce que
 » les Dévots appellent une pensée habi-
 » tuelle : c'est ce qu'il faudroit avoir pour
 » Dieu , si l'on faisoit son devoir.

α Adieu , ma chere enfant , l'unique
 passion de mon cœur , le plaisir & la dou-
 leur de ma vie ; aimez-moi toujours, c'est
 la seule chose qui me peut donner de la
 consolation.

α Vous comprenez bien , ma Belle , que
 de la maniere dont vous m'écrivez , il
 faut que je pleure en lisant vos Lettres.
 Joignez à la tendresse & à l'inclination
 naturelle que j'ai pour votre personne ,
 la petite circonstance d'être persuadée
 que vous m'aimez , & jugez de l'excès
 de mes sentimens. Méchante , pourquoi
 me cachez-vous quelquefois de si pré-
 cieux trésors ? Vous avez peur que je ne
 meure de joye , mais ne craignez-vous
 point aussi que je ne meure du déplaisir
 de croire voir le contraire ? Ah !
 mon enfant , que je voudrois bien vous
 voir un peu , vous entendre , vous em-
 brasser , vous voir passer , si c'est trop
 que le reste ! hé bien ! par exemple , voilà
 de ces pensées auxquelles je ne résiste pas ;
 je sens qu'il m'ennuye de ne vous plus
 avoir ; cette séparation me fait une dou-
 leur au cœur & à l'ame , que je sens com-
 me un mal du corps.

α Je

« Je vous écris au bout de cette allée
 » sombre que vous aimez, assise sur ce siège
 » de mousse, où je vous ai vûe quelque-
 » fois couchée : mais, mon Dieu ! où ne
 » vous ai-je point vûe ici & de quelle
 » façon toutes ces pensées me traversent-
 » elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit,
 » point de lieu, ni dans la maison, ni dans
 » l'Eglise, ni dans le pays, ni dans le jar-
 » din, où je ne vous aye vûe ; il n'y en a
 » point qui ne me fasse souvenir de quelque
 » chose : de quelque maniere que ce soit,
 « je vous vois, vous m'êtes présente, je
 » pense & repense à tout ; ma tête & mon
 » esprit se creusent ; mais j'ai beau tourner,
 » j'ai beau chercher ; cette chere enfant,
 » que j'aime avec tant de passion, est à deux
 » cent lieues de moi, je ne l'ai plus : sur
 » cela je pleure sans pouvoir m'en empê-
 » cher. Voilà qui est bien foible ; mais pour
 » moi je ne sçais point être forte contre une
 » tendresse si juste & si naturelle..... Je
 » vous prie de ne point parler de mes fai-
 » bleesses, mais vous devez les aimer, &
 » respecter mes larmes, puisqu'elles vien-
 » nent d'un cœur tout à vous..... Adieu,
 » ma chere petite, voilà tout ce que vous
 » aurez de Livry. Si j'avois eu la force de
 » ne vous y point écrire, & de faire un sa-

» crifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti ;
 » cela vaudroit mieux que toutes les pénit-
 » tences du monde : mais au lieu d'en faire
 » un bon usage , j'ai cherché de la consola-
 » tion à vous en parler. Ah ! ma fille , que
 » cela est foible & misérable !

« Ma fille , aimez-moi donc toujours ;
 » c'est ma vie , c'est mon ame que votre
 » amitié ; je vous le disois l'autre jour , elle
 » fait toute ma joye & toutes mes douleurs.
 » Je vous avouë que le reste de ma vie est
 » couvert d'ombre & de tristesse , quand je
 » songe que je la passerai si souvent éloignée
 » de vous.

Je ne conçois point du tout la délicatesse de ceux qui peuvent trouver fades de semblables répétitions.

J'ai pris plaisir à accumuler toutes ces formules de sentiment pour faire voir en combien de diverses manières une Plume éloquente & féconde peut tourner agréablement une même chose.

Les charmantes Lettres Peruviennes , (un des plus jolis ouvrages que l'imagination d'une femme ait encore produits ,) sont des modèles parfaits de la naïveté la plus ingénieuse , & de cet art singulier que nous venons d'admirer dans Madame de Sévigné ,

de peindre le sentiment avec la vivacité la plus capable de l'inspirer : elles ont sur les Lettres de Madame de Sevigné l'avantage de se rapporter à un même objet , d'être toutes liées les unes aux autres , de porter l'intérêt par degrés jusqu'à son comble , & de former un corps d'ouvrage complet.

Après avoir parlé des Sevignés, des Lamberts & des Grafignys , il me paroît assez inutile de citer les Voitures , les Balzacs & les Boursauts, quoique ces Auteurs ne soient assurément point sans mérite.

Voilà ces Lieux Oratoires dont les Rhéteurs font tant de bruit , & dans lesquels ils font consister toute l'éloquence , au lieu que ses véritables sources sont l'esprit , le goût & la connoissance du cœur humain.

Il faut cependant considérer qu'il y a des ouvrages dont l'éloquence particulière doit nécessairement être puisée dans de certaines sources : un sermon où on ne mettroit en œuvre ni l'Ecriture ni la Tradition , & dans lequel on substitueroit des traits purement moraux aux vérités évangéliques , ne seroit pas un bon ouvrage dans son espèce , non plus qu'un Plaidoyer dont les principes & les raisonnemens n'auroient d'autre source qu'une imagination systématique , rébelle à l'autorité des Loix.

Les dissertations font encore un genre d'ouvrage asservi aux autorités; il faut donc faire un choix judicieux des plus respectables, ne les point trop accumuler, les placer à propos, les présenter dans le jour le plus favorable à l'opinion qu'on veut faire valoir.

A l'égard de l'imitation, il y a une règle générale à observer, c'est de n'entreprendre jamais de composer, sans avoir bien nourri, bien pénétré son ame de la lecture des meilleurs Auteurs, & sans avoir allumé son feu au flambeau de leur génie.

Fin du premier Livre.

*L I V R E S E C O N D.**CHAPITRE PREMIER.**De la Disposition.*

CE n'est point assez d'avoir, par le secours de l'invention, trouvé des raisons solides & convaincantes, la force & la beauté du discours consistent moins dans ces raisons, que dans un certain arrangement juste, naturel & régulier de toutes les parties qui le composent. La confusion est plus insupportable dans un discours que par tout ailleurs. Quelques belles, quelques vives que soient vos pensées, si elles n'ont cette proportion & cette symétrie que demande & qu'inspire la nature, il n'en résultera qu'un cahos rebutant, qu'une masse informe faite pour choquer & pour déplaire. Il en est d'un discours comme d'un ouvrage d'architecture; les raisons, les argumens en sont les matériaux: figurez-vous tous ces matériaux confusément épars, renversés les uns sur les autres, les pierres & la charpente, l'or & le marbre confondus ensemble, ce

cahos, ce mélange ne présentera qu'un spectacle désagréable & qu'une idée de ruine. C'est l'élégante construction de ces matériaux qui forme le bel édifice ; c'est aussi la disposition bien ménagée de toutes les parties de l'oraison, qui forme le beau discours.

Ces parties d'oraison sont l'exorde qui renferme la proposition, ensuite la narration, la confirmation qui renferme la réfutation ; enfin, la peroraison ou conclusion.

C'est la nature elle-même qui a tracé & dirigé ce plan ; l'art ne fait que lui prêter son secours. L'ordre naturel demande, 1°. que l'Orateur commence à gagner la bienveillance & l'attention de ses auditeurs par un exorde qui leur donne une haute ou agréable idée de son sujet & de sa personne même : 2°. qu'il expose ce sujet d'une manière claire, ornée & intéressante : 3°. qu'il confirme par de solides preuves tout ce qu'il a avancé ; qu'il réfute tous les argumens qu'on peut lui opposer ; qu'il éclaircisse les difficultés principales qu'on lui peut faire : 4°. qu'il accumule sur la fin les figures les plus pathétiques, si son but est de toucher, ou qu'il rassemble avec vivacité tous ses moyens dans une courte récapitulation, pour entraîner l'esprit de ses Juges, si son objet est de persuader.

Cette distribution des parties d'Oraison regarde plus particulièrement , comme on voit , les ouvrages du Barreau que toute autre espèce d'ouvrages. On sent bien en effet que dans un Poëme Epique , par exemple , ou dans un Poëme Dramatique , il n'est question ni de Confirmation , ni de Peroraison ; cependant les détails de ces sortes d'ouvrages nous fourniront indifféremment des exemples de toutes les Parties d'Oraison. Voyons quels sont les devoirs de l'exorde.

C H A P I T R E II.

De l'Exorde.

L'Exorde est au discours oratoire , ce que la tête est au corps humain ; c'est ce qu'il y a de plus apparent & de plus sensible : c'est ce que l'auditeur écoute le plus attentivement , c'est ce qui le rebute ou qui le rend propice. Souvent , si un exorde est bon , il aveugle l'auditeur sur les défauts du reste de l'ouvrage ; s'il est mauvais , il entraîne tout l'ouvrage dans sa disgrâce , quelque bon que cet ouvrage puisse être d'ail-

leurs ; tant est grande la force des premières impressions ; tant est irrévocable le premier jugement que l'esprit humain a porté.

L'exorde en général doit être simple & modeste ; c'est en prenant d'abord un ton soumis & respectueux , que l'Orateur peut s'insinuer par degrés dans les esprits & s'en rendre ensuite le maître. Un Orateur impétueux qui débute par des foudres & des éclairs , souleve contre lui l'auditeur indigné. On ne gagne rien par la violence. Les hommes s'intéressent bien plus volontiers pour les foibles & pour les pauvres , que pour les riches & pour les puissans. Un Orateur par la même raison qui se présente d'un air modeste & timide est bien plus favorablement écouté , que celui qui se présente d'un air assuré & triomphant. Cette timidité flatte l'amour-propre des auditeurs , en leur donnant une preuve sensible de leur supériorité.

Après la mort d'Achille , Ajax prétendit que les armes de ce Héros lui étoient dûes. Ulysse entra en concurrence avec lui ; l'un & l'autre expose ses prétentions en présence des Princes confédérés. Ajax , Guerrier vaillant , mais mauvais Orateur , dit tout ce qu'il faut précisément pour indisposer l'esprit de ses Juges ; il s'emporte , il éclate , il

semble leur reprocher les services qu'il leur a rendus, & leur injustice & leur ingratitude.

» Grands Dieux , s'écrie-t-il , c'est à la
 » vûe de la flotte que nous plaidons , & c'est
 » un Ulyffe qu'on ose mettre en parallèle
 » avec moi ! Mais ce lâche a-t-il pû tenir
 » devant Hector , lorsque ce fier Troyen
 » portoit le feu dans nos vaisseaux ? C'est
 » moi qui arrêtai ce terrible ennemi & qui
 » le repouffai ; c'est à moi qu'on doit la con-
 » servation de la flotte. « Ce brusque empor-
 tement convient fort au caractère violent &
 furieux d'un soldat farouche , tel qu'Ajax :
 mais il étoit bien peu propre assurément à
 lui rendre ses Juges favorables.

Ulyffe n'étoit pas à beaucoup près aussi
 hardi ni aussi courageux, mais c'étoit le plus
 rusé & le plus éloquent de tous les Grecs ;
 il prend d'abord le ton le plus modéré &
 les manieres les plus engageantes , il fait pa-
 roître un respect infini pour ses Juges , un
 dévoïement entier à la cause commune , &
 une extrême affliction de la perte que les
 Grecs viennent de faire.

» Illustres Grecs , dit-il , si vos vœux &
 » les miens eussent été exaucés , ces armes
 » ne feroient point la matiere d'une si triste
 » contestation ; vous les posséderiez encore ,

» cher Achille , & nous jouirions du bon-
 » heur de vous posséder vous-même. Mais
 » puisqu'un sort fatal nous enlève ce Héros ,
 » (poursuit-il , en faisant semblant d'essuyer
 » ses larmes) qui peut à plus juste titre , pré-
 » tendre aux armes du grand Achille , que
 » celui qui a procuré aux Grecs cet invin-
 » cible Guerrier ?

La comparaïson de ces deux exemples
 fait connoître en quoi consiste l'artifice de
 l'exorde : mais cette modération , ce sang
 froid , ces mouvemens si doux & si adroite-
 ment concertés ne conviennent pas à toute
 sorte de sujets. Il est des conjonctures où
 un mouvement éclatant & impétueux pro-
 duit un très-bon effet.

Il y a donc deux sortes d'Exorde ; le
 brusque & le tempéré : le brusque est fait
 pour les passions véhémentes & pour les
 grands événemens. L'Orateur agité de pen-
 sées tumultueuses éclate tout-à coup , &
 faïsit ses auditeurs par un enthousiasme vio-
 lent & imprévu.

E X E M P L E S.

Exorde de la premiere Catilinaire de Ciceron.

» Jusqu'à quand enfin , Catilina , abuse-

» ras-tu de notre patience ; jusqu'à quand ta
» hardiesse effrenée & furieuse bravera-t-elle
» notre juste ressentiment ? Quoi ! ni la gar-
» de qui veille à la sûreté publique , ni la
» crainte du peuple , ni ton arrêt déjà pro-
» noncé dans le cœur de tous les gens de
» bien , ni le respect dû à ce lieu sacré , ni
» l'aspect de ces augustes Sénateurs n'ont
» pû ébranler ton insolente audace ! Ne
» vois-tu pas que tes complots perfides sont
» dévoilés , que la conjuration est décou-
» verte ; qu'aucun de nous n'ignore ce que
» tu as fait cette nuit , & la nuit précédente,
» à quelle coupable assemblée tu as présidé ,
» Quelles résolutions plus coupables encore
» y ont été prises ? O temps ! ô mœurs ! Le
» Sénat le sçait , le Consul le voit , & ce
» traître respire ! Que dis-je ? Il respire ! Il
» met dans le Sénat un pied téméraire ; il
» prend part aux délibérations de ce Corps
» vénérable ; il jette sur chacun de nous des
» regards sanguinaires ; il marque de l'œil la
» place où il veut enfoncer le poignard !

Dans l'Oraison funébre de Madame la
Duchesse d'Aiguillon :

» Qu'attendez-vous de moi , Messieurs ?
» & quel doit être aujourd'hui mon minis-
» tère ? Je ne viens ni déguiser les foibles-
» ses , ni flatter les grandeurs humaines , ni

84 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

» donner à de fausses vertus de fausses louan-
 » ges. Malheur à moi , si j'interrompois les
 » sacrés Mystères pour faire un éloge pro-
 » fane , si je mêlois l'esprit du monde à une
 » cérémonie de Religion , & si j'attribuois
 » à la force ou à la prudence de la chair , ce
 » qui n'est dû qu'à la Grace de Jesus-Christ.

Dans la Tragédie d'Alzire , Zamore
 souffle ainsi l'esprit de vengeance dans le
 cœur des Américains. *

Amis , de qui l'audace aux mortels peu commune ;
 Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune ,
 Illustres compagnons de mon funeste sort ,
 N'obtiendrons - nous jamais la vengeance ou la
 mort ?

Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie ,
 Sans ôter à Gusman sa détestable vie ,
 Sans punir , sans trouver cet insolent Vainqueur ;
 Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur ?
 Dieux impuissans , Dieux vains de nos vastes Con-
 trées ,

A des Dieux ennemis vous les avez livrées !
 Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
 Mon Pays & mon Trône , & vos Temples & vous.

Z O P I R E à Omar dans Mahomet.

Eh bien ! après six ans tu revois ta Patrie ,
 Que ton bras défendit , que ton cœur a trahie ;

Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.

Déserteur de nos Dieux, déserteur de nos loix,
 Persécuteur nouveau de cette Cité Sainte,
 D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?

Dans la Tragédie d'Athalie, Joad apostrophe ainsi Mathan :

Où suis-je ? De Baal ne vois-je pas le Prêtre ?
 Quoi ! Fille de David, vous parlez à ce traître ?
 Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas

Que du fond de l'abîme ent'ouvert sous ses pas,
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent ?
 Ou, qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent ?
 Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
 Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Exorde du Discours de Moloch, dans le Paradis perdu de Milton.

» Armons-nous ; déclarons la guerre ;
 » prenons le parti d'agir à force ouverte ;
 » n'employons ni ruse, ni stratagème : c'est
 » la ressource des lâches.

Cette espèce d'exorde ne doit être employée qu'avec beaucoup de ménagement, & le plus rarement qu'il est possible : il est

à craindre que la suite du discours ne réponde pas à un mouvement si violent ; d'ailleurs tant de véhémence n'est pas toujours du goût de l'auditeur. Un homme sensé dit fort bien.

Loin de nous l'Orateur , qui , dans son humeur
noire ,

Débute par montrer le poing à l'Auditoire.

Un air doux & modeste , une aimable candeur ,

Des Romains à Crassus affuroient la faveur.

M. R. . . .

L'exorde tempéré est d'un usage beaucoup plus universel ; en voici des exemples :

Dans l'Oraison funébre de la Reine de la Grande Bretagne.

» Celui qui regne dans les Cieux & de
» qui relevent tous les Empires , à qui seul
» appartient la gloire , la majesté & l'indé-
» pendance , est aussi le seul qui se glorifie
» de faire la loi aux Rois , & de leur donner ,
» quand il lui plaît , de grandes & de terri-
» bles leçons. Soit qu'il élève les Trônes ,
» soit qu'il les abaisse ; soit qu'il communique
» sa puissance aux Princes , soit qu'il la retire
» à lui-même & ne leur laisse que leur pro-
» pre foiblesse , il leur apprend leurs devoirs
» d'une maniere souveraine & digne de lui.

Idomenée commence ainsi l'histoire de ses malheurs, en s'adressant à Mentor & à Télémaque :

» J'avoue que je ne connoissois point
 » encore assez l'art de regner, quand je re-
 » vins en Crete après le Siège de Troye.
 » Vous savez, chers amis, les malheurs qui
 » m'ont privé de regner dans cette grande
 » Isle, puisque vous m'assurez que vous y
 » avez été depuis que j'en suis parti. Encore
 » trop heureux, si les coups les plus cruels
 » de la fortune ont servi à m'instruire & à
 » me rendre plus modéré !

Exorde du Discours de Mithridate à ses Fils.

Approchez, mes enfans. Enfin, l'heure est venue
 Qu'il faut que mon secret éclate à votre vûe :
 A mes nobles projets je vois tout conspirer,
 Il ne me reste enfin qu'à vous les déclarer.

D'Oreste à Pirrhus, Tragédie d'Andromaque.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma
 voix,

Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
 Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque
 joye

De voir le Fils d'Achille & le Vainqueur de Troye.

88 PHÉTORIQUE FRANÇOISE ;

Oui , con me ses exploits , nous admirons vos
coups :

Hector tom! a sous lui , Troye expira sous vous :
Et vous avez montré par une heureuse audace ,
Que le Fils seul d'Achille a pû remplir sa place.

De Fatime à Zaïre.

Je ne m'attendois pas , jeune & belle Zaïre ,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur , ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours serains ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave François devoit guider nos pas.

De Brutus aux Sénateurs assemblés.

Destructeurs des Tyrans , vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa , vos vertus & vos loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connoître.
Ce superbe Toscan , qui ne parloit qu'en Maître ,
Porfenna , de Tarquin ce formidable appui ,
Ce Tyran , Protecteur d'un Tyran comme lui ,
Qui couvre de son Camp les rivages du Tibre ,
Respecte le Sénat & craint un peuple libre.

De l'Ambassadeur Toscan aux mêmes Sénateurs.

Consuls , & vous , Sénat , qu'il m'est doux d'être admis

Dans ce Conseil sacré de sages ennemis ;
De voir tous ces Héros dont l'équité sévère
N'eût jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire ;
Témoin de leurs exploits , d'admirer leurs vertus ,
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus !

On sent assez quelle différence il y a entre cette seconde espèce d'Exorde & la première ; autant l'une est brusque & violente , autant l'autre est douce & modérée : cette dernière est très-propre à rendre l'auditeur favorable. L'Aréopage l'avoit autrefois défendue , tant il en craignoit les dangereuses douceurs.

Aujourd'hui dans le Barreau François il ne paroît pas qu'on fasse grand cas de toutes les civilités intéressées dont un Avocat pourroit régaler ses Juges , quoiqu'on ne l'en tienne pas absolument quitte.

M. Racine dans sa Comédie des Plai-
deurs , a tourné en ridicule les complimen-
que les Avocats faisoient autrefois à leur
Juges , & à leurs adverses Parties.

L'Intimé commence ainſi ſon Plaidoyer
Burleſque.

Mefſieurs, tout ce qui peut étonner un coupable ;
Tout ce que les Mortels ont de plus redoutable ,
Semble s'être aſſemblé contre nous par hazard ,
Je veux dire, la Brigue & l'Eloquence. Car ,
D'un côté le crédit du défunt * m'épouvante ,
Et d'un autre côté l'Eloquence éclatante
De Maître Petit-Jean m'éblouit.

. Mais quelque défiance
Que nous doive donner la ſuſdite Eloquence ,
Et le ſuſdit crédit. Ce néanmoins, Meſſieurs,
L'ancre de vos bontés nous raffure d'ailleurs ,
Devant le grand Dandin l'innocence eſt hardie ;
Oui, devant ce Caton de Baſſe-Normandie ,
Ce ſoleil d'équité qui n'eſt jamais terni.
Viſtrix cauſa Dñs placuit , ſed viſta Catoni.

Dans les Sermons & dans les Plaidoyers
la propoſition ſe trouve touſjours renfermée
dans l'Exorde, c'eſt-à-dire, que l'Exorde
contient touſjours un tableau abrégé du ſujet
qui doit être traité dans le corps du diſ-
cours.

* Chapon.

On peut remarquer en passant , que le Poëme Epique a une espèce d'Exorde qui lui est particuliere. Cet Exorde , outre la Proposition , renferme encore une invocation dans cet ordre.

La Proposition précède l'Invocation , & l'Invocation précède l'Exorde proprement dit , ou l'entrée en matiere. Un exemple rendra la chose plus sensible.

Exorde de la Henriade.

P R O P O S I T I O N.

Je chante ce Héros qui régna sur la France ,
Et par droit de conquête , & par droit de naissance ;
Qui , par le malheur même , apprit à gouverner ,
Persécuté long-tems , fut vaincre & pardonner ,
Confondit & Mayenne , & la Ligue , & l'Ibere ,
Et fut de ses Sujets le Vainqueur & le Pere.

I N V O C A T I O N.

Je t'implore aujourd'hui , sévere Vérité !
Répans sur mes Ecrits ta force & ta clarté ;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre ,
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre ;
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs divisions.

92 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Dis comment la discorde a troublé nos Provinces ;
Dis les malheurs du peuple & les fautes des Prin-
ces ;

Viens , parle , & , s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut , à tes fiers accens , mêler sa douce voix ;
Si sa main délicate orna ta tête altiere ;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière ,
Avec moi , sur tes pas , permets-lui de marcher ,
Pour orner tes attraits , & non pour les cacher.

Entrée en matiere , ou Exorde proprement dit.

Valois régnoit encor , & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissoient flotter les rênes ;
Ses esprits languissoient par la crainte abbattus ,
Ou plutôt , en effet Valois ne régnoit plus.

On peut regarder les premiers Actes
des Pièces Dramatiques comme leur exor-
de , puisqu'ils contiennent-toujours une ex-
position du sujet , & une idée des mouve-
mens qui se préparent.



CHAPITRE III.

De la Narration.

LE talent de bien narrer est peut-être le plus aimable de tous les talens ; mais aussi c'est le plus rare , quoique tout le monde croye le posséder & se mêle de l'exercer. Que d'ennuyeux conteurs on rencontre tous les jours dans le monde ! Les Plaideurs surtout & les vieillards sont insupportables pour ce défaut : les amans sont fort sujets à charger leurs récits de circonstances intéressantes pour eux seuls , & fort inutiles par rapport aux autres : mais on le leur pardonne plus volontiers. L'histoire de leurs erreurs est l'histoire du cœur humain , & il n'y a personne qui n'y prenne une forte d'intérêt. Mais que d'ennui on s'épargneroit mutuellement & dans les conversations & dans les discours oratoires , si on se persuadoit bien que les hommes n'écoutent volontiers que les choses qui les amusent , ou qui les intéressent ! Et il ne suffit pas pour cela que les choses par elles-mêmes méritent d'être écoutées , il faut encore qu'elles

soient exprimées d'une maniere amufante & intéressante. Voilà la grande difficulté.

Le style de la narration doit varier selon les différens sujets sur lesquels elle s'exerce ; une Fable de la Fontaine & un récit de Tragédie ne sont pas écrits du même style ; une vivacité rapide, enjouée, des épisodes agréables & peu nombreux, une naïveté, une finesse charmante, voilà ce qui nous attache dans la Fontaine ; un style pompeux, harmonieux, plein d'images tendres, touchantes ou sublimes ; voilà ce qui nous enchante dans les récits de Racine & de M. de Voltaire. Le style d'un récit Tragique doit être le même que celui du Poëme épique, parce qu'il est également question, dans l'un & dans l'autre, de peindre avec des couleurs fortes un grand événement, soit heureux, soit malheureux. Voilà pourquoi les récits de Mithridate, d'Iphigénie, de Phédre, de Marianne, de Mérope, d'Oreste sont écrits comme la Henriade. Des Censeurs peu éclairés ont osé blâmer comme un défaut l'éloquence épique de ces récits ; leur raison est que le style de la Tragédie doit être différent de celui du Poëme épique. Sans doute ; lorsque la Tragédie représente les passions en mouvement, elle doit leur faire parler le langage

qui leur est propre ; mais lorsqu'elle raconte les effets produits par le mouvement des passions , comme alors elle fait les fonctions de l'épopée , elle doit en emprunter le style. Cette raison me paroît palpable , & elle est d'une si grande étendue , que dans presque tous les ouvrages , soit en vers , soit en prose , les récits des grands événemens sont écrits en style épique , comme les exemples suivans le font voir.

Dans la Fable des Coqs , on trouve ce petit tableau épique.

Amour ! tu perdis Troye , & c'est de toi que vint
 Cette querelle envenimée ,
 Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe
 teint.

Dans l'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre.

» Cent pieces de Canon tonnerent sur
 » elle à son arrivée , & la maison où elle
 » entra fut percée de leurs coups. Qu'elle
 » eût d'assurance dans cet effroyable péril !
 » Mais qu'elle eût de clémence pour l'Au-
 » teur d'un si noir attentat ! On l'amena
 » prisonnier peu de temps après ; elle lui
 » pardonna son crime , le livrant pour tout
 » supplice à sa conscience , & à la honte.

» d'avoir entrepris sur la vie d'une Prin-
 » cesse si bonne & si généreuse ; tant elle
 » étoit au-dessus de la vengeance, aussi bien
 » que de la crainte ! Mais ne la verrons-
 » nous jamais auprès du Roi, qui souhaite
 » si ardamment son retour ? Elle brûle du
 » même désir, & déjà je la vois paroître
 » dans un nouvel appareil. Elle marche
 » comme un Général à la tête d'une Armée
 » Royale ; elle assiège & prend d'assaut en
 » passant une Place considérable ; elle triom-
 » phe, elle pardonne, tout semble prof-
 » pérer par sa présence ; les rebelles étoient
 » consternés... Mais le terme fatal appro-
 » choit ; la Reine tomba en langueur, &
 » tout l'Etat languit avec elle ; elle se retire
 » à Excester, bien tôt elle est obligée de sortir
 » du Royaume. Elle part des Ports d'An-
 » gleterre, à la vue des vaisseaux des Ré-
 » belles, qui la poursuivoient de si près,
 » qu'elle entendoit presque leurs cris & leurs
 » menaces insolentes. O voyage bien diffé-
 » rent de celui qu'elle avoit fait sur la même
 » Mer, lorsque venant prendre possession
 » du sceptre de la Grande Bretagne, elle
 » voyoit, pour ainsi dire, les Ondes se
 » courber sous elle, & soumettre toutes
 » leur vagues à la Dominatrice des Mers !
 » Maintenant chassée, poursuivie par ses
 ennemis

» ennemis implacables qui avoient eu l'au-
 » dace de lui faire son Procès , tantôt sau-
 » vée , tantôt presque prise , changeant de
 » fortune à chaque quart-d'heure , n'ayant
 » pour elle que Dieu & son courage iné-
 » branlable ; elle n'avoit ni assez de vents ,
 » ni assez de voiles pour favoriser sa fuite
 » précipitée.

Dans l'Oraison Funebre du Grand Condé.

» A l'heure marquée , il fallut réveiller
 » d'un profond sommeil cet autre Alexan-
 » dre. Le voyez-vous comme il vole , ou
 » à la victoire ou à la mort ? Aussi-tôt qu'il
 » eut porté de rang en rang l'ardeur dont
 » il étoit animé , on le vit presque en même
 » temps pousser l'aîle droite des ennemis ,
 » soutenir la nôtre ébranlée , rallier les
 » François à demi vaincus , mettre en fuite
 » l'Espagnol victorieux , porter partout la
 » terreur , & étonner de ses regards étin-
 » celans ceux qui échappoient à ses coups.
 » Restoit cette redoutable Infanterie de
 » l'Armée d'Espagne , dont les gros batail-
 » lons ferrés , semblables à autant de tours ,
 » mais à des tours qui sçauroient réparer
 » leurs Brèches , demeuroient inébranlables
 » au milieu de tout le reste en déroute , &
 » lançoient des feux de toutes parts. Mais

20 enfin il faut céder. C'est en vain qu'à tra-
 20 vers des Bois, avec sa Cavalerie toute
 20 fraîche, Bek précipite sa marche pour
 20 tomber sur nos soldats épuisés. Le Prince
 20 l'a prévenu : les bataillons enfoncés de-
 20 mandent quartier ; mais la victoire va
 20 devenir plus terrible pour le Duc d'An-
 20 guien que le combat. Pendant qu'avec un
 20 air assuré il s'avance pour recevoir la pa-
 20 role de ces braves gens, ceux-ci toujours
 20 en garde craignent la surprise de quelque
 20 nouvelle attaque. Leur effroyable dé-
 20 charge met les nôtres en furie ; on ne voit
 20 plus que carnage, le sang enivre le sol-
 20 dat ; mais le grand Prince qui ne pût voir
 20 égorger ces Lions comme de timides
 20 Brebis, calma les courages émûs, & joi-
 20 gnit au plaisir de vaincre celui de par-
 20 donner. Quel fut alors l'étonnement de
 20 ces vieilles troupes & de leurs braves
 20 Officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit
 20 plus de salut pour eux qu'entre les bras du
 20 Vainqueur ? De quels yeux regarderent-
 20 ils le jeune Prince, dont la victoire avoit
 20 relevé la haute contenance, à qui la clé-
 20 mence ajoutoit de nouvelles graces ? Qu'il
 20 eût encore volontiers sauvé la vie au
 20 brave Comte de Fontaines ? Mais il se
 20 trouva par terre parmi ces milliers de

» morts dont l'Espagne sent encore la perte.
 » Elle ne sçavoit pas que le Prince, qui lui
 » fit perdre tant de ses vieux Régimens à la
 » journée de Rocroy, en devoit achever les
 » restes dans les plaines de Lens. Ainsi la
 » premiere victoire fut le gage de beaucoup
 » d'autres. Le Prince fléchit le genoux, &
 » dans le Champ de Bataille il rend au Dieu
 » des Armées la gloire qu'il lui envoyoit.
 » Là on célébra Rocroy délivré, les mena-
 » ces d'un redoutable ennemi tournées à sa
 » honte, la Régence affermie, la France en
 » repos, & un regne qui devoit être si beau,
 » commencé par un si heureux présage.
 » L'armée commença l'action de graces;
 » toute la France suivit; on y élevoit jus-
 » qu'au Ciel le coup d'essai du Duc d'An-
 » guien. C'en seroit assez pour illustrer une
 » autre vie que la sienne; mais pour lui,
 » c'est le premier pas de sa course.

Dans Télémaque.

» Eléante devoit épouser la jeune Pho-
 » loë, fille du Fleuve Liris; elle avoit été
 » promise par son pere à celui qui la déli-
 » vreroit d'un Serpent ailé qui étoit né sur
 » le bord du Fleuve, & qui devoit la dévo-
 » rer dans peu de jours, suivant la pré-
 » diction d'un Oracle. Ce jeune homme,
 » par un excès d'amour, se dévoua pour

« tuer le monstre ; il réussit , mais il ne put
 » goûter les fruits de sa victoire : & pendant
 » que Pholoë se préparant à un doux hymen-
 » née attendoit impatiemment Eléante , elle
 » apprit qu'il avoit suivi Adrasfe dans les
 » combats , & que la Parque avoit tranché
 » cruellement ses jours : elle remplit de ses
 » gémissemens les bois & les montagnes qui
 » sont auprès du Fleuve ; elle noya ses yeux
 » de larmes ; elle arracha ses beaux cheveux ;
 » elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle
 » avoit accoutumé de cueillir , & accusa le
 » Ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de
 » pleurer nuit & jour , les Dieux touchés
 » de ses regrets & par les prieres du Fleuve ,
 » mirent fin à sa douleur : à force de verser
 » des larmes , elle fut tout-à-coup changée
 » en Fontaine , qui coulant dans le sein du
 » Fleuve, va joindre ses eaux à celles du Dieu
 » son pere : mais l'eau de cette Fontaine est
 » encore amere ; l'herbe du rivage ne fleurit
 » jamais ; & on ne trouve d'autre ombrage
 » que celui des Cyprès sur ces tristes bords.

Dans l'Oraison funèbre de M. de Bel-
lièvre par M. Patru.

» Pompone passe dans la Grande-Breta-
 » gne , où , pendant tout le tems que dura
 » cette Ambassade , il se rendit si admirable
 » aux yeux de toute la Cour & de tout le

» Peuple d'Angleterre , qu'en effet ce Héros
 » ne leur étoit guères moins cher qu'à la
 » France. Cette présence si agréable , cet air
 » si doux , sa conversation toute galante lui
 » gagna bientôt tous les cœurs , mais sur-
 » tout le cœur du Roi ; & ce ne fut pas sans
 » une secresse conduite de la Providence ,
 » qu'il se trouva dans ces lieux au point
 » fatal qu'on alloit immoler à l'Idole de
 » l'hérésie tant de milliers de victimes inno-
 » centes : car il fut à peine arrivé à Lon-
 » dres , qu'on renouvela les sanglans Edits
 » de la Reine Elizabeth , & de ce Prince
 » malheureux qui fut le premier déserteur de
 » la piété & de la foi de ses peres. Une va-
 » peur noire sortie de l'abîme avoit empoi-
 » sonné les esprits ; jamais danger ne fut
 » plus proche ni plus affreux : déjà le glaive
 » est levé , les oüilles saintes du vrai Pasteur
 » tremblent. Ames fidèles ! consolez-vous ;
 » l'Ange du Seigneur est à vos portes ;
 » voilà l'Enfer défarmé ; l'appareil de ce sa-
 » crifice d'abomination est par terre : l'élo-
 » quence de Pomponne , ses prieres , ses ar-
 » dentes sollicitations , ont enfin émû les
 » entrailles du Monarque , vaincu la haine
 » des Peuples , & confondu l'orgueil & la
 » rage des Démon. La nouvelle d'un évé-
 » nement si inopiné passa bientôt dans tous

∞ les climats du Monde Chrétien. L'Eglise
 ∞ qui voit ses Enfans heureusement déli-
 ∞ vrés , adore le Doigt de Dieu dans ce
 ∞ grand succès , & bénit en même tems la
 ∞ sage main qui fut l'organe des miséricor-
 ∞ des & de la puissance du Ciel.

Tous ces récits sont vraiment épiques ,
 & il ne serviroit de rien d'objecter que le
 style d'une Oraïson Funebre doit être diffé-
 rent de celui de l'Epopée ; il doit être le
 même , lorsqu'il est question de récit hé-
 roïque.

Je ne vois que l'histoire , qui dans le ré-
 cit des événemens les plus importans & les
 plus glorieux , ne s'élève gueres jusqu'à la
 sublimité du Poëme Epique ; mais c'est par
 une raison particulière , c'est parce que la
 simplicité étant la marque la plus sensible
 de la vérité , est aussi la seule éloquence qui
 convienne à l'histoire. Les tours brillans ,
 les images sublimes , les figures hardies , les
 grands traits d'éloquence , si nécessaires à
 l'Orateur , seroient suspects chez l'Histo-
 rien.

Les récits des Plaidoyers & des Factums
 sont en général les moins susceptibles d'or-
 nemens ; tout épisode en doit être banni ,
 parce qu'il faut toujours courir d'un pas
 rapide à l'événement ; le style pompeux a

peine à y trouver place, parce qu'il est rare que les événemens soient d'une assez grande importance pour permettre tant de sublimité. Il n'est question pour l'ordinaire que de présenter avec netteté, avec précision, & dans un jour favorable à sa cause, les faits qui doivent être l'objet d'une discussion judiciaire. L'art consiste à retrancher tout détail inutile, à affoiblir l'impression des faits qui pourroient paroître peu avantageux à la cause qu'on défend, à laisser entrevoir toute la force des raisons qu'on se propose de faire valoir, surtout à donner à tous ses faits les couleurs de la vraisemblance & le ton de la vérité; ce qui sera fort aisé si on observe en effet de ne s'attacher qu'au vrai; c'est un des premiers devoirs de l'honnête-homme.

Pour tous les récits qui ne sont ni épiques ni judiciaires, ni écrits par des Historiens, nous n'avons pas de meilleur modèle à proposer que Madame de Sevigné, qui avec sa simplicité charmante sçavoit mettre un intérêt infini dans tout ce qu'elle contoit. Quelle vivacité! Quel feu dans cette relation de la mort du malheureux Vatel, Maître-d'Hôtel de M. le Prince!

» Le Roi arriva le Jeudi au soir à Chantilly : la promenade, la collation dans un

lieu tapissé de jonquilles , tout cela fut à
 souhait. On soupa ; il y eut quelques ta-
 bles où le rôti manqua , à cause de plu-
 sieurs dîners à quoi l'on ne s'étoit pas
 attendu : cela faisit Vatel ; il dit plusieurs
 fois , je suis perdu d'honneur , voici un
 affront que je ne supporterai pas. Il dit à
 Gourville , la tête me tourne , il y a douze
 nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à don-
 ner des ordres. Gourville le soulagea en
 ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué
 non pas à la table du Roi , mais aux
 vingt-cinquièmes , lui revenoit toujours
 à la tête. Gourville le dit à M. le Prince.
 M. le Prince alla jusques dans sa chambre ,
 & lui dit : Vatel , tout va bien , rien n'é-
 toit si beau que le souper du Roi. Il ré-
 pondit : Monseigneur , votre bonté m'a-
 cheve : je sçai que le rôti a manqué à deux
 tables. Point du tout , dit M. le Prince ,
 ne vous fâchez pas , tout va bien. La nuit
 vint , le feu d'artifice ne réussit pas , il fut
 couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille
 francs. A quatre heures du matin Vatel
 s'en va par tout , il trouve tout endormi ,
 il rencontre un petit pourvoyeur , qui lui
 apportoit seulement deux charges de ma-
 rée ; il lui demanda , est-ce-là tout ? Il lui
 dit , oui , Monsieur : il ne sçavoit pas que

» Vatel avoit envoyé à tous les Ports de
» Mer. Vatel attend quelque tems ; les au-
» tres pourvoyeurs ne vinrent point : sa tête
» s'échauffoit , il crut qu'il n'auroit point
» d'autre marée ; il trouva Gourville , il lui
» dit , Monsieur , je ne survivrai point à cet
» affront-ci. Gourville se mocqua de lui :
» Vatel monte à sa chambre , met son épée
» contre la porte , & se la passe au travers
» du cœur : mais ce ne fut qu'au troisième
» coup , car il s'en donna deux qui n'étoient
» pas mortels ; il tombe mort. La marée ce-
» pendant arrive de tous côtés : on cher-
» che Vatel pour la distribuer ; on va à sa
» chambre , on heurte , on enfonce la porte ,
» on le trouve noyé dans son sang , on
» court le dire à M. le Prince qui fut au dé-
» sespoir. M. le Duc pleura ; c'étoit sur
» Vatel que tournoit tout son voyage de
» Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi
» fort tristement. On dit que c'étoit à force
» d'avoir de l'honneur en sa maniere. On le
» loua fort , on loua & l'on blâma son cou-
» rage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans
» qu'il retardoit de venir à Chantilly , par-
» qu'il comprenoit l'excès de cet embarras.
» Il dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir
» que deux tables , & ne point se charger
» de tout : il jura qu'il ne souffriroit plus.

» que M. le Prince en usât ainsi ; mais c'é-
 » toit trop tard pour le pauvre Vatel. Ce-
 » pendant Gourville tâcha de réparer la
 » perte de Vatel : on dîna très-bien , on fit
 » collation , on soupa , on se promena , on
 » joua , on fut à la chasse ; tout étoit par-
 » fumé de jonquilles , tout étoit enchanté.
 » Hier , qui étoit Samedi , on fit encore de
 » même ; & le soir le Roi alla à Liancourt ,
 » où il avoit commandé Medianoche.

Dans une autre lettre à Madame de Grignan.

» Avant-hier à trois heures après minuit ;
 » j'entendis crier au voleur , au feu , & ces
 » cris si près de moi & si redoublés , que je
 » ne doutai point que ce ne fût ici ; je crus
 » même entendre qu'on parloit de ma petite
 » fille , je ne doutai point qu'elle ne fût bru-
 » lée. Je me levai dans cette crainte sans
 » lumière , avec un tremblement qui m'em-
 » pêcha quasi de me soutenir ; je cours dans
 » son appartement qui est le vôtre , je trou-
 » vai tout dans une grande tranquillité ;
 » mais je vis la maison de Guitaut toute en
 » feu : les flammes passaient par dessus la
 » maison de M. de Vauvineux ; on voyoit
 » dans nos Cours , & sur tout chez M. de
 » Guitaut , une clarté qui faisoit horreur :
 » c'étoit des cris , c'étoit une confusion ,

» c'étoient des bruits épouvantables de pou-
 » tres & de folives qui tomboient. Je fis
 » ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au
 » secours ; M. de Guitaut m'envoya une
 » Cassette de ce qu'il avoit de plus précieux,
 » je la mis dans mon Cabinet, & puis je
 » voulus aller dans la rue bayer comme les
 » autres : j'y trouvai Monsieur & Madame
 » de Guitaut, quasi nuds, Madame de Vau-
 » vineux, l'Ambassadeur de Venise, tous
 » ses gens, la petite Vauvineux, qu'on por-
 » toit toute endormie chez l'Ambassadeur ;
 » plusieurs meubles & vaisselle d'argent
 » qu'on sauvoit chez lui : Madame de Vau-
 » vineux faisoit démeubler ; pour moi j'é-
 » tois comme dans une Isle, mais j'avoit
 » grande pitié de mes pauvres voisins ; Ma-
 » dame Gueston & son frere donnoient de
 » bons conseils ; nous étions tous dans la
 » consternation ; le feu étoit si allumé qu'on
 » n'osoit en approcher, & l'on n'esperoit la
 » fin de cet embrasement, qu'avec la fin de
 » la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisoit
 » pitié ; il vouloit aller sauver sa mere qui
 » bruloit au troisieme étage, sa femme
 » s'attachoit à lui & le retenoit avec vio-
 » lence ; il étoit entre la douleur de ne pas
 » secourir sa mere, & la crainte de bles-
 » ser sa femme, grosse de cinq mois ;

20 Enfin il me pria de tenir sa femme , je le
 20 fis ; il trouva que sa mere avoit passé
 20 au travers de la flamme & qu'elle s'étoit
 20 sauvée ; il voulut aller retirer quelques pa-
 20 piers , il ne pût approcher du lieu où ils
 20 étoient ; enfin il revint à nous dans cette
 20 rue où j'avois fait asseoir sa femme. Des
 20 Capucins pleins de charité & d'adresse
 20 travaillèrent si bien , qu'ils couperent le
 20 feu ; on jetta de l'eau sur le reste de l'em-
 20 brasement , & enfin le combat finit faute
 20 de combattans.

Voici encore un exemple remarquable par sa gayeté.

20 L'Archevêque de.... revenant hier
 20 fort vite de S. Germain , voici ce qui lui
 20 arriva. Il alloit à son ordinaire comme un
 20 tourbillon ; il passoit au travers de Nan-
 20 terre , *trà , trà , trà* ; il rencontre un
 20 homme à cheval , *gare , gare* ; ce pauvre
 20 homme se veut ranger , son cheval ne le
 20 veut pas ; enfin le carrosse & les six che-
 20 vaux renversent cul par dessus tête le pau-
 20 vre homme & le cheval , & passent par
 20 dessus , & si bien par dessus , que le carrosse
 20 en fut versé & renversé. En même temps
 20 l'homme & le cheval , au lieu de s'amuser
 20 à être roüés , se relevent miraculeusement
 20 & remôntent l'un sur l'autre & s'enfuyent ,

» & courent encore ; pendant que les La-
 » quais & le Cocher de l'Archevêque , &
 » l'Archevêque même se mettent à crier ,
 » arrête , arrête ce coquin , qu'on lui donne
 » cent coups de bâton ; & l'Archevêque , en
 » racontant ceci , disoit , si j'avois tenu ce
 » maraud-là , je lui aurois rompu les bras
 » & coupé les oreilles.

Tous les récits de Madame de Sevigné sont aussi animés , aussi intéressans. On en trouve un surtout dans le nouveau volume d'addition , qui a paru depuis peu , qu'on peut citer comme un modèle accompli de narration. C'est une lettre qu'elle écrit à M. de Sevigné son fils , & dans laquelle elle lui conte avec tout l'enjoûement , toute la légèreté & toutes les graces possibles une aventure ridicule & bizarre arrivée par égarement de dévotion à une Demoiselle qu'il avoit voulu épouser.



CHAPITRE IV.

De la Confirmation.

C'Est ici le vaste champ où se déploient toutes les forces de l'Orateur ; c'est ici que la persuasion , par un charme invincible & tout-puissant , brise les remparts que le préjugé lui oppose, & triomphe des cœurs les plus obstinés. Preuves solides , pensées frappantes , expressions nerveuses , tout est mis en œuvre pour allumer ou éteindre le feu des passions. La confirmation ne se borne pas à prouver d'une manière sèche , quoiqu'invincible , une vérité douteuse ou contestée ; elle laisse à la Logique l'enthymême & le syllogisme ; elle se sert d'autres armes d'autant plus redoutables qu'elles sont plus douces : souvent dédaignant de persuader un esprit rebelle , elle porte ses traits victorieux dans le fond du cœur qui lui fournit de lui-même les raisons dont elle a besoin pour achever sa conquête. C'est ainsi que Galba ne pouvant se laver du crime dont on l'accusoit , produisit aux yeux de l'assemblée ses petits enfans que sa mort eût rendu

orphelins , & par ce spectacle touchant arracha à ses Juges attendris l'absolution qu'il ne pouvoit obtenir de leur justice.

La Réfutation est liée à la Confirmation par un enchaînement nécessaire ; on ne peut bien prouver une thèse , sans détruire les objections qui s'élèvent contr'elle.

Rien n'est plus touchant ni plus pathétique que ce discours de Mentor à Télémaque pour lui persuader d'abandonner l'Isle de Calypso si funeste à sa vertu.

» Que j'ai pitié de vous , (disoit ce sage
 » vieillard à Télémaque !) Votre passion est
 » si furieuse que vous ne la sentez pas ; vous
 » croyez être tranquille , & vous demandez
 » la mort ; vous osez dire que vous n'êtes
 » point vaincu par l'amour , & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphé que vous
 » aimez ; vous ne voyez , vous n'entendez
 » qu'elle , vous êtes aveugle & sourd à tout
 » le reste. Un homme que la fièvre rend
 » phrénétique , dit : Je ne suis point malade.
 » O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt de
 » renoncer à Pénélope qui vous attend , à
 » Ulysse que vous verrez , à Ithaque où vous
 » devez régner , à la gloire & à la haute destinée que les Dieux vous ont promise , par
 » tant de merveilles qu'ils ont faites en votre
 » faveur ; vous renonciez à tous ces biens

II2 RHETORIQUE FRANÇOISE,

» pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis !
 » Direz-vous encore que l'amour ne vous at-
 » tache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous
 » trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ?
 » Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse
 » avec tant de transport ? Je ne vous accuse
 » point de mauvaise foi , mais je déplore
 » votre aveuglement. Fuyez , Télémaque ,
 » fuyez ; on ne peut vaincre l'amour qu'en
 » le fuyant ; contre un tel ennemi le vrai
 » courage consiste à craindre & à fuir : vous
 » n'avez pas oublié les soins que vous m'avez
 » coûté depuis votre enfance , & les périls
 » dont vous êtes sorti par mes conseils. Ou
 » croyez-moi , ou souffrez que je vous
 » abandonne. Si vous sçaviez combien il
 » m'est douloureux de vous voir courir à
 » votre perte ; si vous sçaviez tout ce que
 » j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous
 » parler ; la mere qui vous mit au monde
 » souffrit moins dans les douleurs de l'en-
 » fantement ; je me suis tû , j'ai dévoré ma
 » peine ; j'ai étouffé mes soupirs pour voir si
 » vous reviendriez à moi. O mon fils , mon
 » cher fils , soulagez mon cœur ! Rendez
 » moi ce qui m'est plus cher que mes en-
 » trailles ! Rendez moi Télémaque que j'ai
 » perdu ! Rendez-vous à vous-même ! Si la
 » sagesse en vous surmonte l'amour , je vis

» & je vis heureux ; mais si l'amour vous
 » entraîne malgré la sagesse , Mentor ne
 » peut plus vivre.

Pour réussir dans la Confirmation, il faut bien connoître le cœur de l'homme en général , & les diverses passions dont il est capable ; si l'on sçait les inclinations particulières de ceux devant qui on parle , c'est un avantage qu'il faut faire valoir. Un habile Orateur ne manquera pas de saisir adroitement leur endroit sensible , & de les prendre par leur foible ; un ambitieux , par l'éclat des honneurs ; un avare , par l'appas des richesses ; un amant , par l'espérance d'être aimé ; un vindicatif , par les cruelles douceurs de la vengeance ; un sujet zélé & fidèle , par sa tendresse pour son Prince , &c. C'est ce tour heureux employé ingénieusement par Hégésippe , qui ramena Philocles à la Cour d'Idoménée plutôt que le vol des oiseaux , les entrailles des victimes & la réponse des Dieux consultés par Philocles. Voici le discours d'Hégésippe :

« Etes-vous donc insensible au plaisir de
 » revoir vos proches & vos amis qui sou-
 » pirent après votre retour , & que la seule
 » espérance de vous embrasser comble de
 » joie ? Mais vous qui craignez les Dieux

» & qui aimez votre devoir , comptez-vous
 » pour rien de servir votre Roi , de l'aider
 » dans tous les biens qu'il veut faire ; & de
 » rendre tant de peuples heureux ? Est-il
 » permis de s'abandonner à une Philosophie
 » sauvage , de se préférer à tout le reste du
 » genre humain , & d'aimer mieux son repos
 » que le bonheur de ses concitoyens ? Au
 » reste , on croira que c'est par ressentiment
 » que vous ne voulez plus voir le Roi : s'il
 » a voulu vous faire du mal , c'est qu'il ne
 » vous a point connu : ce n'est pas le véri-
 » table , le bon , le juste Philocles qu'il a
 » voulu faire périr ; c'étoit un homme bien
 » différent qu'il vouloit punir ; mais main-
 » tenant qu'il vous connoît & qu'il ne vous
 » prend plus pour un autre , il sent toute son
 » ancienne amitié revivre dans son cœur ;
 » il vous attend ; déjà il vous tend les bras
 » pour vous embrasser ; dans son impatien-
 » ce , il compte les jours & les heures :
 » aurez-vous le cœur assez dur pour être
 » inexorable à votre Roi & à tous vos plus
 » tendres amis ?

Lusignan dans le pathétique discours qu'il
 fait à Zaïre , pour l'engager à rentrer dans
 le sein de la Religion qu'elle a abandonnée ,
 ne s'amuse point à lui prouver l'excellence
 du Christianisme ; mais il l'émeut , il la tou-

chê , il l'attendrit par des images vives & frappantes auxquelles elle ne peut résister.

LUSIGNAN à Zaire.

Ma fille , tendre objet de mes dernières peines ;
Songe au moins , songe au sang qui coule dans tes
veines ;

C'est le sang de vingt Rois tous Chrétiens comme
moi ;

C'est le sang des Héros défenseurs de ma loi ;

C'est le sang des Martyrs..... O fille encor trop
chère !

Connois-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?

Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour

Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour ,

Je la vis massacrer par la main forcénée ,

Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?

Tes frères , ces Martyrs égorgés à mes yeux ,

T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des
Cieux :

Ton Dieu que tu trahis , ton Dieu que tu blasphê-
mes ,

Pour toi , pour tes péchés est mort en ces lieux
mêmes ,

En ces lieux où mon bras le servit tant de fois ,

En ces lieux où son sang te parle par ma voix.

Voi ces murs , voi ce Temple envahi par tes Maî-
tres ,

Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :

116 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Tourne les yeux , sa tombe est près de ce Palais :
 C'est ici la montagne où lavant nos forfaits ,
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
 C'est-là que de sa tombe il rappella sa vie :
 Tu ne sçaurois marcher dans cet auguste lieu ;
 Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
 Et tu n'y peux rester sans renier ton pere ,
 Ton honneur qui te parle , & ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras & pleurer , & frémir :
 Sur ton front pâlisant Dieu met le repentir.
 Je vois la Vérité dans ton cœur descendue :
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
 Et je reprens ma gloire & ma félicité ,
 En dérobant mon sang à l'infidélité.

C'est aussi par l'image sanglante de la mort
 du grand Agamemnon que Palamède arme
 Electre , & sur-tout Oreste contre le meur-
 trier de ce Héros.

Je vous rassemble enfin , famille infortunée ,
 A des malheurs si grands trop long-tems condam-
 née !

Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
 Ce Pere vertueux , ce chef de tant de Rois ,
 Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire !
 O jour ! que tout ici rappelle à ma mémoire ;
 Jour cruel qu'ont suivi tant de jours malheureux !
 Lieux terribles , témoins d'un parricide affreux !

Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste !

Oreste , c'est ici que le barbare Egesthe ,

Ce monstre détesté , souillé de tant d'horreurs ,

Immola votre pere à ses noires fureurs :

Là , plus cruelle encor , pleine des Euménides ,

Son Epouse sur lui porta ses mains perfides ;

C'est ici que sans force & baigné dans son sang ,

Il fut long-tems traîné le couteau dans le flanc ;

Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie ,

Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie :

C'est-là que je reçus , impitoyables Dieux !

Et ses derniers soupirs , & ses derniers adieux.

A mon triste destin puisqu'il faut que je cède ,

Adieu : Fuis , me dit-il , fuis , mon cher Palamède !

Cesse de m'immoler d'odieux ennemis ;

Je suis assez vengé si tu sauves mon fils :

Va , de ces inhumains sauve mon cher Oreste ;

C'est à lui de venger une mort si funeste.

Vos amis sont tout prêts ; il ne tient plus qu'à vous :

Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups ;

Chacun , à votre nom , & s'excite , & s'anime ;

On n'attend , pour frapper , que vous & la victime.

Voici un autre exemple où il entre moins de passion & plus de raisonnement que dans ceux-ci.

Dans la Tragédie de Bérénice , Paulin confident sincere de Titus , veut détourner son Maître du dessein qu'il sem-

118 RHETORIQUE FRANÇOISE ;
bloit avoir pris de faire monter la Reine
d'Antioche sur le Trône Impérial en l'é-
pousant.

N'en doutez point , Seigneur. Soit raison ou ca-
price ,

Rome ne l'attend point pour son Impératrice.
On sçait qu'elle est charmante. Et de si belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même , dit-on , le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus, mais , Seigneur , elle est Reine.
Rome , par une loi qui ne peut se changer ,
N'admet avec son sang aucun sang étranger ,
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes ,
Qui naissent d'un himen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez , en bannissant ses Rois ,
Rome à ce nom si noble & si saint autrefois ,
Attacha pour jamais une haine puissante ;
Et quoiqu'à ses Césars fidelle , obéissante ,
Cette haine , Seigneur , reste de sa fierté ,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules , qui le premier la soumit à ses armes ,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes ,
Brûla pour Cléopatre , & sans se déclarer
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie ,
Oublia dans son sein sa gloire & sa Patrie ,
Sans oser cependant se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux ,

Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
 Qu'elle n'eût accablé l'Amant & la Maîtresse.
 Depuis ce tems, Seigneur, Caligula, Neron,
 Monstres dont à regret je cite ici le nom,
 Et qui ne conservant que la figure d'homme,
 Foulerent à leurs pieds toutes les Loix de Rome,
 Ont craint cette loi seule, & n'ont point à nos yeux
 Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
 Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincere,
 De l'affranchi Pallas nous avons vû le frere,
 Des fers de Claudius Felix encor flétri,
 De deux Reines, Seigneur, devenir le mari,
 Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
 Ces deux Reines étoient du sang de Bérénice.
 Et vous pourriez, Seigneur, sans blesser nos re-
 gards,
 Faire entrer une Reine au lit de nos Césars,
 Tandis que l'Orient dans le lit de ses Reines
 Voit passer un Esclave au sortir de nos chaînes!
 C'est ce que les Romains pensent de votre amour;
 Et je ne répons pas, avant la fin du jour
 Que le Sénat chargé des vœux de tout l'Empire,
 Ne vous redise ici ce que je viens de dire:
 Et que Rome avec lui tombant à vos genoux
 Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.

Quoique cette Tragédie soit peut-être
 celle qui a fait le moins d'honneur à notre
 illustre Racine, je ne sçaurois m'empêcher

d'admirer l'art qui regne dans plusieurs scènes , & sur-tout dans celle-ci. Paulin y joue le plus beau personnage du monde ; c'est un confident également discret & sincere , c'est un courtisan honnête homme & Politique habile ; il ne dit précisément que ce qu'il faut , & quand il le faut ; il sçait en soutenant les intérêts du Peuple Romain , ménager adroitement la délicatesse de son Maître ; il ne va point étourdiment dire une vérité dure, lorsqu'on ne la lui demande point ; mais il ne la dissimule pas aussi lorsqu'il se voit forcé de parler. Titus lui demande d'abord ce que pense le Peuple.

De la Reine & de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

Paulin répond avec une discrétion & une retenue infinie :

J'entens de tous côtés
Publier vos vertus , Seigneur , & ses beautés.

T I T U S.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidelle ?

Que répond Paulin ?

Vous pouvez tout. Aimez , cessez d'être amoureux.
La Cour sera toujours du parti de vos vœux.

Enfin

Enfin l'Empereur lui ordonne de dire la vérité.

Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
 Vous me l'avez promis. Le respect & la crainte
 Ferment autour de moi le passage à la plainte.
 Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre
 mieux ,

Je vous ai demandé des oreilles, des yeux ;
 J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète,
 J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète ;
 Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
 Fit toujours jusqu'à moi passer la vérité.
 Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
 Rome lui fera-t'elle indulgente ou sévère ?
 Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
 Une si belle Reine offensât ses regards ?

C'est alors que Paulin lui allégué les loix
 & les exemples qui condamnent son pen-
 chant. Mais avec quel ménagement le
 fait-il ? Lorsqu'il dit quelque chose d'un
 peu hardi, il a soin d'appliquer à propos le
 correctif.

Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincère ;

.

Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse.

L

Titus est le modèle des Rois , & Paulin devroit l'être des Courtisans. On ne voit dans son discours ni la rampante adulation des Courtisans de Neron , ni l'humeur rude , sauvage & inflexible des Défenseurs de la Liberté Romaine dans les derniers tems de la République.

Esther , pour engager Assuérus à révoquer l'Edit sanglant qu'il a porté contre les Juifs , justifie d'abord ce peuple de tous les crimes dont on cherchoit à le noircir , & finit par représenter au Roi que lui-même doit la vie aux soins & à la vigilance du Juif le plus cruellement persécuté par Aman.

ESTHER à Assuérus.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare ;
C'est lui , c'est ce Ministre infidèle & barbare ,
Qui d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu ,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre , Grand Dieu ! qu'un Scythe impi-
toyable ?

Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Par tout l'affreux signal en même-tems donné ,
De meurtres remplira l'Univers étonné :
On verra sous le nom du plus juste des Princes ,
Un perfide étranger désoler vos Provinces ,
Et dans ce Palais même en proie à son courroux ,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
 Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
 Les a-t-on vûs marcher parmi vos Ennemis ,
 Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
 Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie ,
 Tandis que votre main sur eux appesantie
 A leurs persécuteurs les livroit sans secours ,
 Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours ,
 De rompre des méchans les trames criminelles ,
 De mettre votre Trône à l'ombre de ses ailes :
 N'en doutez point , Seigneur , il fut votre soutien ;
 Lui seul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien ,
 Dissipa devant vous les innombrables Scythes ,
 Et renferma les mers dans vos vastes limites :
 Lui seul , aux yeux d'un Juif , découvrit le dessein
 De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
 Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

On sent assez quelles impressions de tels
 discours doivent faire sur les esprits & sur les
 cœurs.



C H A P I T R E V.

De la Péroration.

LA Péroration , ou conclusion du discours, est la véritable pierre de touche de l'Orateur ; c'est ici qu'il doit achever de forcer l'incrédulité & la prévention jusques dans leurs derniers retranchemens. C'est ici qu'il doit rassembler dans un cercle étroit tout ce que l'Eloquence a de tours séduisans & de mouvemens pathétiques, afin d'entraîner ses Auditeurs par une douce violence. Cicéron excelloit dans cette partie de l'Art Oratoire , comme il ne peut s'empêcher de l'avouer lui-même avec cette orgueilleuse modestie qui lui est familière lorsqu'il parle de son éloquence.

La péroration est une espèce d'analyse de tout le discours ; on y rassemble, on y expose tout-à-la-fois aux yeux , les points principaux qui ont été agités séparément & d'une manière plus étendue dans le corps du discours. On vole ici sur chacun d'eux avec une extrême rapidité : ce sont comme autant d'aiguillons qu'on enfonce dans le

cœur & dans l'ame des auditeurs.

Dans le Paradis perdu de Milton, Satan, l'implacable ennemi de Dieu, anime ainsi à la vengeance les compagnons de sa révolte :

» Eh, quoi ! pour avoir perdu le champ
 » de bataille, tout est-il perdu ? Une volonté
 » inflexible nous reste encore ; un desir ar-
 » dent de vengeance, une haine immortelle
 » & un courage indomptable. Sommes-nous
 » donc vaincus ? Non, malgré sa colere,
 » malgré toute sa puissance, il n'aura point
 » la gloire de m'avoir forcé à fléchir un
 » genou suppliant pour lui demander grace.
 » Je ne reconnoîtrai jamais pour Souverain
 » celui dont ce bras a pû faire chanceler
 » l'Empire ; ce seroit une bassesse, une igno-
 » minie, un affront plus sanglant encore que
 » notre défaite. Faut-il qu'un revers nous
 » ôte tout courage ? Cherchons notre con-
 » solation dans les arrêts du destin. Notre
 » substance est immortelle ; nos armes sont
 » toujours les mêmes ; nos lumieres sont
 » augmentées ; nous pouvons donc, avec
 » plus d'espérance de succès, par force ou par
 » ruse, faire une guerre éternelle à notre
 » grand ennemi, qui maintenant triomphe,
 » & qui, charmé de régner seul, exerce
 » dans le Ciel toute sa tyrannie.

Au milieu de ces horribles blasphêmes que le Prince des ténébres pouvoit seul vomir contre son Créateur , on découvre avec plaisir un aveu forcé de la toute-puissance du Dieu qu'il veut braver , & une crainte secrète de ses formidables vengeances.

Perfée , fils de Philippe Roi de Macédoine , accusoit Démétrius son jeune frere , d'être venu la nuit avec des assassins pour l'égorger. Cette accusation n'avoit d'autre fondement que la méchanceté de Perfée , soutenue de quelques apparences équivoques & absolument fausses. Démétrius est arrêté , on le traîne devant le Roi , il est obligé de se justifier , il le fait du mieux que son trouble peut le lui permettre , il finit par dire tout ce qu'il juge de plus propre à exciter la compassion de son pere ; il lui représente qu'il n'espere qu'en sa bonté ; que s'il en est abandonné , il se trouve exposé sans secours , sans défense , à la fureur d'un frere violent & jaloux , dont il ne manquera pas d'être l'innocente victime.

» Quelle seroit mon espérance , si je
 » n'avois mon pere pour Juge ? Hélas ! je
 » ne demande point qu'il partage également
 » sa tendresse entre mon frere & moi , mais
 » du moins mon malheur me donne des
 » droits sur sa pitié ; je ne lui demande

» que de me conferver pour lui autant
 » que pour moi ; mon frere a la barbarie
 » de vouloir qu'on m'immole à sa sûreté,
 » mais à quel excès ne se portera - t - il
 » donc point , lorsqu'il fera un jour monté
 » sur le thrône , si dès-à-présent il trouve
 » ma mort si légitime pour calmer les vains
 » soupçons qu'il ose concevoir injustement
 » contre moi.

Dans l'Oraison funèbre de M. de Montausier , par M. Fléchier.

» Que vous dirai-je , Messieurs , dans une
 » cérémonie aussi lugubre & aussi édifiante
 » que celle-ci ! Je vous avertirai que le monde
 » est une figure trompeuse qui passe , &
 » que vos richesses , vos plaisirs , vos hon-
 » neurs passent avec lui. Si la réputation &
 » la vertu pouvoient dispenser d'une loi
 » commune , l'illustre & vertueuse Julie vi-
 » vroit encore avec son époux : ce peu de
 » terre que nous voyons dans cette Chapelle
 » couvre ces grands noms & ces grands mé-
 » rites. Quel tombeau renferma jamais de si
 » précieuses dépouilles ? La mort a rejoint
 » ce qu'elle avoit séparé. L'Epoux & l'E-
 » pouse ne sont plus qu'une même cendre ;
 » & tandis que leurs ames teintes du sang
 » de Jesus-Christ reposent dans le sein de
 » la paix , j'ose le présumer ainsi de sa misé-

» ricorde infinie, leurs ossemens humiliés
 » dans la pouffiere du sépulchre, selon le
 » langage de l'Ecriture, se réjouissent dans
 » l'espérance de leur entiere réunion & de
 » leur résurrection glorieuse.

M. Bossuet termine l'Oraison funèbre de
 la Reine d'Angleterre, par cette consolante
 Péroration.

» Elle est morte cette grande Reine, &
 » par sa mort elle a laissé un regret éternel,
 » non-seulement à Monsieur & à Madame,
 » qui fidèles à tous leurs devoirs, ont eu
 » pour elle des respects si soumis, si sincè-
 » res, si persévérans, mais encore à tous
 » ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou
 » de la connoître. Ne plaignons plus ses
 » disgraces, qui font maintenant sa félicité;
 » si elle avoit été plus fortunée, son his-
 » toire seroit plus pompeuse, mais ses œu-
 » vres seroient moins pleines; & avec des
 » titres superbes, elle auroit peut-être paru
 » vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a
 » préféré la Croix au Thrône, & qu'elle a
 » mis ses malheurs au nombre des plus gran-
 » des graces, elle recevra les consolations
 » qui sont promises à ceux qui pleurent.
 » Puisse donc ce Dieu de miséricorde ac-
 » cepter ses afflictions en sacrifice agréable:
 » puisse-t-il la placer au sein d'Abraham,

» & content de ses maux , épargner défor-
 » mais à sa famille & au monde de si terri-
 » bles leçons.

Antoine , pour persuader au Peuple de venger la mort de César , fait apporter à leurs yeux le corps sanglant de ce Héros qui vient d'être immolé à l'Idole de la liberté. Les Romains éperdus frémissent à ce spectacle ; un d'entr'eux saisi d'horreur & de compassion , s'écrie :

Dieux ! Son sang coule encor !

Antoine poursuit cette idée , & achève de leur mettre les armes à la main par cette pathétique conclusion :

Il demande vengeance ;
 Il l'attend de vos soins & de votre vaillance :
 Entendez-vous sa voix ? Réveillez-vous , Romains ;
 Marchez ; suivez-moi tous contre ses assassins :
 Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
 Des brandons du bucher qui va le mettre en cen-
 dre ,
 Embrasons les Palais de ces fiers conjurés ;
 Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
 Venez , dignes amis ; venez , vengeurs des crimes ;
 Au Dieu de la Patrie immoler ces victimes !

Il paroît que les anciens Orateurs étoient assez dans l'usage de présenter aux yeux de leurs Juges à la fin de leur discours quelque objet frappant , capable de les intéresser en leur faveur.

Ulysse dans sa Pêroraison , présente aux Princes Grecs le sacré Palladium (c'étoit une image de Minerve à laquelle étoit attaché le sort de Troye & qu'Ulysse avoit eu l'adresse d'enlever aux Troyens) en même tems il leur dit : non , illustres Grecs , que ce ne soit point à moi que vous accordiez les armes d'Achille , accordez-les à ce témoignage authentique de ma valeur , à ce gage assuré de la destruction prochaine de Troye.

Il semble que M. Racine , dans sa Comédie des Plaideurs ait voulu repandre du ridicule sur cet usage. L'intimé qui plaide pour un chien nommé Citron , accusé d'avoir enlevé un chapon dans une cuisine , & de l'avoir mangé en tout ou en partie , présente à Perrin Dandin , son Juge , de petits chiens éplorés qui viennent lui demander la grace de leur pere.

Venez , famille désolée ,
Venez , petits enfans qu'on veut faire orphelins ;
Venez faire parler vos soupirs enfantins ;

Oui, Monsieur, vous voyez ici notre misere ;
 Nous sommes Orphelins, rendez-nous notre Pere,
 Notre Pere par qui nous fumes engendrés,
 Notre Pere qui nous ,

D A N D I N.

Tirez, tirez, tirez.

. . . . Tirez donc. Quels vacarmes !

Ils ont pissé par tout.

L' I N T I M E'.

Monsieur, voyez nos larmes.

Péroration du discours de Clytemnestre furieuse du dessein que son Mari avoit conçu, quoique malgré lui, d'immoler Iphigénie.

C L Y T E M N E S T R E à Agamemnon.

Est-ce donc être pere ? Ah ! toute ma raison.

Cède à la cruauté de cette trahison.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle,

Portera sur ma fille une main criminelle !

Déchirera son sein, & d'un œil curieux

Dans son cœur palpitant consultera les Dieux !

Et moi qui l'amenai, triomphante, adorée,

Je m'en retournerai seule & désespérée !

Je verrai les chemins encor tout parfumés

Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés !

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,

Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice ;

Ni crainte , ni respect ne m'en peut détacher ;
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare Epoux qu'impitoyable Pere ,
Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mere :
Et vous , rentrez ma fille , & du moins à mes loix
Obéissez encor pour la dernière fois.

Les discours d'Agamemnon & d'Iphigénie sont aussi parfaitement beaux ; on peut & on doit même les consulter dans l'original.

Pourroit-on se lasser de lire , d'étudier ; & d'admirer ces exemples charmans si capables de former le goût , & de nourrir dans les terres bien disposées , le germe malheureusement peu fécond de la véritable éloquence ?



*LIVRE TROISIEME.**CHAPITRE PREMIER.**De l'Elocution & de ses parties.*

C'EST ici la partie la plus essentielle de l'Eloquence, & celle qui lui appartient le plus particulièrement ; c'est elle qui donne aux autres tout leur mérite & toutes leurs graces : sans elle, les raisonnemens les plus solides, les mieux enchaînés, les mieux suivis, n'ont rien que d'ennuyeux & de désagréable : sans elle, la raison même révolte ; & quoique souvent à la faveur de la vérité & de l'évidence, elle triomphe malgré l'ennui & les dégoûts qu'on lui oppose, cependant l'esprit fatigué ne reçoit son joug qu'avec peine, & cherche tous les moyens de le secouer : mais quand la séduisante Elocution lui prête son secours, rien ne lui résiste, tout cède à ses charmes, les cœurs attendris volent au-devant d'elle, les esprits convaincus se laissent entraîner après eux. L'esprit toujours est la dupe du cœur, & le cœur est la dupe de l'Elocution.

L'Elocution est la seule partie de la Rhétorique qui ait des droits incontestables sur le cœur, parce qu'elle est la seule dont il soit l'unique source. Pour entendre ceci, il faut observer que les différentes facultés de l'ame sont toujours affectées par les différens ouvrages qu'elles ont produits. Par exemple, c'est l'imagination qui invente des raisons ingénieuses, solides, propres à persuader; c'est aussi à l'imagination que ces sortes de raisons plaisent par elles-mêmes, & indépendamment de tout secours étranger. La distribution géométrique des parties du discours, cette heureuse & puissante économie qui donne une nouvelle force aux raisons, en les mettant à leur place, est l'ouvrage du jugement, c'est aussi le jugement qui est flatté par la régularité de la disposition; mais si le cœur ne se pénétroit vivement de ces raisons, s'il ne les sentoit avec chaleur, s'il ne les peignoit avec force, s'il ne leur donnoit la vie, l'expression, les couleurs, par le moyen de l'élocution, on les verroit languir tristement dans les glaces de la Monotonie; c'est donc le sentiment, c'est cette féconde opération du cœur qui anime le squelette que l'imagination avoit créé, que le jugement avoit organisé; c'est le Prométhée qui vivifie la statue que

leurs mains avoient construite, c'est aussi le Pygmalion qui devient amoureux de cette statuë ainsi vivifiée ; je n'entends point par là cette tendresse aveugle que les Auteurs conçoivent pour leurs ouvrages, mouvement paternel que la nature inspire ; j'entens l'impression que fait un ouvrage sur l'ame du Lecteur, & je dis qu'il n'y a point de bon ouvrage dont l'imagination n'ait fourni les pensées, dont le jugement n'ait distribué les parties, & que le sentiment n'ait embelli par les charmes de l'élocution ; j'ajoute que l'imagination du Lecteur est amusée par les pensées, que son jugement est flatté par leur disposition, & que son cœur est entraîné par l'Elocution ; en un mot chaque faculté de l'ame sent & goûte ce qu'une faculté relative a produit. Or de toutes ces facultés, la plus forte & la plus étendue étant le sentiment, c'est lui qu'il est sur tout important de gagner & c'est ce que fait l'Elocution.

Quand l'infortunée Zaïre, emportée par l'impétuosité de son amour, ose avouer à Nérestan la coupable flamme dont elle brûle pour Orosmane, Nérestan irrité d'un aveu si honteux, combat sa passion, & l'accable par ces reproches foudroyans :

136 RHETORIQUE FRANÇOISE,
Opprobre malheureux du sang dont vous sortez ;
Vous demandez la mort , & vous la méritez ;
Et si je n'écoutois que ta honte & ma gloire ,
L'honneur de ma maison , mon pere , sa mémoire ;
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connois pas ,
Si ma religion ne retenoit mon bras ,
J'irois dans ce palais , j'irois au moment même
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime ,
De son indigne flanc le plonger dans le tien ,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! Tandis que Louis , l'exemple de la Terre ,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre ,
Que pour venir bientôt , frappant des coups plus
furs ,
Délivrer ton Dieu même , & lui rendre ces murs ,
Zaïre cependant , ma sœur , son alliée ,
Au Tyran d'un serrail par l'amour est liée :
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi ,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi.
En ce moment affreux , hélas ! ton pere expire :
En demandant au Ciel le salut de Zaïre.

Voilà la maniere dont l'Elocution raisonne, elle émeut en persuadant. Il seroit aisé de réduire ces mouvemens pathétiques, à de simples argumens philosophiques ; on verroit alors la féchereffe & la langueur prendre la place de la force & de l'éloquence.

De

De tout ce qui vient d'être dit, on a dû conclure que l'Elocution consiste à orner de pensées nobles & d'expressions choisies, les raisons que l'on a inventées & disposées dans un ordre naturel, à leur donner des graces & un tour qui gagne l'esprit & le cœur : les moyens principaux d'y parvenir, sont la pureté du langage qui est la base de l'Eloquence & que l'Eloquence présuppose toujours, le nombre & l'harmonie des Périodes, la propriété, le choix heureux des styles, & l'usage judicieux des figures.

CHAPITRE II.

De la pureté du Langage.

Cette pureté du Langage si nécessaire pour l'Eloquence, consiste à fuir toute expression basse, triviale, déshonnête, inusitée ; à saisir le terme propre ; à ne point mettre un mot pour un autre, qui exprimeroit mieux la chose que l'on veut exprimer : ces petites négligences sont quelquefois plus dangereuses qu'elles ne paroissent. Ce n'est pas cependant qu'il faille se piquer d'une trop scrupuleuse exactitude, comme font

ces phlegmatiques Grammairiens, qui, pour trop donner à l'oreille, ôtent tout à l'imagination, se resserrent dans la sphere la plus étroite, & ne permettent jamais à l'esprit de prendre un effor un peu élevé.

Ce n'est pas là s'attacher à la pureté, c'est se plonger dans le purisme, défaut dont la monotonie, la sécheresse & la langueur sont les suites infaillibles; cette erreur si fatale aux graces de l'imagination, ôte tous les moyens de plaire.

On ne peut au Lecteur plaire sans agrément.

Mais de tous les vices du discours, celui qui est le plus ridicule & qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est la sottise affectation du jargon précieux que Moliere a si bien joué dans une de ses plus agréables Comédies. Ce jargon a changé; ce ne sont plus aujourd'hui les mêmes expressions, mais c'est toujours le même ridicule; c'est un langage gigantesque, hyperbolique, qui trouve à peine des termes assez forts pour exprimer des minuties; on ne sçait plus ce que c'est que d'être ennuyé ou fatigué; on est *excédé*, *anéanti*; on ne sçait plus être content, il faut être *comblé*, *ravi*; des choses très-médiocrement bonnes ou mauvaises

sont *exécrables* ou *divines*, &c. Ce qui fait mieux sentir le ridicule de ces termes exagérés, c'est le ton négligé & l'air languissant dont nos femmelettes & nos petits Maîtres les assaisonnent ; il semble qu'ils affectent de marquer le contraste, & qu'ils craignent sur tout de ne point paroître assez faux. C'est avec la plus grande froideur qu'ils sont *désespérés* ou *enchantés*.

L'effet de ce jargon est d'appauvrir la langue ; car si vous épuisez les termes les plus énergiques pour peindre une bagatelle, un sentiment léger, que vous n'éprouvez pas, que vous restera-t'il pour exprimer une chose forte, un sentiment vif, un bonheur ou un malheur réel ?

Ce ridicule est joué dans l'*Indiscret*, dans le *Méchant*, dans quelques Romans & quelques Lettres fugitives de nos jours, & n'en est que plus triomphant.

Il y a un autre prétendu vice d'Oraison opposé à celui-là, c'est le Néologisme ou la manie de créer des mots nouveaux ; ce vice, qui peut être reprehensible par son excès, a pour but d'enrichir la Langue, & de borner le trop fréquent usage des circonlocutions. Ce but est raisonnable, mais il est souvent manqué. *Immensément*, *Décidément*, & mille autres adverbes nouveaux que nous

voyons éclore tous les jours ne font, ce me semble, ni des beautés ni des défauts. » Horace dit, que les mots nouveaux peuvent faire fortune, pourvû qu'ils dérivent naturellement du Grec. » Le Latin est pour nous ce que le Grec étoit pour les Romains. Suivant cette règle, une expression nouvelle naturellement dérivée du Latin ne feroit point vicieuse. Combien donc le feroit-elle moins si elle étoit tirée du François même, & qu'elle ne fût que l'adverbe ou le substantif d'un verbe consacré par l'usage. Par exemple, *Fertiliser* est un terme très-François ; je ne serois ni étonné, ni fâché, ni charmé, que pour exprimer l'action de *fertiliser*, on inventât un jour le mot de *Fertilisation*.

Tout nouveau mot, comme tout nouveau système révolte d'abord ; mais on répète ce mot, on examine ce système, & on finit souvent par s'accoutumer à l'un & par s'attacher à l'autre.

Quand un terme est harmonieux, quand il est nécessaire, c'est-à-dire, qu'il épargne les longueurs d'une circonlocution, ou qu'il peint vivement & avec netteté une chose qui n'auroit pas d'autre expression si propre, je crois qu'on peut lui pardonner sa nouveauté, en faveur de tant d'avantages.

Mais si on peut se servir de termes nouveaux dans la conversation & dans tous les petits ouvrages d'agrément, où une négligence aimable est souvent une perfection, il faut les proscrire impitoyablement de tout ouvrage sérieux, jusqu'à ce qu'il ait plû à la tyrannie de l'usage de les autoriser.

Les plus sages préceptes qu'on puisse donner sur la pureté du langage, se réduisent à ce qu'a dit si élégamment Monsieur Boileau.

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée :

En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux.
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme;
Ni d'un Vers empoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue, en un mot, l'Auteur le plus divin
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant Ecrivain;



CHAPITRE III.

Des Périodes.

LA Période est un petit discours composé de parties tellement liées les unes aux autres , que le sens demeure toujours suspendu jusqu'à la fin : en voici un exemple dans M. Bossuet.

» Quand Dieu laisse sortir du puits de
 » l'abîme la fumée qui obscurcit le Soleil ,
 » selon l'expression de l'Apocalypse , c'est-
 » à-dire , l'erreur & l'hérésie ; quand , pour
 » punir les scandales ou pour réveiller les
 » Peuples & les Pasteurs , il permet à l'es-
 » prit de séduction de tromper les âmes
 » hautaines , & de répandre par tout un
 » chagrin superbe , une indocile curiosité ;
 » & un esprit de révolte , il détermine dans
 » sa Sagesse profonde les limites qu'il veut
 » donner aux malheureux progrès de l'er-
 » reur & aux souffrances de son Eglise.



SECTION PREMIERE.

Des Parties de la Période.

L Es parties qui composent la Période sont de deux sortes , le Membre & la Section.

Le Membre est une proposition qui renferme en elle-même un certain sens , mais un sens imparfait , suspendu , & dépendant des autres parties de la Période.

EXEMPLES.

» Si fermer les yeux aux preuves éclatantes du Christianisme , est une extravagance monstrueuse.

Voici un Membre complet & qui renferme un sens bien marqué ; cependant l'esprit ni l'oreille ne sont point encore satisfaits : on ne voit pas même encore sur quoi porte ce raisonnement , ni où il doit aboutir. Il faut nécessairement , si l'on veut former un sens parfait , ajouter le membre qui suit.

» C'est encore un plus grand renversement de raison d'être persuadé de cette

144 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

» doctrine , & de vivre comme si l'on ne
» doutoit pas qu'elle ne fût fausse.

Voilà la Période achevée ; voilà le sens parfait.

La Section est une partie du Membre ; qui renferme aussi en elle-même un certain sens , & qui , par cette raison , seroit un Membre si elle étoit seule ; mais qui , étant associée à diverses autres parties qui aboutissent immédiatement au même point , concourt unanimement avec elles à former ce qu'on appelle le Membre.

E X E M P L E .

Tiré des Poësies de Mademoiselle Deshoulières.

P R E M I E R E S E C T I O N .

Vous de qui les prudens conseils
Veulent soulager ma tristesse ;

I I . S E C T I O N .

Vous , hélas ! dont les maux aux miens furent pa-
reils ;

I I I . S E C T I O N .

Vous qui sçavez d'un cœur jusqu'où va la tendresse ;

I V . S E C T I O N .

Et qui vites ravir à la clarté du jour ,
Une aimable & jeune Maîtresse ,

Une

Une de ces quatre Sections suffiroit seule pour faire un membre , comme on le voit évidemment ; cependant toutes les quatre n'en forment qu'un , parce qu'elles aboutissent toutes ensemble au même point , qui est le membre suivant.

Sage Célimédon , regardez ma foiblesse
En homme qui connoît le pouvoir de l'Amour.

Voici encore deux autres exemples ; l'un est de M. Rousseau , Ode quatrième , tirée du Pseaume 57.

Premier Membre.

P R E M I E R E S E C T I O N .

Si la Loi du Seigneur vous touche ;

I I . S E C T I O N .

Si le mensonge vous fait peur ;

I I I . S E C T I O N .

Si la pitié dans votre cœur
Regne aussi-bien qu'en votre bouche ;

Second Membre.

Parlez , fils des hommes : Pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous portez sur moi ?

L'autre est de Corneille, dans sa Tragédie
N

146 RHETORIQUE FRANÇOISE,
de Sertorius : c'est Pompée qui parle à ce
vaillant défenseur de la liberté Romaine.

Premier Membre.

Et votre Empire en est d'autant plus dangereux ;

Second Membre.

P R E M I E R E S E C T I O N .

Qu'il rend de votre joug les Peuples amoureux

I I . S E C T I O N .

Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire :

I I I . S E C T I O N .

Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,

I V . S E C T I O N .

Et que la Liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'Amour.

On voit que dans la premiere de ces deux
Périodes , c'est le premier Membre qui est
partagé en Sections ; & que dans la dernière,
c'est le second.



SECTION II.

Des diverses especes de Périodes.

IL y a des Périodes de deux , de trois & de quatre membres : voici des exemples de chacune en particulier.

PERIODES A DEUX MEMBRES.

M. Bossuet , Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté , elle fuit en aveugle , pourvû qu'elle en entende seulement le nom.

M. Fléchier , Oraison funèbre de Monsieur de Turenne.

« Ce Héros étoit aussi admirable , lorsqu'avec jugement & avec fierté il savoit
» les restes des troupes battues à Mariandal ,
» que lorsqu'avec des troupes triomphantes
» il battoit lui-même les Impériaux & les
» Bavarois.

Tragédie de Mithridate.

Ainsi ce Roi , qui seul a durant quarante ans
 Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans ;
 Et qui , dans l'Orient balançant la fortune ,
 Vengeoit de tous les Rois la querelle commune ,
 Meurt , & laisse après lui , pour venger son trépas ;
 Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

Z A I R E à Orosmane.

Ah ! si votre grand cœur
 A sur mes sentimens pû fonder son bonheur ,
 S'il dépend en effet de mes flammes secrètes ,
 Quel mortel fut jamais plus heureux que vous
 l'êtes ?

ELECTRE Tragédie d'Oreste.

Eh ! qui pourroit des Dieux encenser les Autels ;
 S'ils voyoient sans pitié les malheurs des Mortels ;
 Si le crime insolent dans son heureuse yvresse
 Ecraisoit à loisir l'innocente foiblesse.

THÉSÉE dans la Tragédie de Phédre.

O toi , Neptune , ô toi ! Si jadis mon courage
 D'infames assassins nettoya ton rivage ,
 Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux ;
 Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.

PHÉDRE dans la même Tragédie.

Je connois mes fureurs. Je sçais mes perfidies ;
Oenone , & ne suis point de ces femmes hardies ;
Qui goutant dans le crime une tranquille paix ,
Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.

PERIODES A TROIS MEMBRES.

*M. Mascaron , Oraison funèbre de Monsieur
de Turenne.*

« S'il y a une occasion au monde où l'ame
» pleine d'elle-même soit en danger d'ou-
» blier son Dieu, c'est dans ces postes éclatans , où un homme par la sagesse de sa
» conduite , par la grandeur de son cou-
» rage , par la force de son bras , & par le
» nombre de ses soldats, devient comme le
» Dieu des autres hommes ; & rempli de
» gloire en lui-même , remplit le reste du
» monde d'amour , d'admiration ou de
» frayeur.

M. Bossuet, Oraison funèbre du Grand Condé.

« Trois fois le jeune Vainqueur (le Grand
» Condé) s'efforça de rompre ces intrépides

150 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

» combattans (l'Infanterie Espagnole,) trois
» fois il fut repouffé par le valeureux Comte
» de Fontaines , qui , porté de rang en rang
» dans sa chaise , faisoit voir , malgré ses in-
» firmités , qu'une ame guerriere est mai-
» tresse du corps qu'elle anime.

Mithridate , Roi de Pont , implacable ennemi du nom Romain , dans l'admirable discours où il déclare à ses fils le projet qu'il a formé contre Rome , fait cette belle Période en parlant des Peuples d'Italie.

Ah ! s'ils ont pû choisir pour leur libérateur ,
Spartacus , un esclave , un vil gladiateur ,
S'ils suivent au combat des brigands qui les ven-
gent ,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se ran-
gent
Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victorieux ,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses Ayeux ?

AGAMEMNON à Ulyffe , dans la Tra-
gédie d'Iphigénie.

Ah ! Seigneur , qu'éloigné du malheur qui m'op-
prime ,
Votre cœur aisément se montre magnanime !
Mais que si vous voyez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel ,

Nous vous verrions troublé de cette affreuse image
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage ,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui ,
Et courir vous jeter entre Calchas & lui !

IPHIGENIE à *Achille*.

Montrez que je vais suivre aux pieds de nos autels
Un Roi , qui non content d'effrayer les Mortels ,
A des embrâsemens ne borne point sa gloire ,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire.
Et par les malheureux quelquefois désarmé ,
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

PHEDRE *parlant d'Hippolyte*.

Hélas ! lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier , d'un front si redoutable ;
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé ,
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace ,
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.

PÉRIODES A QUATRE MEMBRES.

*M. Bossuet , Oraison funèbre de Madame la
Duchesse d'Orléans.*

« Tant que nous sommes détenus dans
» cette demeure mortelle , nous vivons affu-
» jettis aux changemens , parce que si vous

» me permettez de parler ainsi, c'est la loi
 » du Pays que nous habitons ; & nous ne
 » possédons aucun bien , même dans l'ordre
 » de la grace , que nous ne puissions perdre
 » un moment après par la mutabilité natu-
 » relle de nos desirs.

*M. Fléchier , Oraison funèbre du Vicomte
 de Turenne.*

» Si le Héros dont je fais l'éloge n'avoit
 » sçu que combattre & que vaincre , sans
 » que sa valeur & que sa prudence fussent
 » animées d'un esprit de foi & de charité ,
 » content de le mettre au rang des Scipions
 » & des Fabius , je laisserois à la vanité le
 » soin de louer la vanité , & je ne parlerois
 » de sa gloire que pour déplorer son mal-
 » heur.

*Extrait du Monologue de Polyeuète dans la
 prison.*

Monde ! n'espère pas qu'après toi je soupire ;
 Tu m'étales en vain tes charmes impuissans ;
 Tu me montres en vain , dans tout ce vaste Empire,
 Les ennemis de Dieu pompeux & florissans :
 Il étale à son tour des revers équitables ,
 Par qui les Grands sont confondus ;

Et les glaives qu'il tient pendus
 Sur les plus fortunés coupables,
 Sont d'autant plus inévitables
 Que leurs coups sont moins attendus.

MITHRIDATE à *Monime*.

Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes
 Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
 Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
 Vaincu, persécuté, sans secours, sans Etats,
 Errant de mers en mers, & moins Roi que Pirate,
 Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
 Apprenez que suivi d'un nom si glorieux,
 Par tout de l'Univers j'attacherois les yeux,
 Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de
 l'être,
 Qui sur le thrône assis n'enviaissent peut-être
 Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
 Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.

Monime dans la même Tragédie de *Mithridate*, apostrophe tendrement *Xipharès*:

Quoi, Prince ! quand tout plein de ton amour ex-
 trême,
 Pour sçavoir mon secret, tu me pressois toi-même,
 Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché,
 Je t'ai même puni de l'avoir arraché ;
 Et quand de toi peut être un pere se défie,
 Que dis-je ? Quand peut-être il y va de ta vie ;

154 RHETORIQUE FRANÇOISE ;
Je parle , & trop facile à me laisser tromper ,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper ,

JOAD , *Tragédie d'Athalie.*

Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race ,
Il * doive de David abandonner la trace ,
Qu'il soit comme le fruit , en naissant arraché ,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché :
Mais si ce même enfant à tes ordres docile ,
Doit être à tes desseins un instrument utile ,
Fais qu'au juste héritier le Sceptre soit remis ;
Livres en mes foibles mains ses puissans ennemis ;
Confonds dans ses conseils une Reine cruelle.
Daigne , daigne , mon Dieu , sur Mathan & sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur ,
De la chute des Rois funeste avant-coureur.

Tout le secret de la Période consiste dans certaines particules qui en sont comme les ligamens & les cartilages , qui en lient les divers membres & qui en suspendent le sens jusqu'à ce que le tour périodique soit entièrement achevé. Ces particules sont , par exemple : *quoique , néanmoins ; d'autant plus , que ; plus , moins ; non-seulement , mais encore ; si &c.* Il n'est pas inutile à des per-

* Joas.

sonnes peu exercées de se faire une sorte de lieux communs de ces particules, dont l'usage n'est pas absolument essentiel aux Périodes, mais en facilite la composition il n'appartient qu'aux Maîtres de l'art de sçavoir s'en passer, & de faire rouler ce globe périodique sans laisser appercevoir les ressorts secrets qui le mettent en mouvement.

SECTION III.

Du Nombre.

Toutes les graces, toutes les beautés de la Période sont renfermées dans le nombre, qui n'est rien autre chose qu'une certaine harmonie douce & majestueuse, qui charme l'oreille, & qui résulte du choix judicieux & de l'heureux arrangement des termes. Les expressions les plus pompeuses, les plus énergiques, ne sont pas toujours les plus propres à être assorties & à former un tour de phrase agréable; cet assortiment demande du génie, du goût, une oreille sévère & délicate.

Ayez pour la cadence une oreille sévère.

On a dû remarquer, cette cadence nom-

breufe dans tous les exemples qui viennent d'être rapportés.

L'harmonie doit fur-tout répandre fes graces fur la fin de la Période, afin de laiffer à l'oreille une impreffion agréable; & fur le commencement, afin d'exciter l'attention de l'auditeur.

Le milieu doit être bien enchaîné, bien fuivi, fans longueurs, fans équivoques, fans parenthèfes, qui promènent l'esprit de l'auditeur dans des efpaces excentriques, & fans aucun embarras qui gêne & qui fatigue l'attention.

Il faut fur-tout éviter avec foin les chocs de voyelles, qui fe brifant les unes contre les autres, forment une cacophonie défa- greable.

En général, le ftyle de la Période doit être pur, clair, orné, doux, harmonieux; point de dureté; point de terme rude, choquant, impropre, inufité: en un mot, il faut avoir un refpect infini pour la langue, & ne la facrifier ni à l'élévation des penfées, comme dans ce vers (très-beau d'ailleurs) de Dom Rodrigue au Comte de Gormas;

Ton bras eft *invaincu*, mais non pas invincible.

ni au faux brillant d'un fon un peu harmo-

nieux , comme dans cet autre vers qui commence le Monologue de Cléopâtre dans Rodogune :

Sermens fallacieux ! Salutaire contrainte.

Il faut que la Période soit d'une juste longueur ; si elle est trop courte , elle sera peu susceptible d'harmonie ; le sens ne demeurera pas assez long-tems suspendu & n'exercera point assez l'attention du lecteur : si elle est trop longue , l'esprit aura peine à l'embrasser toute entière avec plaisir ; il en laissera échapper presque toutes les beautés.

Il faut éviter dans la Prose les rimes & les épithètes trop fréquentes. La Poësie , de son côté , n'admet point de phrase prosaïque : ce sont deux juridictions différentes , qui ont leurs privilèges & leurs bornes , & qui ne doivent point entreprendre l'une sur l'autre.



C H A P I T R E IV.

Des Styles.

LE Style , dans l'usage ordinaire , se prend pour la maniere dont chacun s'exprime : c'est dans ce sens qu'on dit que chaque Auteur a son style.

Mais, comme toutes les diverses manieres de s'exprimer ne s'appliquent qu'à trois sortes de matieres , l'une simple , l'autre un peu plus élevée , la troisième , grande & sublime ; on peut dire aussi qu'il n'y a que trois sortes de Styles , le simple , le tempéré & le sublime ; & ce qu'on appelle le Style particulier de chaque Auteur , n'est qu'une nuance de ces trois Styles , variée à l'infini, ou bien c'est l'application différente que chaque Auteur fait de ces trois Styles aux trois différentes matieres auxquelles ils se rapportent.

Les qualités du Style en général sont la clarté & la propriété.

Le Style doit être clair. On n'écrit pas pour ne point être entendu. Ceux qui aiment à s'enfouir dans les ténèbres , ont une res-

source qui ne peut leur manquer ; c'est le silence. Il est surprenant qu'il y ait des lecteurs assez stupides ou assez superstitieux pour admirer ce qu'ils n'entendent pas, & ce qu'ils ne peuvent pas entendre.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Un esprit sage & judicieux, quand il écrit, veut être entendu, & quand il lit les productions des autres, ne précipite ni son admiration, ni sa censure ; il veut connoître avant de louer ou de blâmer ; semblable à ces prudens Sénonois, qui étant saisis d'abord d'une crainte respectueuse à l'aspect imposant des Sénateurs de Rome qu'ils prenoient pour des Dieux, voulurent, avant de leur rendre les honneurs divins, examiner à fond leur nature.

Le Style doit être propre au sujet que l'on traite. Tout sujet, comme il a été dit plus haut, ne s'accommode pas de toute sorte de Style. La raison & le jugement doivent servir de guides dans le choix qu'il en faut faire. Un Orateur véritablement éloquent, sçait dire les petites choses avec simplicité, avec esprit, avec une délicatesse pleine de naïveté ; les choses médiocres, avec

douceur, élégance & pureté; les choses sublimes, avec pompe & majesté : ici il est ferré & concis ; là, plus abondant & plus nombreux : tantôt il gagne l'esprit de son auditeur par un air d'ingénuité, de candeur & de modestie qui le touche & qui le rend favorable ; tantôt il l'étonne, il l'enlève par la grandeur de ses sentimens, par la noblesse de ses pensées, par la magnificence de ses expressions : toujours prêt à plier son éloquence, à présenter de nouveaux spectacles, à revêtir la scène de décorations nouvelles, selon la diversité des lieux, des tems & des personnes. Sérieux ou enjoué, doux ou amer, triste ou plaisant, un Orateur est un véritable Protée.

Nous avons distingué trois sortes de Styles. Entrons dans le détail, & commençons par le Style sublime.

SECTION PREMIERE.

Du Style sublime.

LE Style sublime est celui qui, par la majesté & l'élévation des pensées, la richesse & la force des expressions, la vivacité
des

des mouvemens , la noblesse & la beauté des images , élève l'ame au-dessus des sens , & la remplit d'un certain enthousiasme mêlé de plaisir , de respect , de surprise & d'admiration : en voici des exemples.

*M. Fléchier , Oraison funèbre de Monsieur.
de Turenne.*

» Cet homme qui défendoit les Villes de
 » Juda , qui domptoit l'orgueil des enfans
 » d'Ammon & d'Esau , qui revenoit chargé
 » des dépouilles de Samarie , après avoir
 » brûlé sur leurs propres Autels les Dieux
 » des Nations étrangères ; cet homme que
 » Dieu avoit mis autour d'Israël comme un
 » mur d'airain , où se briserent tant de fois
 » toutes les forces de l'Asie , & qui , après
 » avoir défait de nombreuses armées , dé-
 » concerté les plus fiers & les plus habiles
 » Généraux des Rois de Syrie , venoit tous
 » les ans , comme le moindre des Israélites ,
 » réparer avec ses mains triomphantes les
 » ruines du Sanctuaire , & ne vouloit d'autre
 » récompense des services qu'il rendoit à sa
 » Patrie , que l'honneur de l'avoir servie ,
 » ce vaillant homme poussant enfin avec un
 » courage invincible les ennemis qu'il avoit
 » réduits à une fuite honteuse , reçut le coup

mortel , & demeura comme enseveli dans
 son triomphe. Au premier bruit de ce fu-
 neste accident , toutes les Villes de Judée
 furent émues ; des ruisseaux de larmes cou-
 lerent des yeux de tous ses habitans ; ils
 furent quelque tems saisis , muets , immo-
 biles : un effort de douleur rompant enfin
 ce long & morne silence ; d'une voix en-
 trecoupée de sanglots que formoient dans
 leurs cœurs la tristesse , la pitié , la crainte ;
 ils s'écrierent : COMMENT EST MORT
 CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT
 LE PEUPLE D'ISRAEL ? A ces cris , Jé-
 rusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes
 du Temple s'ébranlerent ; le Jourdain se
 troubla , & tous ses rivages retentirent du
 son de ces lugubres paroles : COMMENT
 EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI
 SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL ?

M. Bossuet, Oraison funèbre du Grand Prince de Condé.

Venez , Peuples ; venez , Seigneurs &
 Potentats ! & vous qui jugez la terre ; &
 vous qui ouvrez aux hommes les portes du
 Ciel ; & vous , plus que tous les autres ,
 Princes & Princesses , nobles Rejettons de
 tant de Rois , lumières de la France , au-
 jourd'hui obscurcies & couvertes de votre
 douleur comme d'un nuage ! venez voir le

» peu qui nous reste d'une si auguste Naif-
 » fance, de tant de grandeur, de tant de
 » gloire ; jetez les yeux de toutes parts :
 » voilà tout ce qu'a pû faire la magnificence
 » & la piété pour honorer un Héros ; des
 » titres, des inscriptions, vaines marques
 » de ce qui n'est plus ; des figures qui sem-
 » blent pleurer autour d'un tombeau, & des
 » fragiles images d'une douleur que le tems
 » emporte avec tout le reste ; des colonnes
 » qui semblent vouloir porter jusqu'au Ciel
 » le magnifique témoignage de notre néant ;
 » & rien enfin ne manque dans tous ces hon-
 » neurs, que celui à qui on les rend. Pleurez
 » donc sur ces foibles restes de la vie hu-
 » maine ; pleurez sur cette triste immortalité
 » que nous donnons aux Héros. O vous ;
 » qui courez avec tant d'ardeur dans la car-
 » rière de la gloire, ames guerrières & in-
 » trépides ! quel autre fut plus digne de vous
 » commander ? Pleurez ce grand Capitaine,
 » & dites en gémissant : Voilà celui qui nous
 » menoit dans les hazards ; sous lui se sont
 » formés tant d'illustres Capitaines que ses
 » exemples ont élevés aux premiers hon-
 » neurs de la guerre ; son ombre eût pû en-
 » core gagner des batailles : & voilà que
 » dans son silence son nom même nous anime
 » & nous avertit en même tems, que pour

» trouver à la mort quelques restes de nos
 » travaux, il faut, en servant le Roi de la
 » terre, servir encore le Roi du ciel.

On peut comparer ensemble ces deux admirables morceaux qui suffisent pour donner d'abord une idée générale du sublime ; mais il est bon d'approfondir un peu cette partie importante de la Rhétorique. Longin dans le *Traité* si estimé qu'il a fait sur cette matiere, paroît avoir trop confondu le sublime avec le beau, & n'avoir pas assez considéré qu'il est une multitude d'ouvrages qui ne peuvent s'élever au ton majestueux & fier du sublime, & qui sont pourtant des Chefs-d'œuvre dans leur genre.

Il est des graces légères & naïves ; il en est de nobles & de sublimes ; les unes piquent & réveillent le sentiment, les autres pénètrent l'ame & l'enchantent, leurs effets sont différens comme leurs attraits ; elles sont toutes également, quoique diversement aimables.

Le plaisant est directement opposé au sublime & est absolument incompatible avec lui.

Le doux, le tendre, le touchant s'en rapprochent davantage, mais ils en sont encore bien éloignés.

Tout ce qui dans le genre grave, sérieux

& noble est au-dessus du simple agrément ; peut se rapporter au sublime.

Le plaisant réjouit l'ame , & la met dans une situation tranquille & gaye ; le fin , l'ingénieux flatte sa délicatesse ; le touchant la pénètre & développe sa sensibilité , le sublime l'étonne , l'élève & déploie toute la grandeur & toute la noblesse dont elle est capable.

Le bon & le beau sont donc bien différens du sublime , & tous ces genres , estimables en eux-mêmes , s'ils ne sont pas aisés à définir , sont aisés du moins à distinguer par les différens effets qu'ils produisent.

Le sentiment que cause le sublime est l'admiration ; c'est là son caractère distinctif.

Le sublime peut naître de quatre sources ; des images , des pensées , des sentimens & des paroles.

Du sublime des Images.

Toute image qui représente avec des couleurs vives & fortes un grand objet , une grande action , produit nécessairement le sublime.

» Dieu dit : que la lumière se fasse , & la
» lumière se fit.

Voilà une grande action peinte avec de grands traits ; voilà du sublime. C'est avec raison qu'on admire depuis long-temps ce tableau si noble & si précis de la Toute-puissance Divine. Cette création , qui ne coûte qu'un mot à l'éternel , cette rapidité avec laquelle son ordre suprême est accompli aussi-tôt que donné ; ce tour si vif & si frappant , qui exprime si bien toutes ces grandes idées , mérite assurément l'admiration de quiconque sçait penser & sentir. Ces sortes d'images se rencontrent fréquemment dans l'Ecriture, sur tout dans les Pseaumes & dans les Ecrits des Prophetes.

» La Mer le vit & s'enfuit , dit David au sujet de la Mer rouge , qui suspendit ses flots pour ouvrir un passage au peuple protégé de Dieu & conduit par son Prophète. Veut-il peindre ce Dieu excitant une tempête ?

» Il parle ; les vents accourent , les flots de la Mer s'élèvent.

Il ne les calme pas avec moins d'Empire & de facilité ; sa bonté n'est pas moins rapide dans ses effets que sa colere.

» Il change l'Aquilon en Zéphir , & les flots se taisent.

L'éloquence du Prophète Isaïe abonde en images sublimes, on en peut juger par ce morceau du chap. 34.

» Approchez, Nations, & écoutez; Peu-
 » ples, foyez attentifs, que la Terre, d'une
 » extrémité à l'autre, prête l'oreille; que le
 » Monde & tout ce qu'il produit entende
 » ma voix!

» L'indignation du Seigneur va fondre
 » sur toutes les Nations; sa fureur se répan-
 » dra sur toutes leurs Armées: il les a dé-
 » vouées à l'anathème, il les a livrées au
 » carnage.

» Ceux qui auront été tués seront jetés
 » & entassés par monceaux; une puanteur
 » horrible s'élèvera de leurs corps, & les
 » montagnes dégoûteront de leur sang.

» Toutes les Etoiles du Ciel seront lan-
 » guissantes; les Cieux se plieront & se rou-
 » leront comme un livre; tous les Astres
 » tomberont comme les feuilles tombent de
 » la Vigne & du Figuier.

Tout le reste se soutient avec la même majesté.

M. Racine a exprimé la toute-puissance Divine par les images les plus sublimes.

Dieu du haut de son thrône interroge les Rois.
 Des plus fermes Etats la chute épouvantable

Quand il veut , n'est qu'un jeu de sa main redoutable.

Et ailleurs.

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
 Que peuvent contre lui tous les Rois de la Terre ?
 En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
 Pour dissiper leur ligue , il n'a qu'à se montrer :
 Il parle , & dans la poudre il les fait tous rentrer :
 Au seul son de sa voix la mer fuit , le Ciel tremble :
 Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble ;
 Et les foibles mortels , vains jouets du trépas ,
 Sont tous devant ses yeux , comme s'ils n'étoient pas.

Rien ne surpasse en sublimité l'enthousiasme prophétique de Joad.

Comment en un plomb vil (a) l'or pur s'est-il changé ?

Quel est dans le lieu saint (b) ce Pontife égorgé ?
 Pleure , Jérusalem ; pleure , Cité perfide ,
 Des Prophètes divins malheureuse homicide !
 De son amour pour toi ton Dieu s'est depouillé ;
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

(c) Où menez-vous ces enfans & ces femmes ?
 Le Seigneur a détruit la Reine des Cités ;

(a) Joad.

(b) Zacharie.

] (c) Captivité de Babylone.

Ses

Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple, renverse-toi ! Cédres, jetez des flammes !

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes ?

Qui changera mes yeux en deux sources de larme
Pour pleurer ton malheur ?

.

Quelle (a) Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?

Peuples de la terre, chantez ;
Jérusalem renaît plus charmante & plus belle ;
D'où lui viennent de tous côtés

Ces (b) Enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?

Leve, Jérusalem, leve ta tête altière ;
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés !
Les Rois des Nations devant toi prosternés,
De tes pieds baissent la poussière ;
Les Peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée !

Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur.

(a) *L'Eglise,*

1 (b) *Les Gentils.*

On ne peut soutenir plus dignement le caractère de l'Ecriture Sainte.

Quelle idée admirable Corneille nous donne de Pompée par ce vers :

Il fuit le monde entier écrasé sous sa chute !

Cependant si l'humanité, si la générosité sont préférables à la valeur & à la puissance, le portrait que fait M. de Voltaire de Lufignan dans *Zaïre* est encore plus sublime.

Là, je vis Lufignan chargé d'indignes fers,
Insensible à sa chute, & grand dans ses miseres ;
Il n'étoit attendri qu'e des maux de ses freres.

Admirons encore le portrait qu'il fait du premier Président de Harlai dans ce moment critique, où le Gladiateur Buffy vient insolamment à la tête des rebelles, demander au Parlement un Arrêt de proscription contre les Rois.

Soudain Harlai se leve, Harlai, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide ;
Il se présente aux seize, il demande des fers
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

Cette image vraiment sublime ressemble fort à une autre plus sublime encore du

grand Corneille, lorsqu'il dit de Pompée ;

Il s'avance au trépas

Avec le même front qu'il donnoit des Etats.

Du sublime des Pensées.

Des maximes fortes , hardies , vraies & noblement exprimées , forment cette espece de sublime.

Les idées qui représentent la misere de l'homme , & celles qui expriment sa grandeur , sont également susceptibles de sublime.

M. Bossuet dans l'Oraison funebre de Madame Duchesse d'Orléans , méprise en Orateur Chrétien ces grandeurs passageres , ces distinctions chimériques dont se repaît la vanité des hommes.

» *Nous mourons tous* , disoit cette fem-
 » me , dont l'Ecriture a loüé la prudence au
 » second livre des Rois. *Nous allons sans*
 » *cesse au tombeau , ainsi que des eaux qui se*
 » *perdent sans retour.* En effet nous ressem-
 » blons tous à des eaux courantes. De quel-
 » que superbe distinction que se flattent les
 » hommes , ils ont tous une même origine ,
 » & cette origine est petite. Leurs années
 » se poussent successivement comme des

172 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

» flots : ils ne cessent de s'écouler ; tant
» qu'enfin , après avoir fait un peu plus de
» bruit , & traversé un peu plus de pays les
» uns que les autres , ils vont tous ensemble
» se confondre dans un abîme où l'on ne
» reconnoît plus ni Princes ni Rois , ni tou-
» tes ces autres qualités superbes qui distin-
» guent les hommes ; de même que ces fleu-
» ves si vantés demeurent sans nom & sans
» gloire , mêlés dans l'Océan avec les Ri-
» vières les plus inconnuës.

C'est ce que M. de Voltaire a aussi ex-
primé avec la même noblesse.

Cet Insecte insensible enseveli sous l'herbe ,
Cet aigle audacieux qui plane au haut du Ciel
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.

Puis il ajoute :

Les Mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance ;
C'est la seule vertu qui fait leur différence ;
Il est de ces Mortels favorisés des Cieux
Qui sont tout par eux - même & rien par leurs
Ayeux.

Ces maximes portent un vrai caractère
de sublimité , aussi-bien que cette belle Epi-
taphe du célèbre Maréchal de Rantzau où

l'Auteur s'adresse au tombeau de ce grand homme , & lui dit :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts,

L'autre moitié resta dans les Plaines de Mars ;

Il dispersa par tout ses membres & sa gloire :

Tout abattu qu'il fût , il demeura vainqueur ;

Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire ,

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

On sçait qu'il n'y eut jamais de Général d'Armée aussi mutilé que le Maréchal de Rantzau , il avoit perdu à la guerre un bras , une jambe , un œil , une oreille ; & , comme dit M. Boursaut , il ne lui restoit qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

Voici d'autres maximes très-nobles :

Le premier qui fut Roi fut un soldat heureux ;

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'Ayeux.

Philoctete dit en parlant d'Hercule , dont il avoit partagé la gloire & les travaux.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux ,

Qu'eussai-je été sans lui ? Rien que le fils d'un Roi.

Le sublime des pensées n'a pas toujours

besoin d'être soutenu par la pompe & l'énergie des expressions; souvent il s'accommode très-bien du style le plus simple, & il n'en est que plus sublime. C'est ce qu'on peut voir dans ce mot plein de mépris & de fierté avec lequel Pharasmane congédie l'Ambassadeur Romain.

Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron:

Et dans cet autre mot moins fastueux,
plus simple & peut-être plus beau de Brutus
à l'Ambassadeur de Porfenna.

Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vû dans le Sénat Romain.

Ce trait admirable est bien digne de la
noble confiance que ce Consul avoit déjà
témoignée en disant aux Sénateurs assem-
blés.

Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connoîtra qui nous sommes;
Et l'esclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards,

Il la verra dans vous , vous êtes ses remparts.

Qu'il revere en ces lieux le Dieu qui nous rassemble ;

Qu'il paroisse au Sénat , qu'il l'écoute , & qu'il tremble.

Ce dernier morceau peint admirablement la fierté courageuse de ces grands Républicains ; aussi se rapporte-t'il moins au sublime des pensées qu'à l'espece de sublime dont nous allons parler.

Sublime des Sentimens.

Ce mot n'a pas besoin de définition , il exprime une chose que tout le monde entend , que tout le monde se pique d'avoir , & qui est cependant fort rare. Mais en voici des exemples.

Abner ami de Joad lui apprend avec crainte les dangers dont ce Grand-Prêtre est menacé ; il lui peint Athalie inquiète & furieuse , prête à porter sur lui une main sacrilège & à profaner le Sanctuaire de Dieu. Joad sans s'émouvoir lui répond.

Celui qui met un frein à la fureur des flots ,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte ,

Je crains Dieu , cher Abner , & n'ai point d'autre crainte.

Cette intrépidité héroïque, cette confiance vertueuse dans le secours divin est le comble de la sublimité.

Le même Joad voyant qu'il ne reste dans l'enceinte du Temple que de jeunes filles & de foibles Lévites, s'écrie :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !

Des Prêtres, des Enfans, ô Sagesse éternelle !

Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?

Ces beaux vers expriment admirablement les sentimens d'une ame vraiment Israélite, dont la foi constante & le courage inébranlable ne s'allarment point à l'aspect des dangers les plus pressans, & qui, comme un autre Abraham, espere contre toute espérance, persuadée que le Dieu des Armées forme dans l'art des Combats les mains qui s'arment pour soutenir ses droits.

L'inflexible Brutus, arbitre de la destinée du seul fils qui lui reste, d'un fils vertueux, d'un fils illustre par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la République naissante, & qui n'étoit coupable que d'avoir

balancé un moment entre Rome où son devoir le retenoit, & la fille de Tarquin vers qui l'entraînoit son amour ; Brutus oubliant qu'il est pere pour se souvenir qu'il est citoyen, étouffe la voix de la nature & de l'humanité ; condamne à une mort infâme ce fils l'unique objet de toutes ses complaisances, & n'exhale sa mourante tendresse pour ce fils infortuné, que par ce sentiment héroïque, peut-être féroce, mais sublime.

Approche, triste objet d'horreur & de tendresse !
 Approche, cher appui qu'espéroit ma vieillesse !
 Viens embrasser ton pere, il t'a dû condamner ;
 Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

Un Sénateur vient le consoler de la part du Sénat, dont les entrailles plus paternelles que celles de Brutus étoient émues de compassion. Ce Républicain farouche lui répond fierement :

Vous connoissez Brutus, & l'osez consoler !

Quel mélange horrible de grandeur & de cruauté !

Cette parole de Zénobie au soupçonneux Rhadamiste son époux, est pleine d'une noble & délicate fierté :

178 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ,
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Heureuse fécurité que la vertu seule peut
donner !

OROSMANE, à Nérestan.

Chrétien , je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprends ta liberté , remporte tes richesses ;
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses ;
Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder ,
Je t'en veux donner cent , tu peux les demander ;
Qu'ils aillent , sur tes pas , apprendre à ta Patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent , en partant , qui méritoit le mieux ,
Des Lusignans ou moi , l'empire de ces lieux.

Quelle noble hardiesse dans ce discours
de Monime à Mithridate , qui par un détour
artificieux lui avoit arraché l'aveu de son
amour secret pour Xipharés !

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance ,
Seigneur , m'a dû ranger sous votre obéissance ,
Quelque rang où jadis soient montés mes ayeux ,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;

Et malgré mon penchant & mes premiers desseins
 Pour un fils après vous le premier des humains,
 Du jour qu'on m'imposa pour vous ce diadème,
 Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
 Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
 Loin de moi par mon ordre il couroit m'oublier.
 Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre,
 Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre ;
 Puisqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux
 Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.
 Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arra-
 chée

A cette obéissance où j'étois attachée ;
 Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
 Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
 Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
 Vos détours l'ont surpris, & m'en ont convaincuë,
 Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir,
 En vain vous en pourriez perdre le souvenir,
 Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée
 Demeurera toujours présent à ma pensée.
 Toujours je vous croirois incertain de ma foi,
 Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour
 moi,

Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
 Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
 Et qui me préparant un éternel ennui,
 M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

Asdrubal , Ambassadeur de Carthage , plaidoit dans le Sénat Romain la cause de sa Nation vaincuë ; il commençoit à fléchir les Sénateurs , lorsqu'un deux , l'interrompant avec colere , lui demanda *par quels Dieux , après tant de sermens violés , seroit jurée l'observation d'un nouveau traité ? Par ces mêmes Dieux* , répondit Asdrubal , *qui punissent si sévèrement les infracteurs des Traités.*

Cette éloquence du cœur , cette expression si noble d'un repentir sincere , appartient au sublime de sentiment.

Les sentimens que Henri le Grand fait paroître à l'aspect du sage Mornai , lorsque , honteux de sa foiblesse , il s'arrache des bras de la charmante d'Etrée pour rentrer dans ceux de la gloire , font d'une générosité parfaite.

Enfin , dans ces jardins où sa vertu languit ,
Il voit Mornai paroître ; il le voit & rougit :
L'un de l'autre en secret , ils craignoient la présence.

Le sage , en l'abordant , garde un morne silence ;
Mais ce silence même & ces regards baissés
Se font entendre au Prince , & s'expliquent assez ;
Sur ce visage austere où régnoit la tristesse ,
Henri lut aisèment sa honte & sa foiblesse.

Rarement de sa faute on aime le témoin.
 Tout autre eût de Mornai mal reconnu le soin.
 Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colere ;
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire :
 Viens ; le cœur de ton Prince est digne encor de
 toi ;

Je t'ai vû : c'en est fait, & tu me rends à moi.
 Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie.
 De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
 Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
 Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
 Me vaincre, est désormais ma plus belle victoire,
 Partons ; bravons l'amour dans les bras de la gloire ;
 Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
 Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.
 A ces mots généreux, Mornai connut son Maître :
 C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paroître !
 Vous, de la France entière auguste défenseur ;
 Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre
 cœur ;

L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
 Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Du sublime des Paroles.

C'est ici proprement ce qu'on appelle le
 style sublime. C'est lui qui par la vivacité,
 l'énergie & la noblesse de l'expression, fait
 répandre un caractère de sublimité sur des

images , des pensées & des sentimens qui par eux-mêmes n'auroient rien de sublime.

Par exemple , la colere étant plutôt un vice qu'une vertu , tient par conséquent plus de la bassesse que de la sublimité. Elle devient cependant sublime dans la bouche de Moloch , lorsqu'emporté par des mouvemens impétueux de rage & de désespoir , il exhale ainsi sa haine implacable contre le Tout-puissant au milieu de l'assemblée des Anges rebelles.

» Tandis que nous concerterons des me-
 » sures indignes de nous , faudra-t-il que
 » des millions d'esprits armés qui n'atten-
 » dent que le signal de l'escalade , restent
 » ici languissans & bannis de leur véritable
 » Patrie ? Faudra-t'il qu'ils acceptent pour
 » leur demeure cette infâme & noire caver-
 » ne , où nous a renfermés le cruel qui regne
 » par notre lâcheté ? Non ; servons-nous
 » des flammes & des furies de l'Enfer pour
 » forcer tous ensemble un passage vers les
 » montagnes éternelles : faisons de nos pro-
 » pres tortures des armes contre notre ty-
 » ran ; qu'il entende le tonnerre infernal af-
 » fronter la foudre dans ses mains ; opposons
 » à ses éclairs le feu livide qui nous dévore ;
 » montrons une rage égale ; jettons l'hor-
 » reur parmi ses Anges ; & qu'il tremble en

» voyant son Trône même couvert de ce
» souffre & de ces flammes qu'il a préparées
» contre nous.

Ces paroles horriblement sublimes & magnifiquement impies sont très-bien placées dans la bouche d'un Démon, & surtout du Démon de la guerre.

Pour bien entendre la pratique & l'usage du style sublime, il faut observer que les idées générales des choses peuvent se rapporter à trois especes. Les unes sont sublimes par elles-mêmes, & forment ce que nous avons appelé sublime des images, sublime des pensées, sublime des sentimens; telle est, par exemple, l'idée de la création qui s'opère par un seul mot, telle est la pensée de l'égalité des Mortels, distingués par la seule vertu; tel est enfin un sentiment de grandeur, de générosité &c.

Ces choses étant sublimes par elles-mêmes se passent quelquefois fort bien du secours de l'expression, comme nous l'avons observé à l'égard du mot de Pharasmane à l'Ambassadeur Romain, & de Brutus à l'Ambassadeur Toscan.

Il faut cependant convenir qu'en général, quelle que soit par elle-même la sublimité de ce premier ordre d'idées, le sublime des paroles en rehausse encore l'éclat. Aussi

on a pû voir que dans presque tous les exemples qui ont été cités , le sublime des paroles étoit joint à la sublimité , soit des images , soit des pensées , soit des sentimens , qui ne faisoient que gagner à cette jonction.

A l'égard des idées des choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes , il y a une distinction importante à faire ; ou ces choses n'ont qu'un seul aspect , ou elles peuvent être considérées sous des points de vûë différens.

Les choses qui n'ont qu'un aspect , ne peuvent être ennoblies par le style sublime. Par exemple , les idées plaisantes ne sont susceptibles que d'un tour plaisant , & le style le plus pompeux ne peut que leur donner un air burlesque , il ne peut pas les rendre sublimes.

Il en est de même des choses tendres & touchantes ; elles peuvent émouvoir , attendrir , percer le cœur , mais elles ne peuvent ni l'étonner , ni l'élever ; le style sublime ne peut donc rien faire pour elles , parce que leur essence résiste au sublime & se renferme constamment dans son caractère de tendresse & de douceur.

Reste un troisieme ordre de choses , qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes , mais
qui

qui pouvant être envisagées sous différens points de vûë, laissent au style le moyen de les élever jusqu'à la dignité des choses sublimes. Par exemple, l'idée de la guerre & de ses plus grands succès n'a rien par elle-même de vraiment sublime ; elle a même un côté odieux & méprisable qui ne présente que l'image des désordres, des crimes, des calamités, des désolations. L'art de l'éloquence consiste à écarter ce tableau funeste, & à n'offrir qu'une perspective séduisante, ornée de tout ce que la gloire a de plus brillant & la victoire de plus heureux. C'est par l'effet de cet art, c'est par la vertu du style sublime que Mithridate paroît si grand dans ce tableau.

Ce Roi qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eût de Chefs importans ;
Et qui dans l'Orient balançant la fortune
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune
Meurt.

C'est aussi par la même raison que nous
admirons ces beaux vers de la Henriade.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars ;
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amène,

Q

186 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Digne appui de son Roi , digne rival d'Eugene :
Celui-ci dont la main raffermir nos remparts ,
C'est Vauban , c'est l'ami des vertus & des arts.
Malheureux à la Cour , invincible à la Guerre ,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angle-
terre.

XIPHARE'S à *Mithridate*.

Continuez , Seigneur. Tout vaincu que vous êtes ;
La guerre , les périls sont vos seules retraites ;
Rome poursuit en vous un ennemi fatal
Plus conjuré contre elle & plus craint qu'Annibal ;
Tout couvert de son sang , quoique vous puissiez
faire ,

N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire ,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.

.
Embrasez par nos mains le Couchant & l'Aurore ,
Remplissez l'Univers sans sortir du Bosphore ;
Que les Romains pressés de l'un à l'autre bout ,
Doutent où vous serez & vous trouvent partout.

Mithridate ne s'exprime pas moins noblement.

Marchons , & dans son sein rejettons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces Conquérans si fiers
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres
foyers.

Annibal l'a prédit , croyons-en ce grand homme ,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu ,
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu ;
Détruifons fes honneurs , & faisons difparoître
La honte de cent Rois.

Tout ceci n'eft que du ftyle fublime ;
c'eft la haine , c'eft la vengeance , embellies
des couleurs d'un courage & d'une fermeté
inébranlables ; mais l'hémiftiche qui fuit
renferme un vrai fublime de fentiment.

La honte de cent Rois & la mienne peut-être.

Ce trait dévoile une grande ame , élevée
au-deffus des caprices du fort , qui ofe en-
visager d'un œil ferme ces idées humiliantes
de défaite & de honte , afin d'en effacer le
fouvenir , & d'en détruire les monumens par
le coup le plus hardi.

Toutes les paffions & les foibleffes des
hommes fe rapportent à ce troifieme ordre
de chofes qui ne font pas fublimes par elles-
mêmes , mais qui font fufceptibles de diffé-
rens afpects , & auxquelles par conféquent
le ftyle peut donner de la fublimité.

C'eft ce qu'on a pû voir dans l'éloquent
discours de Moloch qui n'annonce en effet
que de la rage & du défefpoir , mais qui les

produit sous les traits plus agréables de la hardiesse, de l'impétuosité & de la grandeur.

Il en est de même de tous les désirs, de tous les mouvemens & de toutes les affections du cœur de l'homme. Rien n'est plus aisé que de leur donner du ridicule, & c'est ce qu'on fait dans la Comédie. Rien n'est plus aisé que de leur donner un air de grandeur, & c'est ce qu'on fait dans la Tragédie. Voilà pourquoi l'amour d'Harpagon fait rire, & celui de Mithridate intéresse. Voilà en quoi different le grand, le furieux, le terrible Hérode de M. de Voltaire & l'Imbecille Sganarelle, du cocu imaginaire.

En résumant donc toute la doctrine du style sublime, on voit 1°. qu'il a la vertu d'embellir les choses sublimes par elles-mêmes, soit images, soit pensées, soit sentimens, & que son secours leur est presque toujours utile.

2°. Qu'il ne peut toucher aux choses qui n'étant point sublimes par elles-mêmes, n'ont d'ailleurs qu'un caractère & qu'un aspect.

3°. Que son triomphe est d'élever jusqu'au sublime les choses qui n'étant point déterminées par elles-mêmes au noble & au grand, ont cependant un beau côté par lequel elles peuvent être considérées.

Quel seroit donc le genre de sublime le

plus parfait ? Ce feroit fans doute celui qui réuniroit la fublinité des images , des penfées , des fentimens & du ftyle. Les exemples en font rares , mais il n'eft pas impoffible d'en trouver.

Ces quatre beaux vers qui peignent fi bien la confiance admirable de Joad , & que nous avons rapporté au fublime de fentiment , parce que c'eft en effet le fentiment qui y domine & qui en fait la principale beauté ; ces quatre vers renferment auffi une image & une penfée extrêmement fublimes.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait auffi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec refpect à fa volonté fainte ,
Je crains Dieu, cher Abner , & n'ai point d'autre
crainte.

Le fublime d'image fe trouve dans le premier vers , le fublime de penfée dans le fécond , le fublime de fentiment dans les deux derniers , & le fublime de ftyle dans tous les quatre.

Il faut cependant observer qu'il y a des chofes auffi fublimes qu'elles le peuvent être , quoiqu'elles ne réuniffent pas les quatre efpeces de fublime.

Mariamne peut échaper à la mort que fon cruel époux lui prépare , elle n'a qu'à fe montrer aux Prêtres & au Peuple , leur re-

présenter son innocence & ses malheurs, & seconder les efforts de Varus; sa confidente l'y engage par les considérations les plus fortes; mais la généreuse Mariamne a pris un plus noble parti.

Le vrai courage, (*répond-elle,*) est de savoir souffrir;
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son Prince une main criminelle.

Le vrai courage est de sçavoir souffrir.

Voilà du sublime de pensée, & surtout du sublime de sentiment, & ce sublime est poussé aussi loin qu'il peut l'être; mais le sublime d'image ne s'y trouve point, parce que la situation, la chose qu'il s'agit d'exprimer, n'est pas susceptible d'image.

Presque toutes les Odes de Rousseau; tant sacrées que profanes, sont des modèles parfaits de sublimité: je crois qu'il en faudroit excepter l'Ode à une Veuve & quelques autres, admirables dans leur genre, mais qui, par la tendresse & la douceur dont elles sont remplies, semblent appartenir plutôt au Style tempéré qu'au Style sublime.

Comme le Sublime est fait pour de grands sujets, il ne peut guères être employé à propos que dans la Poësie épique & lyrique; dans les Tragédies, dans les Panégyriques, les Oraisons funébres, les Sermons, & quelques Plaidoyers d'une nature peu commune.

SECTION II.

Du Style simple.

LE Style simple est celui qui convient aux conversations familières ; ennemi de tout ornement éclatant , il évite avec soin tout ce qui sent la pompe & l'apprêt. L'enjouement, la gayeté, la vivacité, tous les charmes de la négligence , toutes les graces de la naïveté lui appartiennent ; c'est une Bergere qui se couronne de mille fleurs , mais qui n'a jamais connu l'usage des Diamans.

M. de Fontenelle possède le talent aimable de manier avec politesse , esprit & enjouement , les matières les plus didactiques & les plus abstraites ; son ingénieux système de la pluralité des Mondes est un modèle parfait de la simplicité dont nous parlons : en voici un morceau charmant.

« Si la Terre est si petite à l'égard de
« Jupiter , Jupiter nous voit-il ? Je crains
« que nous ne lui soyons inconnus ; il faudroit qu'il vît la terre quatre-vingt-dix
« fois plus petite que nous ne le voyons :
« c'est trop peu , il ne la voit point. Voici
« seulement ce que nous pouvons croire de

» meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter
 » des Astronomes , qui , après avoir bien
 » pris de la peine à composer de lunettes
 » excellentes , après avoir choisi les plus
 » belles nuits pour observer , auront enfin
 » découvert dans les Cieux une petite pla-
 » nete qu'ils n'avoient jamais vûe. D'abord
 » le Journal des Sçavans de ce pays-là en
 » parle ; le Peuple de Jupiter , ou n'en en-
 » tend point parler , on n'en fait que rire ;
 » les Philosophes dont cela détruit les opi-
 » nions , forment le dessein de n'en rien
 » croire ; il n'y a que les gens très-raison-
 » nables qui en veulent bien douter. On
 » observe encore , on revoit la petite pla-
 » nete ; on s'affure bien que ce n'est point
 » une vision ; on commence même à soup-
 » çonner qu'elle a un mouvement autour du
 » Soleil ; on trouve au bout de mille obser-
 » vations , que ce mouvement est d'une an-
 » née ; & enfin , grace à toutes les peines
 » que se donnent les Sçavans , on sçait dans
 » Jupiter que notre terre est au monde ;
 » les curieux vont la voir au bout d'une
 » lunette ; & la vûe à peine peut-elle encore
 » l'attraper.

Les Dialogues de Lucien sont d'une sim-
 plicité qui donne un ridicule parfait aux
 Dieux , lorsqu'ils en sont les interlocuteurs.

On

On ſçait que Lucien n'étoit pas un dévot du Paganifme. Nous en avons une excellente traduction, dont le célèbre d'Ablancourt eſt l'Auteur.

M. de Fontenelle a renouvelé parmi nous ce genre de littérature avec beaucoup de ſuccès ; ſes Dialogues ſont d'une élégance & d'une naïveté parfaites : on voit à tout moment partir du ſein de cette naïveté, de brillantes étincelles d'eſprit qui frappent & qui ſurprennent. Lucien eſt plus ſimple & moins orné, quoiqu'il ſoit auſſi extrêmement ingénieux.

Les lettres de Pline ſont auſſi ſimples qu'ingénieufes. Elles ont été fort élégamment traduites par M. de Sacy : en voici une. « Que fait-on à Côme, cette ville
 » délicate que nous aimons tant l'un &
 » l'autre ? Cette belle maiſon que vous
 » avez dans le fauxbourg eſt-elle toujours
 » auſſi riante ? Ce cabinet de verdure qui
 » me plait tant, n'a-t'il rien perdu de ſes
 » agrémens ? Vos planes conſervent-ils
 » la fraîcheur de leur ombrage ? Le canal
 » a-t'il toujours ſa bordure auſſi verte, &
 » ſes eaux auſſi pures ? ne m'apprendrez-
 » vous rien de ce baſſin qui ſemble fait
 » expreſ pour les recevoir ? Quelles nou-
 » velles de cette longue allée dont le ter-

reïn est ferme sans être rude ? Le Soleil
tous les jours rend-il les visites fréquen-
tes & régulières à notre bain délicieux ?
En quel état sont ces salles où vous tenez
table ouverte, & celles qui ne sont des-
tinées qu'à vos amis particuliers ? Vos
appartemens de jour & de nuit, ces lieux
charmans vous possèdent ils tour-à-tour ?
Ou le soin de faire valoir vos revenus ,
vous met-il à l'ordinaire dans un mouve-
ment continuel ? Vous êtes le plus heu-
reux des hommes , si vous jouïssiez de
tant de biens ; mais vous n'êtes qu'un
homme vulgaire , si vous n'en jouïssiez
pas. Que ne renvoyez - vous ces basses
occupations à des gens qui en soient plus
dignes que vous, & qu'attendez-vous pour
vous donner tout entier à l'étude des Belles-
Lettres dans ce paisible séjour ? C'est la
seule occupation , c'est la seule oisiveté
honnête pour vous. Rapportez-là votre
travail , votre repos , vos veilles , votre
sommeil même. Essayez d'amasser une
forte de biens que le tems ne puisse vous
ôter. Tous les autres dans la suite des
siècles changeront mille & mille fois de
Maître , mais les ouvrages de votre esprit
ne cesseront jamais d'être à vous. Je sçais
à qui je parle : je connois la grandeur de

» votre courage , l'étendue de votre genie.
 » Tâchez seulement d'avoir meilleure opi-
 » nion de vous , faites-vous justice , & les
 » autres vous la feront.

Voici quelques extraits d'une Lettre Ita-
 lienne , écrite par un Sicilien à un de ses
 amis ; elle contient une critique agréable
 de Paris & des mœurs françoises.

» Les Etrangers sont bien reçus en ce pays-
 » ci , pourvû qu'ils n'y demandent rien ; ils
 » n'y ont d'autre emploi que de se diver-
 » tir , & quelques-uns d'ôter la fuye des che-
 » minées ; c'est le privilège des Savoyards.

« Les Grands se distinguent par ne vou-
 » loir rien faire pour servir les autres , &
 » par un grand nombre de bêtes & d'ani-
 » maux à deux pieds qui les suivent toujours
 » quand ils se font traîner dans leurs caros-
 » ses : les chevaux ont le pas devant les
 » laquais , la mode étant ici de les mettre
 » en troupes sur le derriere du carosse ,
 » droits sur les pieds comme le Colosse de
 » Rhodes : ils regardent fierement d'autres
 » esclaves attelés à d'autres voitures moins
 » fastueuses , qu'ils sont obligés de porter
 » ou de traîner par la ville.

» Le menu peuple ne s'enyvre que les
 » jours de Fête qu'il ne fait rien , mais il
 » travaille les jours ouvriers avec assiduité :

» il n'y a pas un peuple au monde plus in-
 » duftrieux & qui gagne moins , parce
 » qu'il donne tout à son ventre & à ses ha-
 » bits , & cependant il est toujours content.

» Les femmes aiment ici les petits chiens
 » avec une passion extrême; elles ne haïf-
 » sent personne; les plus belles comman-
 » dent aux hommes comme Reines , à leurs
 » maris comme à des hommes , & à leurs
 » amans comme à des esclaves ; elles don-
 » nent & reçoivent facilement de l'amour ,
 » mais on n'aime ni long-tems , ni assez.
 » Les mariages qui autrefois étoient pour
 » toute la vie , ne sont à présent que pour
 » un tems ; cela fait que le divorce volon-
 » taire se trouve facilement dans les maisons
 » des plus retenues , après quoi le mari vit
 » tranquille dans la Province , & la femme
 » se réjouit à Paris.

» On connoît un véritable François à
 » quatre choses ; quand l'horloge sonne ,
 » quand il interroge quelqu'un , quand il
 » promet , & quand il parle de ses amours.
 » A peine l'horloge commence à sonner ,
 » qu'il demande quelle heure il est ; il veut
 » que son ami lui réponde avant qu'il l'ait
 » interrogé , il ne fait que ce qu'il ne
 » promet pas ; & pour ses amours , il
 » a plus de plaisir à publier les faveurs de

» sa maîtresse qu'à les recevoir.

» Les Procureurs qui sont en troupes dans
 » toutes les Villes de France , se trouvent
 » ici à milliers ; c'est une espèce d'hommes
 » choisis pour dégraisser ceux qui sont trop
 » gras , & pour empêcher que les maigres
 » n'engraissent : il semble que les Princes ne
 » les souffrent qu'afin d'entretenir une guer-
 » re civile parmi leurs Sujets , persuadés que
 » s'ils ne passoient leur vie à demander en
 » Justice ce qui leur appartient , & à usurper
 » ce qui ne leur appartient pas , leur autorité
 » seroit en danger par leurs intrigues & par
 » leur agitation.

» Quand j'entre dans la Grand-Salle , je
 » vois une infinité de personnes échauffées ,
 » dont la moitié tourmente l'autre par des
 » contestations opiniâtrées depuis plusieurs
 » années , & soutenues par les inventions
 » diaboliques des Praticiens ; leur robe est
 » longue & noire , pour faire voir combien
 » elle est funeste à tout le monde ; ils portent
 » sur la tête un bonnet à quatre cornes , à la
 » maniere des Prêtres ; & en cet équipage ,
 » ils conduisent leurs Parties comme autant
 » de victimes sur l'autel de Justinien : ils ne
 » finissent les Procès que quand les Parties
 » n'ont plus d'argent pour les continuer ; &
 » lorsqu'ils sont jugés , il ne reste aux Plai-

» deurs qu'un amas de papiers barbouillés ,
 » remplis d'une espèce de termes magiques.

» La Mode est le véritable Démon qui
 » tourmente toujours cette Nation. On a
 » porté les cravates si courtes qu'à peine les
 » voyoit-on ; à cette heure on les attache
 » au col , d'où elles pendent comme des Sau-
 » cissons de Boulogne. Les François ne
 » portent plus d'épées , mais des cimenterres.
 » Les Chiens de Boulogne passent présen-
 » tement pour laids & insupportables , &
 » on ne careffe plus que ceux qui ont le
 » museau de Loup & les oreilles coupées ,
 » & plus ils sont difformes , plus ils sont
 » honorés de baisers & d'embrassemens.

» Les Perruques ont aussi leur mode ; on
 » les faisoit à la Françoisse , & maintenant
 » on les porte à l'Espagnole. Les petites
 » montres ont été recherchées ; elles sont
 » aujourd'hui ridicules , & les plus grosses
 » sont le plus à la mode. J'ai même ouï dire
 » que l'on ne fait plus de complimens dans
 » les lettres , mais que l'on introduit une
 » nouvelle mode , qui est de cacheter , non
 » pas d'un seul cachet , mais de trois , de
 » peur de blesser la civilité.

» Mon cher ami , prions Dieu de tout
 » notre cœur , qu'il donne à cette brave
 » Nation l'esprit de paix , & que la fureur

» martiale qui l'agite toujours, se change en
» une mode salulaire qui fasse revenir le re-
» pos & la tranquillité dans toute l'Europe.

Toutes les lettres de Madame de Sévigné
sont des modèles de ce style.

Passons aux exemples poétiques ; Madame
Deshoulières peut en fournir plusieurs dans
ce genre. Quel enjouement ! quel agréable
badinage dans ce bouquet !

On dit que je ne suis pas bête ;
Cependant , n'en déplaîse aux donneurs de renom ,

Quand il faut chanter votre fête ,
Je ne sçaurois tirer un seul vers de ma tête.
Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom ,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean-des-vignes ? Jean-logne ? . . . Où vais-je ?

Trouvez bon

Qu'en si beau chemin je m'arrête ,
Et que pour comparer vous & votre Patron ,
Je prenne sur un autre ton
Ce que la légende me prête :

M'y voilà. Commençons par le Saint qu'aujourd'hui
Notre Mere , la Sainte Eglise ,
Ordonne que l'on solemnise ;

Et voyons quel rapport vous avez avec lui :
Ou je m'y connois mal , ou vous n'en avez guère ,

Point du tout même , à parler franc.
L'Evangéliste & vous , plus je vous confidere ,

200 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pû de Satan éviter tous les pièges ,
Avoir été d'un Dieu le Disciple chéri ;
Jusqu'à la fin des tems voir les glaçons , les neiges
Faire place au printems fleuri ;
Privilège qui seul vaut tous les privilèges ,
N'est pas , selon moi , ce qui fait
De l'Apôtre & de vous toute la différence :
Et l'Apocalypse est un trait ,
Qui , fussiez-vous un Saint parfait ,
Gâteroit fort la ressemblance.
O , qu'heureuses auroient été
Quantité de doctes cervelles ,
Si Saint Jean eût écrit avec la netteté ,
Qui , jointe au tour charmant , aux graces natu-
relles ,
Rend vos tendres chansons si belles !
Mais que fais-je ?... Où m'emporte un enjouement
outré ?
Comparer un Livre sacré
A de profanes bagatelles !
De telles libertés trouvent plus d'un censeur ,
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Evitons un danger qui n'est jamais sans honte ;
Peut-être chez le Précurseur
Trouverons-nous mieux notre compte.
Essayons. Ah ! c'est encor pis :
Vous n'êtes en rien paralleles ;
Il prêchoit au désert , & vous dans les ruelles ;

Une peau de chameau faisoit tous ses habits,
 Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles :
 Il se défalteroit dans un coulant ruisseau ,

Se nourrissoit de Sauterelles ;

Vous ne quitteriez pas les Ortolans pour elles :
 Et je me trompe fort , ou vous n'aimez que l'eau
 Que boivent à longs traits les neuf doctes pucel-
 les.

Vous le voyez : j'ai beau chercher ,
 Tourner , approfondir , passer d'un Saint à l'autre ;
 Vous n'avez rien du tout , soit dit sans vous fâcher ,
 Du Précurseur ni de l'Apôtre.

J'enrage cependant avec mon bel esprit.
 Aussi pourquoi faut-il , tourné comme vous êtes ,
 Porter un nom qui ne fournit

Rien d'agréable à dire aux plus sçavans Poètes !
 Et sur qui , si j'osois en croire mon dépit ,
 Je reviendrois aux épithètes.

Demeurez-en d'accord ; ce n'est pas sans raison ,
 Que , de votre nom effrayée ,
 Je me suis d'abord écriée :
 Que dirai-je sur un tel nom ?

J'ai prévu l'embarras : quand je fais quelque ou-
 vrage ,

Je tâte toujours le terrain.

Ah ! que maudit soit le parrain

Qui vous alla donner ce beau nom en partage !

Il étoit sans doute en courroux ,

Et vouloit vous faire une injure ;

202 RHETORIQUE FRANÇOISE,
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure ?
Croyez-moi, débaptisez-vous.

C'est dans de semblables bagatelles qu'il faut que l'imagination fasse briller tout ce qu'elle a de graces & d'enjouement. On ne sçauroit mettre trop d'esprit dans ces petits ouvrages qui ne sont faits que pour amuser ; mais il faut que cet esprit se présente naturellement, & sous un extérieur de naïveté, s'il est apprêté, s'il est recherché, il ennuye.

Quelle ingénieuse simplicité dans cette
Epître à un Evêque !

Damon que vous êtes peu tendre !
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour ?
Faire à Paris un long séjour,
Sçavoir que chez les morts je suis prête à descendre ;
Et sans daigner me voir, retourner à la Cour !

Est-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert
Fait que le souvenir se perd
D'une amitié tendre & fidelle ?
Non, vous êtes accoutumé
A voir tout le monde charmé
De votre divine éloquence ;

L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir,
Et votre seule négligence
Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère
Qui devoit de vos jours égaler la longueur,
Et qui de mon timide cœur
Étoit la principale affaire!
Hélas ! d'où vient tant de froideur ?
Qu'ai-je fait pour la faire naître ?
Ah ! craignez que dans ma douleur
Je n'engage l'amour contre vous à paroître
Dans les intérêts de sa sœur.

Cette menace vous allarme.
Un sage être amoureux ! qu'est-ce qu'on en diroit ?
Evitez ce malheur. Un soupir, une larme,
Chez la postérité vous deshonoreroit.
Les sévères loix du Portique
Doivent rendre qui les pratique
Inaccessible aux passions,
Et les moindres émotions
Sont des crimes pour un Stoïque.

Quelle honte pour vous qui voyez sans pitié
Toutes les foiblesses humaines,
Si pour punir les torts faits à mon amitié
Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
Que tous les Celadons, que tous les Artamenes ;
Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas ,

204 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Tremblez, Damon, tremblez, la raison des grands
hommes

Tant des siècles passés que du siècle où nous som-
mes

Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas ;
Ce petit Dieu malin au dos chargé de plumes

Dont les dépits, les amertumes ,
Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisirs ;
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs
Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des destins
La Morale pourroit rendre une ame assez forte :
Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs & des La-
tins

Toutes les raisons pour escorte ,
L'amour n'en feroit pas d'un jour plus tard vain-
queur.

Lorsqu'il veut entrer dans un cœur ,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.

Il aime à triompher de l'orgueil d'un Sçavant ;
C'est sa plus éclatante & plus douce victoire :

Ces sages qu'on nous vante tant
Et dont vous effacez la gloire
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts ;
Et toute leur Philosophie
Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.

Ainsi plus agité que ne le sont les flots ,
 Lorsqu'Eole ouvre sa caverne ,
 Mon cœur fait des desseins contre votre repos ,
 En cœur que le dépit gouverne ;
 Mais de ce dangereux dépit

Ma raison s'est rendue aussi-tôt la maîtresse :

Il vaut mieux à ce qu'elle dit

Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse ,
 Que trop d'empressement & de délicatesse.

Contre un foible dépit dont elle rompt le cours

Ne cherchez donc point de secours ;

Je ne laisserai point à ce guide infidèle

La conduite d'un cœur qui respecta toujours

De la triste raison l'autorité cruelle.

Que tous vos jours, Damon, soient de tranquilles
 jours ;

Que jamais rien ne renouvelle

En vous le souvenir d'une amitié si belle.

Je sens frémir mon cœur à ce triste discours ;

La tendresse en gémit. Mais les retours vers elle

Sont de trop dangereux retours.

On sçait combien la Fontaine excelloit
 dans ce style. Que d'agrémens dans cette
 ingénieuse Fable !

Du Palais d'un jeune Lapin

Dame Belette un beau matin

206 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

S'empara , c'est une rusée ;

Le maître étant absent , ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses Penates un jour

Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour

Parmi le thim & la rosée.

Après qu'il eût brouté , troté , fait tous ses tours

Jannot Lapin retourne aux souterrains séjours.

La Belette avoit mis le nez à la Fenêtre.

O Dieux hospitaliers , que vois-je ici paroître ,

Dit l'animal chassé du paternel logis !

Holà , Madame la Belette

Que l'on déloge sans trompette ,

Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La Dame au nez pointu répondit que la terre

Etoit au premier occupant ;

❖ C'étoit un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !

Et quand ce seroit un Royaume

Je voudrois bien sçavoir , dit-elle , quelle loi

En a pour toujours fait l'octroy

A Jean , fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume ,

Plutôt qu'à Paul , plutôt qu'à moi.

Jean Lapin allégua la coutume & l'usage ,

Ce sont , dit-il , les loix qui m'ont de ce logis

Rendu Maître & Seigneur , & qui de pere en fils

L'ont de Pierre à Simon , puis à moi Jean transmis ;

Le premier occupant est-ce une loi plus sage ?

Or bien sans crier davantage ,

Rapportons-nous, dit-elle, à Rominagrobis.
 C'étoit un Chat vivant comme un dévot Hermite,
 Un Chat faisant la Chatemite,
 Un saint homme de Chat, bien fourré, gros &
 gras,
 Arbitre expert sur tous les cas ;
 Jean Lapin pour Juge l'agrée.
 Les voilà tous deux arrivé
 Devant Sa Majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit, mes enfans, approchez ;
 Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.
 L'un & l'autre approcha ne craignant nulle chose.
 Aussi-tôt qu'à portée il vit les contestans,
 Grippeminaud le bon apôtre
 Jettant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les Plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
 Les petits Souverains se rapportans aux Rois.

Toutes les Poësies légères de M. de
 Voltaire sont des sources inépuisables d'es-
 prit & d'agrémens. Avec quelles graces &
 quelle vérité il peint les ridicules du grand
 monde & des assemblées !

Après diné l'indolente Glicère
 Sort pour sortir, sans avoir rien à faire ;
 On a conduit son insipidité

208 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Au fond d'un char, où montant de côté ;
 Son corps pressé, gémît sous les barrières
 D'un lourd panier qui passe aux deux portieres ;
 Chez son amie au grand trot elle va ,
 Monte avec joye , & s'en repent déjà ,
 L'embrasse & baille, & puis lui dit : Madame
 J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ,
 Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oisiveté.
 Si ce ne sont ses paroles expressees ,
 C'en est le sens ; quelques feintes caresses
 Quelques propos sur le jeu , sur le temps ,
 Sur un Sermon , sur le prix des rubans ,
 Ont épuisé leurs ames excédées ;
 Elles chantoient déjà faute d'idées ;
 Dans le néant leur cœur est absorbé ,
 Quand dans la chambre entre Monsieur l'Abbé ,
 &c.

Il n'y a qu'un pas du style simple au style
 plaisant ; ce dernier ne differe de l'autre
 que par un ton plus gai & une naïveté plus
 marquée. En voici deux exemples :

*Epitaphe de la Fontaine , faite par lui-
 même.*

Jean s'en alla comme il étoit venu ,
 Mangeant son fonds avec son revenu ,
 Croyant trésor chose peu nécessaire ;
 Quant à son tems , bien le sçut dispenser ;

Deux

Deux parts en fit , dont il fouloit passer ,
L'une à dormir , & l'autre à ne rien faire.

Autre Epitaphe , composée par Scarron.

Cy gît qui fut de belle taille ,
Qui sçavoit danser & chanter ,
Faisoit des vers vaille que vaille ;
Et les sçavoit bien réciter ;
Sa race avoit quelque antiquaille ,
Et pouvoit des Héros compter ;
Même il auroit livré bataille ,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la Guerre ;
Des Cieux , du globe de la Terre ;
Du Droit Civil , du Droit Canon ,
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets & par leurs causes :
Etoit-il honnête homme ? Oh non.

S'il n'y a qu'un pas du style simple au
style plaissant , il n'y a qu'un pas aussi du
plaissant au ridicule , & trop de gens fran-
chissent ce dernier pas.

On cherche les rieurs (*dit la Fontaine*) & moi je les
évite ,

Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.

Dieu ne créa que pour les fots

Les méchans diseurs de bons mots.

S

Le style simple est d'usage dans les Comédies , dans les Fables , dans les Contes , dans les Historiettes.

Il n'y a que les gens de goût qui soient en état de juger du prix de ces petits ouvrages. Un Sçavant sans esprit qui ne peut ni les composer ni les goûter , prend le parti de les mépriser ; c'est ainsi qu'il se venge de la Nature qui lui a refusé le talent de plaire.

Les Differtations & l'Histoire demandent une simplicité sérieuse & noble.

S E C T I O N III.

Du Style tempéré.

LE Style tempéré tient le milieu entre les deux précédens ; il a plus de force & d'élévation que le Style simple , mais beaucoup moins que le Style sublime : il emprunte de ce dernier la noblesse des pensées , la vivacité des images , & de l'autre une douceur , un air de naïveté propre à persuader & à toucher. Ce Style admet toute sorte de fleurs & d'ornemens ; pensées nobles & délicates ; expressions fleuries & har-

monieuses ; tours de phrases brillans ; Périodes nombreuses ; peintures animées ; sentimens tendres. Toutes les passions qui portent un caractère de douceur , sont du ressort de ce genre d'élocution ; l'amitié , la compassion , la tristesse , la douleur , l'amour , lorsqu'il gémit tendrement dans l'élégie , ou qu'il peint avec mollesse ses langueurs & ses plaisirs.

Les fleurs ne veulent pas être prodiguées inconsidérément , mais répandues avec goût , sobriété , sagesse , & variété sur tout ;

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Les plus grandes beautés , les ornemens les plus pompeux lassent à la fin , quand la variété ne ranime point l'attention mourante du lecteur fatigué.

La réponse de Zaïre aux reproches de Nérestan est d'une grande douceur.

Arrête , mon cher frere ! arrête ! Connois-moi ,
 Peut-être que Zaïre est digne encor de toi ,
 Mon frere , épargne-moi cet horrible langage ;
 Ton courroux , ton reproche est un plus grand outrage ,
 Plus terrible pour moi , plus dur que ce trépas
 Que je te demandois & que je n'obtiens pas.

S ij

212 RHETORIQUE FRANÇOISE;

L'état où tu me vois accable ton courage :
 Tu souffres, je le vois, je souffre davantage.
 Je voudrois que du Ciel le barbare secours
 De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours.
 Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
 Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane;
 Le jour que de ta sœur Orosmane charmé.....
 Pardonnez-moi, Chrétiens ! Qui ne l'auroit aimé ?
 Il faisoit tout pour moi ; son cœur m'avoit choisie ;
 Je voyois sa fierté pour moi seule adoucie :
 C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir ;
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir.
 Pardonne ; ton courroux, mon pere, ma tendresse,
 Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma foi-
 bleffe,
 Me servent de supplice ; & Zaire en ce jour
 Meurt de son repentir plus que de son amour.

Quelle tendresse dans ces sentimens d'An-
 dromaque pour son fils !

Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor
 Ce fils, ma seule joie & l'image d'Hector !
 Ce fils que de sa flamme il me laissa pour gage !
 Hélas ! il m'en souvient ; le jour que son courage
 Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
 Il demanda son fils & le prit dans ses bras :
 Chere épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
 J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;

Je te laisse mon fils pour gage de ma foi ;
 S'il me perd , je prétens qu'il me retrouve en toi ;
 Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chere ,
 Montre au fils à quel point tu chériffois le pere .
 Et je puis voir répandre un sang si précieux !
 Et je laisse avec lui périr tous ses ayeux !
 Roi barbare ! faut-il que mon crime l'entraîne ?
 Si je te hais , est-il coupable de ma haine ?
 T'a-t'il de tous les siens reproché le trépas ?
 S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
 Et cependant , mon fils ! tu meurs , si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient levé sur ta tête ;
 Je l'en puis détourner , & je t'y vais offrir !
 Non , tu ne mourras point ; je n'y puis consentir :

M A R I A M N E à *Hérode*.

Quand vous me condamnez , quand ma mort est
 certaine ,
 Que vous importe , hélas ! ma tendresse ou ma haine ?
 Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur ;
 Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
 Vous qui depuis cinq ans insultez à mes larmes ,
 Qui marquez sans pitié mes jours par mes allarmes ;
 Vous de tous mes parens destructeur odieux ,
 Vous teint du sang d'un pere expirant à mes yeux ?
 Cruel ! ah ! si du moins votre fureur jalouse
 N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse ,
 Les Cieux me sont témoins que mon cœur tout à
 vous

214 RHETORIQUE FRANÇOISE,

Vous chérioroit encore en mourant par vos coups ;
 Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ,
 N'étendez point mes maux au-delà de ma vie.
 Prenez soin de mes fils , respectez votre sang ;
 Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc.
 Hérode , ayez pour eux des entrailles de pere ,
 Peut-être un jour , hélas ! vous connoîtrez leur
 mere.

Vous plaindrez , mais trop tard , ce cœur infortuné
 Que seul dans l'Univers vous avez soupçonné ;
 Ce cœur qui n'a point sçu , trop superbe peut-être ,
 Déguiser ses douleurs & ménager un Maître ,
 Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu ,
 Et qui vous eût aimé , si vous l'aviez voulu.

Voici quelques fragmens de la Scène où
 Rhadamisthe & Zenobie se reconnoissent ,
 & qui est pleine de sentimens.

RHADAMISTHE.

Par quel bonheur le Ciel touché de mes regrets ;
 Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?
 Mais , hélas ! se peut-il qu'à la Cour de mon pere
 Je trouve dans les fers une épouse si chere ?
 Dieux ! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits ,
 Sans m'accabler encor de ces tristes objets ?
 O ! de mon désespoir victime trop aimable ,
 Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !

Quoi, vous versez des pleurs !

Z E N O B I E.

Malheureuse ! Eh, comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah, cruel ! Plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zenobie !
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferois mon honneur de revoir mon époux ;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse :
Ne crois pas cependant, que pour toi sans pitié
Je puisse te revoir avec inimitié.

R H A D A M I S T H E.

.
.

Juste Ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ?
Que l'hymen affocie au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux ?
Quoi ! tu peux me revoir, sans que la mort d'un
pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un Epoux malheureux ?
Et je puis me flatter, qu'insensible à sa flamme ;
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame !
Que dis-je ? Trop heureux que pour moi dans ce
jour

216 RHETORIQUE FRANÇOISE,

Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour !

ZENOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie ;
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie ;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner ,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne , chere épouse , à mon amour funeste ;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste ;
Plus ton barbare Epoux est indigne de toi ,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur , ta main , ma chere Zenobie ;
Et daigne , dès ce jour , me suivre en Arménie ,
César m'en a fait Roi : viens me voir désormais ,
A force de vertus effacer mes forfaits.

Les mouvemens d'inquiétude & de crainte
qui faisoient le cœur de Junie lorsque Bri-
tannicus se sépare d'elle , pour aller à ce
festin fatal où il devoit être empoisonné par
ordre de Néron ; ces mouvemens sont peints
avec une douceur & une délicatesse infinie.

JUNIE.

Mais Narcisse , Seigneur , ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

Et que sçais-je ? Il y va , Seigneur de votre vie.

Tout

Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit ;

Je crains Néron je crains le malheur qui me suit.

D'un noir pressentiment malgré moi prévenue ,

Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.

Hélas ! si cette paix dont vous vous repaîssez ,

Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés !

Si Néron , irrité de notre intelligence ,

Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance !

S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois ,

Et si je vous parlois pour la dernière fois !

Ah , cher Prince !

Les sentimens d'Axiane pour Alexandre , renferment un éloge fin & délicat , d'autant plus flatteur qu'il est donné à regret , & par une main ennemie.

Ah , Seigneur ! Puis-je ne les point voir ,
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir ?

N'ai-je pas vû par-tout la Victoire modeste ,

Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?

Ne vois-je pas le Scythe & le Perse abattus ,

Se plaire sous le joug , & vanter vos vertus ,

Et disputer enfin , par une aveugle envie ,

A vos propres sujets le soin de votre vie ?

Mais que sert à ce cœur que vous persécutez ,

De voir par tout ailleurs adorer vos bontés ?

Pensez-vous que ma haine en soit moins violente

218 RHETORIQUE FRANÇOISE;

Pour voir baiser par tout la main qui me tour-
mente ?

Tant de Rois par vos soins vengés ou secourus ,

Tant de peuples contens me rendent-ils Porus ?

Non , Seigneur , je vous hais d'autant plus qu'on
vous aime ;

D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-
même ,

Que l'Univers entier m'en impose la loi ,

Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

L'Elégie de Mademoiselle Deshoulières
sur la mort de son Amant, mérite, par la
tendresse qui y regne & l'élégance avec
laquelle elle est écrite, de trouver ici sa
place.

Au milieu des plaisirs sur cet heureux rivage ,

Mon cœur toujours chargé du poids de ses dou-
leurs ,

Se fait un ordinaire usage

De ses soupirs & de ses pleurs ,

Et je porte par tout la chere & triste image

D'un amant dont la mort cause tous mes mal-
heurs.

Du destin de Tirsis à toute heure occupée ,

Les plus touchans plaisirs sont pour moi sans ap-
pas ;

Je ne sens que le coup dont mon ame est frappée ;
 Tout me peint en tous lieux l'horreur de son tré-
 pas :

Et quand à cette horreur ma raison échappée
 Me conduit aux pieds des Autels ,
 Pour offrir de mon cœur les déplaisirs mortels ,
 Hélas ! ce pieux sacrifice
 Est tout-à-coup interrompu ;
 J'accuse le Ciel d'injustice ,

Et pleine de la mort qui cause mon supplice ;
 Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

Dans ces cruels instans , à ma douleur fidelle ;
 Je n'entens plus la voix du Seigneur qui m'appelle :

Tout renouvelle mon tourment ,
 Et je sens rallentir mon zèle ;

Ma passion reprend une force nouvelle ,
 Et mon cœur tout entier retourne à mon Amant.
 Lasse d'avoir trouvé la fortune inflexible ,
 J'attendrai sans frayeur ce moment si terrible ,
 Ce moment où du corps l'ame se défunit.

La mort de Tirsis m'applanit
 Ce chemin aux mortels si rude & si pénible.

Vous qui reconnoissez toujours
 D'un Etre souverain l'éternelle sagesse ;
 Vous , hélas ! que la grace accompagne sans cesse ,
 Et qui dans le repos voyez couler vos jours ,

220 RHETORIQUE FRANÇOISE ,
Joignez à la douleur qui m'agite & me presse ,
De vos utiles vœux l'infailible secours.

Voici quelques autres exemples , où il
entre autant ou plus d'imagination que de
sentiment ; ils sont tirés des Poësies de
Madame Deshoulières.

DAPHNIS.

ECLOGUE A M. D'AUFRIDET.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces Ha-
meaux ,

Qui , dans la tranquille Ausonie ,
De Pan conduisoit les Troupeaux ,
Accablé sur ces bords d'une peine infinie ,
Négligeoit ses moutons , brisoit ses chalumeaux ;
Ses charmes n'avoient plus leur éclat ordinaire :
L'enjoué Lisidor dont le doux entretien

Si souvent avoit sçu lui plaire ,
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire ,
Ne l'eût pas connu sans son chien.

STANCES.

Dans un charmant désert où les jeunes Zéphirs
Content mille douceurs à leur divine Flore ,
Je forme d'innocens desirs ,

En songeant au Berger que j'aime & qui m'adore ;
 Et je rêve à tous les plaisirs ,
 Que , s'il étoit ici , je goûterois n core.

Hélas ! cent fois la nuit ; hélas ! cent fois le jour
 Je m'imagine voir dans ce bois solitaire
 Daphnis prêt d'expirer d'amour ,
 Me dire en soupirant : L'astre qui nous éclaire
 Ne voit rien quand il fait son tour ,
 Qu'on doive préférer au bonheur de vous plaire.

M A D R I G A L.

Qu'est devenu cet heureux tems ,
 Où le chant des oiseaux , les fleurs d'une prairie ,
 Et le soin de ma Bergerie
 Me donnoient de si doux momens ?
 Cet heureux tems n'est plus ; & je ne sçai quel
 trouble
 Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans dou-
 ceur :
 J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur ;
 Mais , auprès d'Iris il redouble.

L E S M O U T O N S.

I D Y L L E.

Hélas , petits moutons , que vous êtes heureux !

222 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Vous païssez dans nos champs sans soucis , sans
allarmes ,

Aussi-tôt aimés qu'amoureux !

On ne vous force point à répandre des larmes ;

Vous ne formez jamais d'inutiles desirs ;

Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature :

Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs :

L'ambition , l'honneur , l'intérêt , l'imposture ,

Qui font tant de maux parmi nous ,

Ne se rencontrent point chez vous.

Cependant nous avons la raison pour partage ,

Et vous en ignorez l'usage.

Innocens animaux , n'en soyez point jaloux ,

Ce n'est pas un grand avantage ;

Cette fiere raison dont on fait tant de bruit

Contre les passions n'est pas un sûr remede.

Un peu de vin la trouble , un enfant la séduit ,

Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide ,

Est tout l'effet qu'elle produit.

Toujours impuissante & sévere ,

Elle s'oppose à tout , & ne surmonte rien.

Sous la garde de votre chien

Vous devez beaucoup moins redouter la colere

Des loups cruels & ravissans ,

Que sous l'autorité d'une telle chimere

Nous ne devons craindre nos sens.

Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites

Dans une douce oisiveté ?

Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes

Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit & de la beauté ?

Ces prétendus trésors dont on fait vanité

Valent moins que votre indolence.

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :

Par eux plus d'un remords nous ronge.

Nous voulons les rendre éternels,

Sans songer qu'eux & nous passerons comme un
songe.

Il n'est dans ce vaste Univers

Rien d'assuré, rien de solide ;

Des choses d'ici-bas la fortune décide,

Selon ses caprices divers.

Tout l'effort de notre prudence

Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.

Paissez, moutons, paissez sans regle & sans science.

Malgré la trompeuse apparence,

Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.

M. de Cambrai réussissoit parfaitement dans ce style. Les adieux de Philocles à la Grotte de l'Isle de Samos sont extrêmement tendres.

» Alors Philocles ne résista plus, il se
» prépara à partir ; mais ce ne fut pas sans
» regretter le desert où il avoit passé tant
» d'années. Hélas, disoit-il, faut-il que

» je vous quitte , ô aimable Grotte ! où le
 » sommeil paisible venoit toutes les nuits
 » me délasser des travaux du jour ! Ici les
 » Parques me filoient , au milieu de ma
 » pauvreté , des jours d'or & de foye. Il se
 » prosterna en pleurant pour adorer la
 » Nayade qui l'avoit si long-tems désal-
 » téré par son onde claire , & les Nym-
 » phes qui habitoient dans toutes les Mon-
 » tagnes voisines.

Le même M. de Fénélon a chanté du ton
 le plus aimable , les agrémens de la petite
 Abbaye de Carenac , sur la Dordogne.

Solitude , où la riviere
 Ne laisse entendre autre bruit
 Que celui d'une onde claire ,
 Qui tombe , écume & s'enfuit ;
 Où deux Isles fortunées ,
 De rameaux verts couronnées ,
 Font , pour le charme des yeux ,
 Tout ce que le cœur desire :
 Que ne puis-je sur ma lyre
 Te chanter du chant des Dieux ?

Une herbe tendre & fleurie
 M'offre des lits de gazon ;
 Une douce rêverie
 Tient mes sens & ma raison ;

A ce charme je me livre ,
 De ce Nectar je m'enyvre ,
 Et les Dieux en sont jaloux ;
 De la Cour flatteurs menfonges
 Vous ressemblez à mes songes
 Trompeurs comme eux , mais moins doux !

A l'abri des noirs orages
 Qui vont foudroyer les Grands ,
 Je goûte sous ces feuillages
 Un azile en tous les tems :
 Là , pour commencer à vivre ,
 Je puis seul & sans livre
 La profonde vérité ;
 Puis la fable avec l'histoire
 Viennent peindre à ma mémoire
 L'ingénue Antiquité.

Je goûte , loin des allarmes ;
 Des Muses l'heureux loisir ;
 Rien n'expose au bruit des armes
 Mon silence & mon plaisir :
 Mon cœur , content de ma lyre ;
 A nul autre honneur n'aspire ,
 Qu'à chanter un si doux bien.
 Loin , loin , trompeuse fortune ;
 Et toi , faveur importune ,
 Le monde entier ne m'est rien.

En quelque climat que j'erre ,
 Plus que tous les autres lieux ,
 Cet heureux coin de la terre
 Me plaît & rit à mes yeux :
 Là , pour couronner ma vie ;
 La main d'une parque amie
 Filera mes plus beaux jours ;
 Là , reposera ma cendre ;
 Là , Tirsis viendra répandre
 Les pleurs dûs à nos amours.

Rien de plus délicat & de plus tendre
 que ces jolis vers sur un berceau , une
 fontaine & une Maîtresse.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
 Fit pour toucher quelque inhumaine ,
 Alcimedon un jour au frais
 Assis près de cette fontaine ,
 Le cœur percé de mille traits ,
 D'une main qu'il portoit à peine
 Grava ces vers sur un cyprès :

» Hélas ! que l'on feroit heureux
 » Dans ces beaux lieux dignes d'envie ,
 » Si toujours aimé de Sylvie ,
 » On pouvoit toujours amoureux ,
 » Avec elle passer sa vie !

PROGNE' ET PHILOMELE.

F A B L E.

Autrefois Progné l'Hirondelle

De sa demeure s'écarta ,

Et loin des Villes s'emporta

Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele :

Ma sœur , lui dit Progné , comment vous portez-
vous ?

Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe ;

Je ne me souviens pas que vous soyez venue ,

Depuis le tems de Thrace , habiter parmi nous.

Dites-moi , que pensez-vous faire ?

Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?

Ah ! reprit Philomele , en est-il de plus doux ?

Progné lui repartit : Eh quoi ! cette musique

Pour ne chanter qu'aux animaux ,

Tout au plus à quelque rustique ?

Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?

Venez faire aux Cités éclater leurs merveilles :

Aussi-bien en voyant les bois

Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois ,

Parmi des demeures pareilles ,

Exerça sa fureur sur vos divins appas.

Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage ,

Qui fait , lui dit sa sœur , que je ne vous suis pas :

En voyant les hommes , hélas !

Il m'en souvient bien davantage.

Voici une petite Ode d'un excellent Poëte Italien , (M. l'Abbé Metastasio) traduite en François par M. l'Abbé Desfontaines. Elle a pour titre, *la Liberté*, ou *la parfaite Indifférence*. En effet je ne crois pas qu'il soit possible de représenter plus parfaitement le véritable état d'un cœur , qui , après avoir ardemment aimé , recouvre enfin sa liberté ; mais qui dans l'instant même qu'il s'applaudit d'être sorti d'esclavage , laisse entrevoir qu'il pourroit encore y rentrer , s'il avoit lieu d'espérer un traitement plus doux.

Le style de cette Ode est d'une douceur & d'une noblesse qui se font sentir au cœur. Il n'y a pas une circonstance , pas un sentiment qui ne soit pris dans la nature.

I.

» Graces à tes tromperies , Nicé , je res-
 » pire. Les Dieux enfin ont eu pitié d'un
 » malheureux : enfin mon ame se sent déli-
 » vrée de ses liens. Pour cette fois , ma li-
 » berté n'est pas un songe.

II.

» Mon ancienne ardeur est éteinte. Je
 » suis si tranquille , que chez moi l'amour

» ne trouve point de dépit pour se masquer.
 » Quand on prononce ton nom, Nicé,
 » je ne change plus de visage ; & quand je
 » te regarde , mon cœur n'est plus ému.

III.

» Je dors , & je dors sans te voir en son-
 » ge. A mon réveil tu n'es plus le premier
 » objet de ma pensée. Je m'éloigne de toi
 » sans desir de te revoir : je te revois sans
 » plaisir & sans peine.

IV.

» Je parle de tes charmes sans rien sentir.
 » Je me rappelle tes injustices sans en être
 » piqué. Tu t'approches de moi , sans que
 » j'en sois confus. Je puis , même avec mon
 » rival , m'entretenir de ta beauté.

V.

» Regarde-moi d'un œil fier & dédai-
 » gneux : Parle-moi avec un air de bonté
 » & de douceur : l'un & l'autre m'est égal.
 » Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens :
 » tes yeux ne savent plus le chemin de mon
 » cœur.

VI.

» Que je sois gai , que je sois triste , ma

230 RHETORIQUE FRANÇOISE,

» gayeté ou ma tristesse n'est plus ton ou-
» vrage. Les bois, les collines, les prai-
» ries me plaisent sans toi; & je m'ennuye
» avec toi dans un ennuyeux séjour.

VII.

» Voi si je suis sincere. Tu me sembles
» encore belle; mais tu n'es plus pour moi
» une beauté sans pareille. Je vois même
» sur ton charmant visage (que le vrai ne
» t'offense point) quelques défauts, que je
» prenois pour des agrémens.

VIII.

» Quand je brisai ma chaine (je l'a-
» voue à ma honte) je crus sentir mon
» cœur se briser: je crus que j'allois mou-
» rir. Mais pour sortir d'esclavage, pour
» n'être plus maltraité, pour devenir
» maître de son sort, que ne souffre-t'on
» pas?

IX.

» L'oiseau, pour se débarrasser des
» gluaux qui l'enchaînent, sacrifie quel-
» ques plumes. Il tarde peu à les recouvrer;
» & instruit par l'expérience, il ne tombe
» plus dans le piège.

X.

» Tu crois peut-être, Nicé, que je t'ai-
 » me encore , parce que je dis souvent que
 » je ne t'aime plus. Je parle , suivant cet
 » instinct naturel , qui fait parler des dan-
 » gers qu'on a courus.

XI.

» Le guerrier raconte les actions pé-
 » rilleuses où il s'est trouvé : il se plaît à
 » faire voir ses cicatrices. L'esclave deve-
 » nu libre montre avec plaisir la chaîne
 » barbare qu'il a portée.

XII.

» Je parle donc ; mais ce n'est que pour
 » me satisfaire. Je parle , sans me soucier
 » que tu me croyes , sans me soucier que tu
 » m'approuves , & sans m'informer si en
 » parlant de moi tu es tranquille.

XIII.

» J'abandonne un cœur volage : tu perds
 » un cœur sincère. J'ignore qui de nous
 » se doit consoler le premier. Mais je sçais
 » que Nicé ne trouvera jamais un Amant

» aussi fidèle, & qu'il est aisé de trouver
 » une Maîtresse aussi perfide.

Quelle tendresse ! quelle douceur ! quelle
 délicatesse dans ces adieux touchans , où
 Ligdamis prémunit sa Bergere contre les
 faux & dangereux attraits de la Ville !

Vous allez donc quitter pour la première fois
 De nos Hameaux la demeure tranquille ?

Soyez quelques momens attentive à ma voix.

Climène , vous partez , vous allez à la ville ;

Climène , il vous sera peut-être difficile

De retrouver du plaisir dans nos bois :

Là , d'illustres amans vous rendront leurs hom-
 mages ;

Leur rang ou leur adresse à vous faire la cour ,

Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.

Que deviendrai-je , hélas ! au fond de nos bocages

Moi qui n'ai pour tous avantages ,

Qu'une musette & mon amour ?

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs
 Belles ;

Ils vous prodigueront un encens dangereux ;

Leurs éloges sont doux , mais souvent infidèles ;

Cependant vous viendrez à mépriser pour eux

Ces louanges si naturelles ,

Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit Climène ;
 Mais

Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flatteur des Bergers ignoré.
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec
peine ;

D'une voix craintive, incertaine ,
Je l'ai dit, & j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire ;
Les manières qu'on prend dans nos petits ha-
meaux ;

Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts

D'une jeune & simple Bergere :

Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux ;
Vous verrez à la ville un exemple contraire ;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire ,
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vû la même Ville où vous allez paroître ;
Pour la belle Climène elle a vû mes langueurs :
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs ;
J'y regrettois notre séjour champêtre ,
Et votre vûe, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux :
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre ;
Et dites, s'il se peut, d'une manière tendre ;

234 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

C'est ici que l'on aime mieux
S'occuper de moi , que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

Je couronnerai tous ces beaux exemples
par ce tableau charmant du mariage envi-
sagé sous deux faces différentes. Il est tiré
de l'Enfant prodigue.

A mon avis , l'Hymen & ses liens
Sont les plus grands , ou des maux , ou des
biens.

Point de milieu. L'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens , des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissés par la Nature ,
Que l'Amour forme , & que l'honneur
épure.

Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement ,
Et de porter le nom de son Amant !
Votre Maison , vos gens , votre livrée ,
Tout vous retrace une image adorée ;
Et vos enfans , ces gages précieux ,
Nés de l'Amour , en font de nouveaux
nœuds.

Un tel Hymen , une union si chère ,
Si l'on en voit , c'est le Ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un Contrat

Sa liberté, son nom & son état
 Aux volontés d'un Maître despotique
 Dont on devient le premier domestique,
 Se quereller ou s'éviter le jour,
 Sans joye à table & la nuit sans amour,
 Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
 Y succomber ou combattre sans cesse;
 Tromper son Maître, ou vivre sans espoir
 Dans les langueurs d'un importun devoir,
 Gémir, sécher dans sa douleur profonde:
 Un tel Hymen est l'enfer de ce monde.

SECTION IV.

Du Style Laconique.

LE Style Laconique consiste ordinairement dans un trait court, précis, frappant, qui dit beaucoup en peu de mots. Ce n'est point un Genre d'éloquence distingué des précédens. Il se rapporte toujours ou au Style simple, ou au Style tempéré, ou au Style sublime, mais plus particulièrement au sublime qu'aux deux autres. En effet, il y a beaucoup de dignité & de noblesse dans cette économe & abondante précision,

Qui prodigue le sens & compte les paroles.

M. de la Motte.

Ce style a pris son nom des Laconiens ou Lacédémoniens, dont la gravité naturelle regardant comme superflus les ornemens du discours, s'accommodoit fort de ces traits vifs & courts, qui en un seul mot exprimoient toutes leurs pensées.

Ctésiphon voulant donner une haute idée de son éloquence, se vanta de parler pendant un jour entier, sans préparation, sur le premier sujet qui lui seroit proposé; les Lacédémoniens sans vouloir le mettre à l'épreuve le crurent sur sa parole, & le crurent si bien qu'ils l'exilèrent à cause de cet excès d'éloquence.

Un autre Orateur se présentant pour faire le Panégyrique d'Hercule, ils refuserent de l'entendre en disant : *Qui pourroit blâmer Hercule ?*

Avoient-ils tort ? n'est-ce pas un abus ridicule que de perdre du temps & de l'éloquence à prouver aux hommes des vérités dont ils sont intimement persuadés, à leur expliquer ce qui est très clair, tandis qu'il reste tant d'erreurs à combattre, tant de préjugés à déraciner, tant de vérités superficiellement connues à approfondir.

dir, tant d'autres vérités entièrement ignorées à faire connoître?

L'ennemi menaçant un jour ces mêmes Lacédémoniens avec beaucoup de hauteur & de prolixité tout ensemble, de porter le fer & le feu dans leur Pays; ils lui firent réponse en un seul mot: *Si.*

Philippe leur ayant fait demander quelque chose qui leur paroissoit injuste, ils lui répondirent: *Non.*

Quelqu'un demandant à un sage de Grèce comment il pourroit se venger de ses Ennemis. *En devenant homme de bien,* répondit-il.

Henri IV. encourageant ses Soldats avant la Bataille d'Ivry, se contente de leur dire: *Enfans, je suis votre Roi, vous êtes François, voilà l'Ennemi, donnons.*

Un disciple de Socrate témoignant à ce Philosophe la douleur qu'il avoit de le voir si injustement condamné; *Aimeriez vous mieux,* dit Socrate, *que ce fût justement?*

Philoxène, Philosophe & Poète Grec n'ayant point voulu goûter quelques mauvais vers de Denis le Tiran, fût mis en prison. Quelque temps après Denis voulant lui faire mériter sa grace, lui lut d'autres vers non moins mauvais, & lui demanda son avis; Philoxène se tourne vers les

gardes qui l'environnoient , & leur dit froidement , *Remenez-moi en prison.*

Maximien avoit été Collegue de Dioclétien , de ce grand Dioclétien à qui on ne peut reprocher que son zèle aveugle pour les fausses divinités & sa haine injuste contre les Chrétiens. Diocletien las de l'Empire qu'il avoit gouverné en grand Prince , l'abdiqua en grand homme , Maximien fut qui Dioclétien avoit toujours conservé une autorité presque absolüe , abdiqua à son exemple ; il s'en repentir dans la suite , son ambition & sa légèreté lui inspirèrent le pernicieux projet de reprendre la Pourpre impériale ; mais ne pouvant reprendre en même temps l'autorité qu'il avoit eüe autrefois , il écrivit à Dioclétien pour lui persuader de remonter aussi sur le thrône , espérant que la considération dont il jouissoit les rétablirait tous deux dans tous les droits dont ils s'étoient dépouillés. Mais il n'étoit plus temps ; la Puissance de leurs successeurs étoit trop affermie , la grandeur de Constantin qui s'élevoit sur les ruines de ses concurrens , étoit trop difficile à renverser ; le sage Dioclétien pour toute réponse aux invitations de Maximien , lui écrivit ; *mon cher ami ! venez voir les belles laitues que j'ai plantées*

dans mes jardins de Salone. Réponse pleine de sens, de politique & de grandeur !

Dans la seule bonne Comédie de Qui-nault, une jeune fille broüillée par la co-quetterie de sa mere avec son amant qu'elle n'a pas vû depuis long tems & qu'on lui a peint comme un infidèle, lui écrit ce bil-let.

Je voudrois vous parler & nous voir seuls tous
deux ;

Je ne conçois pas bien pourquoi je le desire ;

Je ne sçais ce que je vous veux,

Mais n'auriez-vous rien à me dire ?

Je cite ces jolis vers pour exemple de style Laconique, non seulement parce-que n'écrire que quatre lignes à son amant est un Laconisme parfait, mais plutôt parce que ces quatre lignes sont très expres-sives & signifient beaucoup.

Dans une Tragédie du grand Corneille, Nicomède conseille à Prusias, Roi de Bi-thinie, de n'être ni Mari ni Pere, c'est-à-dire, de n'avoir les foiblesses ni de l'un ni de l'autre. Prusias lui demande ce qu'il doit donc être : *Roi*, lui répond Nicomède.

Dans l'Horace du même Auteur, Julie qui n'avoit vû que le commencement du

240 RHETORIQUE FRANÇOISE;

combat des trois Romains contre les trois Albains, annonce au pere des Horaces que les Curiaces sont victorieux, que deux de ses fils sont morts, & que le troisiéme se trouvant trop foible contre trois, a cherché son salut dans la fuite; ce vieillard idolâtre de Rome est insensible à la perte de ses fils, il s'indigne de la lâcheté de celui qui lui reste, & s'écrie avec transport :

Pleurez le déshonneur de toute notre Race ,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

HORACE.

Qu'il mourût.

La noble & mâle assurance que Médée conserve au milieu des malheurs dont elle devroit être accablée, annonce un courage invincible & une fermeté d'ame inébranlable. Sa Confidente lui dit :

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite ;
Pour voir en quel état le sort vous a réduite :
Votre Pays vous hait , votre Epoux est sans foi ;
Dans un si grand revers que vous reste-t'il ?

M E' D E' E.

Moi.

Porus , le plus brave & le plus vaillant
des

des Rois de l'Inde , obligé de céder à la fortune d'Alexandre qu'il avoit balancée quelque tems par des prodiges de valeur , est amené vaincu & désarmé devant ce jeune Héros. Il regarde Alexandre avec fierté , & ne lui fait entendre que des paroles menaçantes. Alexandre en est étonné , & lui dit :

Votre fierté , Porus , ne se peut abaisser ;
 Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer ;
 En effet , ma victoire en doit être alarmée ;
 Votre nom peut encor plus que toute une armée :
 Je m'en dois garantir. Parlez donc ; dites-moi :
 Comment prétendez-vous que je vous traite ?

P O R U S.

En Roi.

Voici une fiere & courte réponse de Brutus à César.

C E' S A R.

Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée ;
 Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
 Ce Citoyen superbe , à Rome plus fatal ,
 N'a pas même voulu César pour son égal.
 Crois-tu , s'il m'eût vaincu , que cette ame hau-
 taine

Eût laissé respirer la liberté Romaine ?
 Ah ! sous un joug de fer il t'auroit accablé.
 Qu'eût fait Brutus alors ?

X

242 RHETORIQUE FRANÇOISE ;
BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

La précision des réponses de Thyeste à son barbare frere dont il craint d'être reconnu , a je ne sçais quoi de fier , de noble & de grand.

A T R E' E.

Etranger malheureux , que le sort en courroux ,
Lassé de te poursuivre , a jetté parmi nous !
Quel est ton rang , ton nom ? Quels humains t'ont
vû naître ?

T H Y E S T E.

Les Thraces.

A T R E' E.

Et ton nom ?

T H Y E S T E.

Pourriez-vous le connoître ?

Philoclète.

A T R E' E.

Ton rang ?

T H Y E S T E.

Noble , sans dignité ,
Et toujours le jouet du destin irrité.

A T R E' E.

Où s'adrescoient tes pas ? Et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Oeubée ?

T H Y E S T E.

De Sestos ; & j'allois à Delphes , &c.

Il n'est pas si aisé qu'on le pense d'être court. La précision demande du tems , des soins , une application & un travail dont tout le monde n'est pas capable. Le Cardinal du Perron parlant d'une réponse de Coëffetau , dit fort bien : *Il l'auroit faite plus courte , s'il avoit eu plus de tems.* Un des plus profonds & des plus vastes génies que la France ait produit , dit aussi à la fin d'une de ses Lettres , *Je n'ai fait celle-ci plus longue , que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte.* Un des plus illustres Auteurs du dernier siècle, qui joignoit à la plus profonde érudition , un esprit juste & un goût exquis (choses très rares parmi les Sçavans) fait cette réflexion sensée.

» C'est peut-être le plus mal aisé de tous
 » les ouvrages que celui de bien abrégér ;
 » il faut un discernement peu commun pour
 » juger quelles sont les circonstances dont
 » la suppression obscurcit ou n'obscurcit pas
 » un ouvrage.

Il seroit difficile de déterminer l'usage de ce style. On ne trouve pas toujours l'occasion d'exprimer tant de choses en si peu de mots. Tout ce qu'on peut dire , c'est qu'en général il doit regner dans tous les discours un certain Laconisme , qui consiste à retrancher toutes superfluités , & à se

fervir de termes expreffifs. On dit toujours mal en beaucoup de paroles , ce qu'on peut dire fort bien en peu.

Mais d'un autre côté il ne faut point perdre de vûë la maxime qui vient d'être citée, & pour s'y conformer, il faut employer tout son discernement & toute sa pénétration à examiner quelles font les circonstances essentielles dont l'omiffion répandroit de la foibleffe ou de l'obfcurité fur le discours; l'Eloquence marche entre deux éciueils; on veut être court, on devient obfcur; on veut être abondant, on eft diffus. C'est dommage qu'on ne puiſſe donner fur cette partie que des préceptes vagues & généraux & qu'on ne puiſſe indiquer que de très loin la route qu'il faut fuivre. Le Rhéteur reſſemble trop ſouvent à Apollon lorsqu'il met dans les mains de Phaëton les rênes de ſes chevaux; ſuis un juſte milieu, lui dit-il, ne t'écarte point de ce cercle étroit où tu trouveras les traces de mon char empreintes; ſi tu t'éleves, tu embraseras le Firmament; ſi tu t'abaiffes, tu deſſecheras la terre; les dangers, les abîmes t'environnent de tous côtés; il dit, Phaëton part, s'égare & ſe précipite. Les préceptes du Rhéteur ne ſont pas ſouvent plus précis ni mieux ſuivis, on a beau crier, ſuivez les

traces que les Grands-Maîtres ont laissées dans la carrière de l'Eloquence. Combien peu de gens sçavent distinguer ces traces délicates ! n'en concluons pas cependant que les préceptes soient inutiles. Ceux d'Apollon ne l'étoient pas ; avec plus de circonspection & de docilité , Phaëton eût pu éviter sa perte.

SECTION V.

Des Défauts du Style.

L'Esprit humain, même dans ceux où il brille davantage , n'a que des lumières extrêmement foibles & renfermées dans des bornes très-étroites. Rarement il se trouve joint à un goût sûr , à une raison solide , à un discernement délicat & judicieux, qui seul peut perfectionner ses productions. Faut-il donc s'étonner de voir tous les jours tant d'erreurs légèrement adoptées , tant d'abus où l'on se plonge tête baissée , surtout en matière d'Eloquence ? L'homme est naturellement amateur du beau & du vrai ; mais il se trompe souvent dans le choix. Sa passion violente pour ces deux

objets si aimables , lui fait souvent prendre le change. Il se laisse éblouir par des apparences trompeuses. Le faux brillant lui paroît une véritable beauté. Il l'admire dans la lecture , il l'imité dans la composition ; & telle est la source funeste de la plupart des vices dont plusieurs Auteurs infectent leur style. Tel veut marcher sur les pas d'un Bossuet , d'un Corneille , d'un Rousseau , & franchir comme eux la noble carrière du sublime , qui prenant mal l'esprit de ces grands modèles , ou n'ayant pas reçu de la nature ce génie qu'elle seule peut donner , s'abandonne à un fatras pompeux de paroles stériles , à une folle enflure de pensées extravagantes ; c'est la Grenouille qui veut s'égalér au Bœuf , & qui crève à force de s'enfler. Cet autre prend une route différente , il veut être enjoué , badin , amusant , il veut retracer l'ingénieuse simplicité d'un la Fontaine ; mais c'est un bouffon qui n'a que des plaisanteries basses , triviales , grossières ; c'est l'âne qui veut imiter le petit chien. Celui - ci se pique de sentimens , il veut inspirer la tendresse , & son style insipide n'inspire que du dégoût ; celui - là veut être grave , sérieux , concis , & c'est un lourd pédant qui ennuie. Je ne finirois pas si je voulois pein-

dre tous les travers dans lesquels tombe un Auteur sans goût ; je ne m'attacherai qu'aux principaux dont je donnerai même des exemples , afin qu'en les connoissant , on puisse les éviter.

Le sublime outré dégénere ordinairement en enflure ; ce que Malherbe dit des larmes de Saint Pierre , est un tissu d'exagérations insensées.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent ;
Ses soupirs se font vents , qui les chênes combattent ;

Et ses pleurs , qui tantôt descendoient mollement,
Ressembtent un torrent, qui des hautes montagnes,
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un Elément.

Les Espagnols sont sujets à ce défaut. Lope de Vegues, un de leurs plus célèbres Poètes, fit deux vers latins sur la pompe funèbre de Charle-Quint , dont voici le sens.

» Mettez pour tombeau le Monde , pour
» chapelle ardente le Ciel , pour torches les
» Etoiles , pour larmes les Mers.

Cet appareil funéraire est trop vaste pour être beau.

Gracian, un autre de leurs beaux esprits ,

ne fait pas difficulté de dire que le cœur d'Alexandre est un » Archicœur , dans un coin » duquel tout le monde est si à l'aise , qu'il y » reste de la place pour six autres.

On peut voir dans le traité des études de M. Rollin , & dans la maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit du P. Bouhours , les louanges impertinentes que donnent à Alexandre ces Déclamateurs Latins dont Sénèque le pere rapporte les sentimens.

Louer les choses estimables est une justice , mais il est des zéles impétueux qui ne peuvent se contenir dans des bornes raisonnables.

Les Juifs disent d'un de leurs Rabbins nommé Eliezer , que si on le mettoit dans un bassin d'une balance & tous les Sçavans dans l'autre , le seul Eliezer les enleveroit tous , & que si le Ciel étoit de parchemin , tous les cédres du Liban des plumes & l'Océan de l'ancre , ils ne suffiroient pas à écrire toutes les louanges qu'il mérite.

Erasme enchanté de la vie & de la mort de Socrate , a peine à retenir le transport qui le porte à s'écrier ; *Saint Socrate priez pour nous.*

Quelques-uns en ont fait un Chrétien & c'est une chose fort commune que cette transformation des Philosophes du Paga-

nisme en Chrétiens & même en Saints. Les Peripateticiens Chrétiens damnoient Platon & canonisoient Aristote ; les Chrétiens qui s'attachoient à la Doctrine de Platon, usoient de représailles.

Corneille de la Pierre doute , *si Aristote tient plus du Jurisconsulte que du Prêtre , plus du Prêtre que du Prophete , plus du Prophete que de Dieu.*

La Gradation n'étoit pas prête de finir, s'il eût pû remonter plus haut ,

» C'est un miracle de Dieu , dit un au-
 » tre admirateur d'Aristote, d'avoir accumu-
 » lé tant de lumieres en un seul sujet. Louons
 » Dieu , ajoute-t'il , d'avoir séparé cet hom-
 » me de tous les autres , pour rendre pro-
 » pre à lui seul le comble de l'humaine per-
 » fection. Sa doctrine est la vérité même ;
 » son entendement a été l'ouvrage le plus
 » achevé de la Nature , & la dernière limite
 » de l'intelligence humaine : Il a été créé
 » pour enseigner tout ce qu'il est possible
 » de sçavoir.

J'en louierai Dieu , s'il le faut , mais je sçais qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul Pé-
 dant assez consommé dans son art , assez
 eperduëment amoureux du Grec pour lire
 avec plaisir quatre pages de la plûpart des
 livres de ce grand homme.

Diogene , ce même Diogene qui com-
 mença par être faux-monnoyeur , & qui
 de peur d'être pendu se fit Philosophe Cy-
 nique , ce Diogene a reçu des éloges aussi
 excessifs , & ce qu'il y a de plus flatteur
 pour sa memoire , c'est qu'il les a reçus de la
 part de très-grands hommes , que par res-
 pect je ne nommerai point ; il est vrai que
 ce Diogene sçavoit quelquefois assez bien
 jouer le héros , il ne demanda à Alexandre
 que de le laisser jouir des rayons du Soleil ;
 c'étoit donc des Rois seulement que Dio-
 gene ne vouloit rien recevoir , car il de-
 mandoit l'aumône aux derniers des Cy-
 toyens. Au reste, c'eût été un très-grand Phi-
 losophe , s'il eût en effet pensé comme Ma-
 dame de Lambert l'a fait parler.

Je reviens à mon sujet , & j'avertis que
 toutes ces exagérations insensées , tous ces
 éloges hyperboliques , qui s'écartent de la
 Nature & de la raison ne sont pas moins
 des défauts de style que des défauts de ju-
 gement.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.
 Il doit regner par-tout.

Ces éloges si ridicules le deviennent en-
 core bien davantage , quand on a la mo-
 destie de se les donner à soi-même. Il n'y
 point de talent quelque éminent qu'on le

suppose qui puisse donner le droit de dire ce que Malherbe disoit à Henri le Grand.

Mais qu'en de si hauts faits vous m'ayez pour témoin.

Avouez-le, Grand Roi, c'est le comble du soin,
Que de vous obliger ont eû les destinées;
Tous vous sçavent louer, mais non également.
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Je crois que le plus grand de nos Medecins, auroit assez mauvaise grace d'apostropher comme Paracelse, les Docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, d'Italie & du Nord, pour les fommer de suivre les pas de leur Monarque, les assûrant *qu'un seul de ses cheveux est plus sçavant que toutes leurs Universités.*

Il ne serviroit de rien pour justifier une telle vanité de dire comme Cicéron ;

» Pourquoi me blâmeroit-on de me louer,
» s'il n'y a rien dans l'Univers qui soit aussi
» digne de mes louanges?

Ce trait qu'on regarde comme la marque d'un noble orgueil, parce qu'il y a dix-huit siècles que Cicéron est mort, paroîtroit avec plus de raison ridicule & insupportable chez un moderne.

L'enthousiasme forçant les barrières prescrites par la raison , mene souvent au galimatias. Malherbe peut encore en fournir un exemple.

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée ,
Après l'honneur ravi de sa pudicité ,
Laisée ingratement en un bord solitaire ,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire ,
Une fidelle preuve à l'infidélité.

Malheur à qui entend ces deux derniers Vers.

A force de vouloir être tendre , il est à craindre qu'on ne donne dans la fadeur & l'insipidité. Voici un morceau de la Tragédie de Bérénice où les discours de Titus ne sont pas exempts de ces défauts.

TITUS à Bérénice.

. . . Hélas ! Que vous me déchirez ?

BE'RE'NICE.

Vous êtes Empereur , Seigneur , & vous pleurez !

TITUS.

Oui , Madame , il est vrai ; je pleure , je soupire ,
Je frémis , &c.

Le style simple couvre aussi de funestes écueils. On veut être plaisant , on veut dire de bons mots ; le pas est glissant , on tom-

be dans le bouffon & dans le bas comique, charme de la populace, aux yeux de qui tout est beau, excepté le beau même. La Comédie des fourberies de Scapin est dans ce genre ; mais l'Auteur a voulu faire quelque chose pour le peuple.

L'Epigramme de Saint Amand sur l'incendie du Palais, finit par une pointe extrêmement plate.

Certes, l'on vit un triste jeu ;
Quand à Paris Dame Justice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Le ridicule de ces sortes d'exemples est plus aisé à sentir qu'à éviter. On ne sçau-roit trop apporter de soins pour s'en préserver & pour se prémunir de bonne heure contre la dangereuse tentation de dire des bons mots.

Sous le Regne de Louis XIII, & dans le commencement de celui de Louis XIV, le goût des pointes étoit dominant ; on prodiguoit l'esprit, on le déplaçoit, on le rendoit ridicule, Corneille a trop payé le tribut à ce goût, Quinault en est infecté.

Dans une de ses Tragi-Comédies, Cambyse raconte qu'il est devenu amoureux d'une femme en la voyant endormie.

254 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Elle étoit endormie , & fans se faire voir ,
Ses yeux firent d'abord éclater leur pouvoir ,
Je sentis lors couler dans mon ame charmée ,
Mille torrens de feu d'une source fermée ;
Mon cœur fut au-devant d'un coup si glorieux ,
Et ne couta pas même un regard à ses yeux.

Dans une autre pièce, une confidente
veut persuader à sa Maîtresse d'oublier un
amant mort.

Ce Prince est mort enfin , & sa mort vous convie
D'éteindre votre flâme ,
Voulez-vous conserver *des feux pour de la cendre.*

Boileau a eû raison de dire que le Dieu
du goût n'avoit laissé par grace aux pointes
quel'Epigramme pour asyle , bien entendu
que ces pointes seront ingénieuses , délica-
tes , naturelles & point licentieuses. Voyez
les exemples qui sont cités dans la Poétique
des Dames tome 2. article de l'Epigramme.

C H A P I T R E V.

Des trois Genres d'Eloquence.

L'Article que je vais traiter n'a rapport
avec les styles , qu'autant qu'il en fait
voir l'usage. Il s'agit ici des grands Dis-

cours , des Discours vraiment oratoires comme des Harangues, des Plaidoyers, des Panégyriques, &c. que les Rhéteurs réduisent à trois genres ; le genre judiciaire, le genre délibératif & le genre démonstratif ou théorique. Il est bon d'avoir une notion de ces trois genres, où sont compris les principaux sujets sur lesquels la Rhétorique s'exerce.

SECTION PREMIERE.

Du Genre Judiciaire.

CE sont les Plaidoyers & les disputes qui composent ce genre, & c'est particulièrement dans ces discours où on a un Juge à ménager, qu'il faut mettre en œuvre toutes ces parties d'oraison, dont on a parlé dans le second Livre qui traite de la Disposition. Nous avons eû, & nous avons encore plusieurs habiles Avocats qui peuvent nous servir de modèles dans ce genre.

Notre illustre Corneille, à ce qu'il paroît, eût excellé dans la Plaidoierie, si son génie éclatant ne se fût tourné du côté de la Poësie dramatique, dont il a été véritable-

ment le Pere parmi nous. On trouve dans ses sublimes Tragédies, plusieurs Causes très-éloquemment plaidées ; mais comme la passion domine dans le tragique, l'énergie & la vivacité y tiennent lieu souvent de ces proportions, de cette régularité, de cette symétrie que les Orateurs de sang froid mettent avec art dans leurs discours. Rien n'est plus éloquent que cet endroit du Cid, où Chimène éplorée se jette aux pieds du Roi de Castille, & lui demande vengeance de la mort du Comte de Gormas son pere, que Dom Rodrigue venoit de tuer en duel. (Ce Comte de Gormas, comme on sçait, avoit donné un soufflet au vieux Dom Diégue, pere de Rodrigue.)

CHIMÈNE.

SIRE, mon pere est mort, mes yeux ont vû son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles ;
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force & sans couleur,
Jè l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
SIRE, la voix me manque à ce récit funeste,

Je

Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le
reste.

. Je l'ai trouvé sans vie
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émou-
voir,

Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir ;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parloit par sa playe , & hâtoit ma poursuite ;
Et pour se faire entendre au plus juste des Rois ,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

S I R E , ne souffrez pas que sous votre puissance
Regne devant vos yeux une telle licence ;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposés aux coups de la témérité ;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire ;
Se baigne dans leur sang , & brave leur mémoire.
Un si vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint , s'il n'est vengé , l'ardeur de vous servir.
Enfin mon pere est mort, j'en demande vengeance,

.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;
Vengez-la par une autre , & le sang par le sang ,
Immolez non à moi , mais à votre couronne ,
Mais à votre grandeur , mais à votre personne ,
Immolez . . . au bien de tout l'Etat ,
Le téméraire Auteur d'un si haut attentat.

Voici la réponse de Dom Diégue qui
défend la cause de son fils.

258 RHETORIQUE FRANÇOISE ,

Qu'on est digne d'envie

Lorsqu'en perdant la force , on perd aussi la vie !

Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux ,

Au bout de leur carrière un destin malheureux !

Moi, dont les longstravaux ont acquis tant de gloire,

Moi , que jadis par-tout a suivi la victoire ,

Je me vois aujourd'hui , pour avoir trop vécu ,

Recevoir un affront , & demeurer vaincu.

Ce que n'a pu jamais combat , siège , embuscade ,

Ce que n'a pu jamais Arragon , ni Grenade ,

Ni tous vos ennemis , ni tous mes envieux ,

Le Comte en votre Cour l'a fait presque à vos yeux ,

Jaloux de votre choix , & fier de l'avantage

Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.

SIRE , ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois ,

Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois ,

Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie ,

Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie ,

Si je n'eusse produit un fils digne de moi ,

Digne de son Pays , & digne de son Roi ,

Il m'a prêté sa main , il a tué le Comte ,

Il m'a rendu l'honneur , il a lavé ma honte.

Si montrer du courage & du ressentiment ,

Si venger un soufflet mérite un châtiment ,

Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :

.

Si Chimène se plaint qu'il a tué son pere ,

Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.

.

Ah ! conservez pour vous le bras qui peut servir ,
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène .
 Je n'y résiste point , je consens à ma peine ,
 Et loin de murmurer d'un rigoureux décret ,
 Mourant sans deshonneur , je mourrai sans regret.

Dans une autre Tragédie, Horace, après avoir fait triompher Rome d'Albe par la défaite des Curiaces, tue sa propre sœur dans un transport de colere, parce qu'elle témoignoit trop de regret de la mort d'un des Curiaces son Amant, & que dans sa douleur elle s'emportoit jusqu'à faire des imprécations contre Rome; Valere, un autre Amant de sa sœur, voulant venger cette mort, se porte pour accusateur d'Horace devant Tullus Hostilius, Roi de Rome. Voici son plaidoyer.

S I R E , puisque le Ciel entre les mains, des Rois ;
 Dépose sa justice & la force des loix ,
 Et que l'état demande aux Princes légitimes
 Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
 Souffrez qu'un bon Sujet vous fasse souvenir
 Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut
 punir.

Souffrez.

Le vieil Horace, pere de l'accusé, l'interrompt tout d'un coup, & s'écrie :

260 RHETORIQUE FRANÇOISE ,
Quoi ! Qu'on envoie un Vainqueur au supplice ?

Cette brusque répartie si naturelle à un pere dans une pareille circonstance , vaut toute seule un Plaidoyer ; nous verrons cependant par la suite la réponse de ce vieillard.

VALERE *continue* :

Souffrez donc , ô grand Roi, le plus juste des Rois ;
Que tous les gens de bien vous parlent par ma
voix.

Non que nos cœurs jaloux , de ses honneurs s'irri-
tent ,

S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent,
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ,

Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.

Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur , & périsse en coupable ,

Arrêtez sa fureur , & sauvez de ses mains ,

Si vous voulez regner , le reste des Romains ,

Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant , si funeste ,

Et les nœuds de l'hymen durant nos bons destins

Ont tant de fois uni des peuples si voisins ,

Qu'il est peu de Romains que le parti contraire

N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-
frere ,

Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs

Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.

Si c'est offenser Rome , & que l'heur de ses armes
 L'autorise à punir ce crime de nos larmes ,
 Quel sang épargnera ce barbare Vainqueur ,
 Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur ?
 Et ne peut excuser cette douleur pressante
 Que la mort d'un Amant jette au cœur d'une
 Amante ,

Quand prêts d'être éclairés du nuptial flambeau
 Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
 Faisant triompher Rome , il se l'est asservie ,
 Il a sur nous un droit & de mort & de vie ,
 Et nos jours criminels ne pourront plus durer
 Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer !
 Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome
 Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;

.
 Pensez-vous que les Dieux, vengeurs des innocens,
 D'une main parricide acceptent de l'encens ?
 Sur vous ce sacrilège attireroit sa peine
 Ne le considérez qu'en objet de leur haine ;
 Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
 Le bon destin de Rome a plus fait que son bras ;
 Puisque ces mêmes Dieux , Auteurs de sa victoire,
 Ont permis qu'aussi-tôt il en soüillât la gloire ,
 Et qu'un si grand courage après ce noble effort
 Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
 SIRE , c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide ,
 En ce lieu Rome a vû le premier parricide ,
 La suite en est à craindre , & la haine des Cieux ,

Sauvez-nous de sa main, & redoutez les Dieux.

Il est aisé de distinguer dans ce discours de Valere l'Exorde, la Confirmation & la Péroration ; il y avoit plus de désordre apparent dans ceux de Chimène & de Dom Diégue, parce qu'il y avoit plus de passion ; mais ce désordre même n'étoit qu'un ordre plus caché.

Horace, Sabine son épouse, & le vieil Horace son pere, répondent diversement à l'accusation de Valere. Horace ne s'avoue coupable qu'autant que le Roi l'aura jugé tel ; il se soumet à sa justice & consent à mourir, si c'est sa volonté. Cette manière de se défendre n'est pas la plus maladroite.

Sabine conjure le Roi de la prendre pour victime au lieu de son époux. Le vieil Horace est le seul qui allégué de bons moyens de défense : voici ces trois discours.

Après que Valere a parlé, Tullus dit :

Défendez-vous, Horace.

H O R A C E.

SIRE, on se défend mal contre l'avis d'un Roi,
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son Prince il paroît condam-
nable.

C'est un crime envers lui de vouloir s'excuser
 Notre sang est son bien , il en peut disposer ,
 Et c'est à nous de croire alors qu'il en dispose
 Qu'il ne s'en prive pas sans une juste cause.

SIRE, prononcez donc , je suis prêt d'obéir ,
 D'autres aiment la vie , & je la dois haïr.

Je ne reproche point à l'ardeur de Valere
 Qu'en Amant de la sœur il accuse le frere ;
 Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;
 Il demande ma mort , je la veux comme lui.
 Un seul point entre nous met cette différence ,
 Que mon honneur par-là cherche son assurance ,
 Et qu'à ce même but nous voulons arriver ,
 Lui, pour flétrir ma gloire , & moi , pour la sauver.

.
 Je ne vanterai point les exploits de mon bras ,
 Votre Majesté, SIRE, a vu mes trois combats ,
 Il est bien mal aisé qu'un pareil les seconde ,
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde ,
 Et que tout mon courage , après de si grands coups ,
 Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;
 Ainsi donc , pour laisser une illustre mémoire ,
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ,
 Rome ne manque point de généreux Guerriers.
 Allez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers.
 Que Votre Majesté désormais m'en dispense ;
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense ,
 Permettez , ô grand Roi ! que de ce bras vainqueur ,
 Je m'immole à ma gloire , & non pas à ma sœur.

Sabine aussi-tôt arrive , & s'adressant au Roi , lui dit :

SIRE , écoutez Sabine , & voyez dans son ame
Les douleurs d'une sœur , & celles d'une femme ;
Qui toute désolée , à vos sacrés genoux
Pleure pour sa famille , & craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice ,
Quoi qu'il ait fait pour vous , traitez-le comme tel ;
Et punissez en moi ce noble criminel ;
De mon sang malheureux expiez tout son crime ;
Vous ne changerez point pour cela de victime.

Les nœuds de l'Hyménée & son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même.

La mort que je demande , & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine , & finira la mienne.

SIRE , voyez l'excès de mes tristes ennuis ,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.

Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée ,

Et quelle impiété de haïr un époux

Pour avoir bien servi les siens , l'Etat & vous !

Aimer un bras souillé du sang de tous mes freres !

N'aimer pas un mari qui finit nos miseres !

SIRE , délivrez-moi par un heureux trépas

Des crimes de l'aimer , & de ne l'aimer pas.

J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :

Ma

Ma main peut me donner ce que je vous demande,
 Mais ce trépas enfin me fera bien plus doux
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux.
 Si je puis par mon sang apaiser la colere
 Des Dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévere,
 Satisfaire en mourant aux Manes de sa sœur,
 Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil Horace enfin prend la parole:

SIRE, c'est donc à moi de répondre à Valere,
 Mes enfans avec lui conspirent contre un pere,
 Tous trois veulent me perdre, & s'arment sans
 raison

Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
 Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
 Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,
 Va plutôt consulter leurs Manes généreux;
 Ils sont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent
 heureux.

Puisque le Ciel vouloit qu'elle fût asservie,
 Si quelque sentiment demeure après la vie,
 Ce mal leur semble moindre,
 Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous,
 Tous trois défavoüeront la douleur qui te touche,
 Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
 L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
 Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux;

266 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Contre ce cher époux Valere envain s'anime ,
 Un premier mouvement ne fut jamais un crime ,
 Et la louange est dûe au lieu du châtimant ,
 Quand la vertu produit ce premier mouvement.
 Aimer nos ennemis avec idolâtrie ,
 De rage en leur trépas maudire la patrie ,

.
 C'est ce qu'on nomme crime , & ce qu'il a puni.

Le seul amour de Rome a sa main animée ,
 Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.

Qu'ai-je dit , SIRE ? Il l'est , & ce bras paternel
 L'auroit déjà puni s'il étoit criminel.

J'aurois sçu mieux user de l'entiere puissance
 Que me donnent sur lui les droits de la naissance ,
 J'aime trop l'honneur , SIRE , & ne suis point de
 rang

A souffrir ni d'affront , ni de crime en mon sang.

C'est dont je ne veux point de témoin que Valere ,
 Il a vû quel accueil lui gardoit ma colere ,
 Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat
 Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.

Qui le fait se charger des soins de ma famille ?

Qui le fait malgré moi , vouloir venger ma fille ?

Et par quelle raison dans son juste trépas

Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas ?

On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'au-
 tres !

SIRE , nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ,
 Et de quelque façon qu'un autre puisse agir ,

Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux
d'Horace,

Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race.

Qui n'est point de son sang, ne peut faire d'affron
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en
poudre,

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,

L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau

Qui fait cheoir les méchans sous la main d'un bour-
reau ?

Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un
homme

Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome ;

Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom

D'un Guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?

Dis, Valere, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,

Où tu penèses choisir un lieu pour son supplice ?

Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix

Font retentir encor du bruit de ses exploits ?

Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places

Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,

Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ
d'honneur

Témoin de sa vaillance, & de notre bonheur ?

Tu ne scaurois cacher sa peine à sa victoire,

Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa
gloire,

268 RHETORIQUE FRANÇOISE,

Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour ,
 Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle ,
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
 Vous les préviendrez , SIRE , & par un juste arrêt
 Vous sçauvez embrasser bien mieux son intérêt ,
 Ce qu'il a fait pour elle , il peut encor le faire ,
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
 SIRE , ne donnez rien à mes débiles ans ,
 Rome aujourd'hui m'a vû Pere de quatre enfans :
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle ,
 Il m'en reste encor un , conservez-le pour elle.

.
 Horace , ne crois pas que le peuple stupide
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit ,
 Mais un moment l'élève , un moment le détruit ,
 Et ce qu'il contribue à notre renommée
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
 C'est aux Rois , c'est aux Grands , c'est aux esprits
 bien faits ,

A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire ,
 Eux seuls des vrais Héros assurent la mémoire.
 Vis toujours en Horace , & toujours auprès d'eux
 Ton nom demeurera grand , illustre , fameux ,
 Bien que l'occasion moins haute ou moins brillante ,
 D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
 Ne hai donc plus la vie , & du moins vis pour moi ,

Et pour servir encor ton Pays & ton Roi.

SIRE, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

Ces Plaidoyers, quoique remplis d'idées nobles, brillantes & sublimes, font un assez mauvais effet dans cette Tragédie où ils sont fort mal enchâssés. Ils faut les en détacher, comme je viens de faire, & les contempler en particulier, pour jouir de toutes leurs beautés.

Ces beautés sont offusquées par quelques défauts. Corneille s'élève quelquefois si haut, qu'il est obligé de tomber, & ses chûtes sont terribles. Voici, par exemple, deux vers, qui placés à côté l'un de l'autre, sont insupportables.

N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,
Et souffrez pour finir que je m'adresse à lui.

Le premier de ces deux vers est beau, l'autre est foible & burlesque; il me semble que j'entends le Maître de Triétrac dans le Joueur, dire à Geronte:

Mon nom est Tout-à-Bas, Vicomte de la Caze;
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

Horace a bien apostrophé Sabine & Valere sans permission; pourquoi faut-il qu'il la demande pour apostropher son fils? Il pouvoit fort bien le faire sans le dire.

On trouve auffi dans tous ces difcours de vieilles expreffions & des inverfions vicieufes dont l'oreille eft choquée ; mais il faut fe fouvenir qu'il y a plus de cent ans que Corneille écrivoit tout ceci.

Quoiqu'il en foit , il feroit à defirer que tous nos Orateurs fuflent auffi éloquens en profe , que Corneille l'étoit en vers.

Dans la Tragédie de Brutus , ce Conful plaide noblement la caufe du Peuple Romain contre l'Ambaffadeur Tofcan , qui défend avec beaucoup d'Eloquence celle de Tarquin.

Arons effayé d'abord d'intimider le Sénat par l'exposition des dangers qui le menacent, s'il s'obftine à fecouer le joug des Tarquins.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous :
 C'eft en vain que Titus en détourna les coups ;
 Je vois avec regret fa valeur & fon zèle ,
 N'affurer aux Romains qu'une chute plus belle ;
 Sa victoire affoiblit vos remparts défolés ,
 Du fang qui les inonde , ils feignent ébranlés.
 Ah ! ne refufez plus une paix néceffaire.
 Si du Peuple Romain le Sénat eft le Pere ,
 Porfenna l'eft des Rois que vous perfecutez ;
 Mais vous, du nom Romain vengeurs fi redoutez ,
 Vous , des droits des Mortels éclairés interprètes ,

Vous qui jugez les Rois , regardez où vous êtes.
 Voici ce Capitole & ces mêmes Autels ,
 Où jadis , attestant tous les Dieux immortels ,
 J'ai vû chacun de vous , brûlant d'un autre zèle
 A Tarquin votre Roi jurer d'être fidèle.
 Quels Dieux ont donc changé les droits des Sou-
 verains ?

Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
 Qui du front de Tarquin ravit le Diadème ?
 Qui peut de vos sermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus ,
 Ces Dieux qu'il outragea , ces droits qu'il a perdus ;
 Nous avons fait , Arons , en lui rendant hommage ,
 Serment d'obéissance & non pas d'esclavage ;
 Et puisqu'il vous souvient d'avoir vû dans ces lieux
 Le Sénat à ses pieds faisant pour lui des vœux ;
 Songez qu'en ce lieu même , à cet autel auguste :
 Devant ces mêmes Dieux , il jura d'être juste ;
 De son Peuple & de lui tel étoit le lien ,
 Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien ;
 Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidelle ;
 Rome n'est plus sujette , & lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
 Eut entraîné Tarquin par delà son devoir ,
 Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse ;

Z iijj

272 RHETORIQUE FRANÇOISE,

Quel homme est sans erreur , & quel Roi sans foiblesse ?

Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?

Vous , nés tous ses sujets , vous faits pour obéir ?

Un Fils ne s'arme point contre un coupable Pere ;

Il détourne les yeux , le plaint & le revere.

Les Droits des Souverains sont-ils moins précieux ?

Nous sommes leurs enfants , leurs Juges sont les Dieux.

Si le Ciel quelquefois les donne en sa colere ;

N'allez pas mériter un présent plus severe ,

Trahir toutes les Loix , en voulant les venger ,

Et renverser l'Etat au lieu de le changer.

Instruit par le malheur (ce grand Maître de l'homme)

Tarquin sera plus juste & plus digne de Rome.

Vous pouvez raffermir par un accord heureux

Des Peuples & des Rois les légitimes nœuds.

Et faire encor fleurir la liberté publique ,

Sous l'ombrage sacré du pouvoir Monarchique.

Brutus répond par ce beau morceau imité de Cinna , que nous avons rapporté à l'article de l'imitation.

Les petites disputes qui s'élevent tous les jours dans les conversations , sont des espèces de Plaidoyers pour & contre. Quand ce ne sont que de légères agaceries assaisonnées de beaucoup de sel , & qui ne dé-

générent point en querelles , rien n'est plus aimable : c'est un préservatif assuré contre la langueur & l'ennui , où l'uniformité continue de sentimens pourroit faire tomber la conversation.

Mais trop souvent ces disputes dégènerent en querelles véritables , & deviennent odieuses & ridicules par l'aigreur , l'emportement & la confusion qui s'y mêlent. Madame de Sévigné disoit que cela rendoit l'esprit d'une rudesse & d'une contrariété insupportables. M. de Marivaux dans le Spectateur François , fait un tableau burlesque & charmant de ces sortes de contestations ; & M. de saint Evremont dans la jolie histoire que je vais rapporter , couvre de ridicule & les combattans & le médiateur.

» La dispute vint sur le sujet de la Reine
 » de Suede qu'on louoit de la connoissance
 » qu'elle a de tant de choses. Tout d'un
 » coup le Commandeur seleva , & ôtant son
 » chapeau d'un air tout particulier ; *Mes-*
 » *sieurs* , dit-il , *si la Reine de Suede n'avoit*
 » *sçu que les coutumes de son Pays , elle y*
 » *seroit encore : pour avoir appris notre Lan-*
 » *gue & nos manieres , pour s'être mise en état*
 » *de réussir huit jours en France , elle a per-*
 » *du son Royaume. Voilà ce qu'ont produit*

» *sa science & ses belles lumieres que vous nous*
 » *vantez..*

» Bautru voyant choquer la Reine de
 » Suede qu'il estime tant , & les belles-Let-
 » tres qui lui sont si cheres , perdit toute
 » considération; & commençant par un ser-
 » ment : il faut être bien injuste , reprit-il,
 » d'imputer à la Reine de Suede comme un
 » crime , la plus belle action de sa vie. Je
 » ne m'étonne point de votre aversion pour
 » les Sciences: ce n'est pas d'aujourd'hui que
 » vous les avez méprisées. Si vous aviez lu
 » les Histoires les plus communes , vous
 » sçauriez que sa conduite n'est pas sans
 » exemple. Charles-Quint n'a pas été moins
 » admirable par la renonciation de ses Etats,
 » que par ses conquêtes: Dioclétien n'a-t'il
 » pas quitté l'Empire , & Sylla le pouvoir
 » souverain? Mais toutes ces choses vous
 » sont inconnues, & c'est folie de disputer
 » avec un ignorant. Au reste où me trou-
 » verez-vous un homme extraordinaire qui
 » n'ait eu des lumieres & des connoissances
 » acquises ?

» A commencer par M. le Prince il alla
 » jusqu'à César, de César au Grand Ale-
 » xandre : & l'affaire eût été plus loin , si
 » le Commandeur ne l'eût interrompu avec
 » tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de

» se taire. Vous nous en contez bien ,dit-il,
 » avec votre César & votre Alexandre. Je
 » ne sçais s'ils étoient sçavans ou ignorans,
 » il ne m'importe guères : mais je sçais que
 » de mon tems on ne faisoit étudier les Gen-
 » tilshommes que pour être d'Eglise ; enco-
 » re se contentoient-ils le plus souvent du
 » Latin de leur Bréviaire. Ceux qu'on de-
 » stinoit à la Cour ou à l'Armée, alloient
 » honnêtement à l'Académie. Ils appre-
 » noient à monter à cheval, à danser, à fai-
 » re des armes, à jouer du luth, à voltiger,
 » un peu de Mathématiques, & c'étoit tout :
 » vous aviez en France mille beaux Gendar-
 » mes, galans hommes. C'est ainsi que se
 » formoient les Thermes & les Bellegardes.
 » Du Latin ! De mon tems, du Latin ! un
 » Gentilhomme en eût été deshonoré. Je
 » connois les grandes qualités de M. le Prin-
 » ce, & suis son serviteur : mais je vous di-
 » rai que le dernier Connétable de Mont-
 » morency a sçu maintenir son crédit dans
 » les Provinces, & sa considération à la
 » Cour, sans sçavoir lire. Peu de Latin,
 » vous dis-je, & de bon François.

» Il fut avantageux au Commandeur que
 » le bon homme eût la goutte ; autrement
 » il eût vengé le Latin par quelque chose
 » de plus pressant que la colere & les inju-

res. La contestation s'échauffa tout de nouveau : celui-ci résolu de mourir sur son opinion , celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la dispute , quand un Prélat charitable voulut accommoder le différend ; ravi de trouver une si belle occasion de faire paroître son sçavoir & son esprit. Il toussa trois fois avec méthode , se tournant vers le Docteur ; trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant : & lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance , il parla de cette sorte.

Je vous dirai , Messieurs , je vous dirai que la science fortifie la beauté du naturel , & que l'agrément & la facilité de l'esprit donnent des graces à l'érudition. Le génie seul sans regle & sans art , est comme un torrent qui se précipite avec impétuosité. La science sans naturel ressemble à ces campagnes sèches & arides , qui sont désagréables à la vûe. Or , Messieurs , il est question de concilier ce que vous avez divisé mal-à-propos , de rétablir l'union où vous avez jetté le divorce. La science n'est autre chose qu'une parfaite connoissance : l'art n'est rien qu'une re-

« gle qui conduit le naturel. Est-ce, Mon-
 » sieur, (s'adressant au Commandeur) que
 » vous voulez ignorer les choses dont vous
 » parlez, & faire vanité d'un naturel qui se
 » déregle , qui s'éloigne de la perfection ?
 » Et vous, M. de Bautru , renoncez-vous à
 » la beauté naturelle de l'esprit , pour vous
 » rendre esclave de préceptes importuns , &
 » de connoissances empruntées ? Il faut fi-
 » nir la conversation , reprit brusquement
 » le Commandeur : j'aime encore mieux sa
 » science & son Latin , que le grand dis-
 » cours que vous nous faites.

« Le bon homme qui n'étoit pas irré-
 » conciliable , s'adoucit aussi-tôt ; & pour
 » rendre la pareille au Commandeur , il
 » préféra son ignorance agréable aux paro-
 » les magnifiques du Prélat. Pour le Prélat ;
 » il se retira avec un grand mépris de tous
 » les deux , & une grande satisfaction de
 » lui-même.

SECTION II.

Du Genre Délibératif.

DAns le genre délibératif , il s'agit de
 prendre parti sur une affaire impor-
 tante ; chacun déclare son sentiment , & ex-

pose les motifs sur lesquels il est appuyé. C'est une éloquence mâle & robuste qui convient à ce genre ; point de colifichets , point de badinage , point de jeux de mots , point d'antitheses , point de ces petits traits brillans qu'on appelle simplement de l'esprit. Quand le célèbre Démosthene engageoit les Athéniens à défendre leur liberté contre Philippe , Roi de Macédoine , son éloquence étoit un foudre & un torrent , il entraînoit tous les esprits & les enflammoit d'une ardeur guerrière ; aussi Philippe disoit-il : *Je ne crains point les Athéniens , je ne crains que Démosthene*. M. de Turreil , qui en traduisant cet excellent Orateur , avoulu relever sa simplicité par quelques ornemens , lisant un jour dans l'Académie quelques endroits de sa traduction , Racine s'écria : *Ah ! le bourreau ! ne va-t-il pas donner de l'esprit à Démosthene ?*

Voici des exemples.

Dans le Paradis perdu , les Anges rebelles , précipités dans les abîmes infernaux par le foudre du Dieu vengeur , délibèrent s'ils recommenceront la guerre , ou s'ils resteront pour jamais enfermés dans cette affreuse prison , Satan , leur Général , propose simplement l'affaire dans le Conseil , & recueille leurs avis.

» Le premier après lui , Moloch le Sceptre
 » en main se leva ; Moloch le plus violent &
 » le plus furieux des esprits qui combattirent
 » dans les plaines de l'Empirée. Le désespoir
 » augmentoit encore sa férocité naturelle. Il
 » avoit l'audace de se soutenir égal au Tout-
 » puissant ; & plutôt que de fléchir , il aimoit
 » mieux cesser d'être.

Son discours est plein de fureur & d'em-
 portement , nous en avons vû le début dans
 l'article de l'exorde brusque ; il ne propose
 pas moins que d'aller attaquer le Tout-puis-
 sant jusques dans le Ciel.

» Mais , dira-t'on , la route est inaccessi-
 » ble , comment aller d'un plein vol assaillir
 » un ennemi si élevé ? Considérez donc , si le
 » breuvage assoupissant de ce lac d'oubli ne
 » vous tient point encore engourdis , que de
 » notre propre mouvement nous montons
 » vers notre siège natal. La descente est
 » contraire à notre nature. Eh quoi ! quand
 » le fier ennemi poursuivoit notre armée
 » rompuë à travers l'abime , ne sentiez-vous
 » pas quels efforts il nous falloit faire pour
 » descendre , malgré l'impulsion que nous
 » avions reçûe ? Il nous est donc facile de
 » nous relever. On craint l'événement ; si
 » nous nous attaquons de nouveau à un
 » plus fort que nous , sa colere pourroit au-

» gmenter nos malheurs. Est-il donc encore
 » quelque chose à craindre dans les enfers ?
 » Quoi de plus désolant , que de se voir à
 » jamais privé de la béatitude , que de gé-
 » mir sans cesse dans ce gouffre abomina-
 » ble , livrés en proie à un feu qui ne s'é-
 » teint point , toujours dans l'attente de
 » l'heure fatale où les chaînes de l'enfer nous
 » entraîneront aux tourmens ? De plus
 » grands châtimens seroient au-dessus de
 » toute force créée , ils nous anéantiroient.
 » Qu'avons-nous donc à redouter ? Pour-
 » quoi craindre d'irriter la colere de notre
 » ennemi ? Qu'elle s'enflamme à son plus
 » haut point , elle nous consumera entiere-
 » ment , & la mort est préférable à une éter-
 » nelle misere ; ou si notre substance divi-
 » ne est immortelle , nous aurons toujours
 » la consolation de nous voir à l'abri du
 » néant. Ne nous sentons-nous pas en état
 » de troubler la demeure du Très-Haut , &
 » de porter l'allarme jusqu'à son trône ?
 » Nous sommes donc déjà vengés , quand
 » même nous ne serions pas vainqueurs.

L'impétuosité de ce discours étoit bien
 capable d'entraîner à la guerre des esprits
 révoltés , dont la haine & la vengeance n'é-
 toient retenues que par la crainte. Que ces
 raisons soient solides ou fausses , la vivacité
 avec

avec laquelle elles sont exprimées ne laisse pas le tems de les discuter.

» De l'autre côté se leva Béliar dans une
 « attitude plus gracieuse & plus modérée.
 » L'Olympe n'avoit point perdu de plus
 » bel habitant. Par la noblesse de son exté-
 » rieur libre & guerrier , il sembloit destiné
 » pour des actions d'éclat , mais en lui tout
 » étoit faux & dépourvû de solidité. Sa
 » voix plus douce que la manne du Ciel ;
 » sçavoit donner une couleur favorable aux
 » crimes les plus noirs. Il possédoit l'art de
 » confondre la raison , & de faire avorter
 » les desseins les mieux conçûs. Ses pensées
 » basses & industrieuses pour le vice , étoient
 » timides & paresseuses , quand il s'agissoit
 » de quelque chose de grand. Il parla ce-
 » pendant , & d'un ton flatteur pour l'oreil-
 » le & persuasif pour le cœur , il prononça
 « ces paroles :

» Chers compagnons , je suis très-porté
 » à la guerre , je ne cede en haine à person-
 » ne ; mais ce qui vient d'être allégué de
 « plus fort pour la persuader , ne sert qu'à
 » m'en détourner. Quel augure devons-nous
 » tirer du succès , quand le plus brave de
 » nos troupes se méfiant lui-même de son
 » conseil & de sa force , fonde son courage
 » sur le désespoir , & consent à périr , pour-

» vû qu'il se venge ? Quelle vengeance pou-
 » vons-nous prendre ? Les tours éternelles
 » font gardées par des troupes invincibles.
 » De distance en distance les légions du
 » Tout-Puissant font campées sur les con-
 » fins de l'abîme & d'une aîle légère ses cou-
 » reurs s'avancant dans le Royaume de la
 » nuit , mettent l'Empirée à l'abri de la fur-
 » prise. Pourrions-nous nous faire jour par
 » la force ? Quand tout l'enfer marcheroit
 » après nous pour confondre par l'épaisseur
 » de ses ténèbres la pure lumière des Cieux ,
 » notre ennemi assis sur un trône incorrupti-
 » ble , dissiperait par l'éclat de sa présence
 » tout ce qui voudrait l'offusquer , & sa
 » cuirasse que rien ne sçauroit endomma-
 » ger , repousseroit bien - tôt nos foibles
 » traits. C'est donc le désespoir qu'on nous
 » présente pour unique ressource. On veut
 » que nous allumions encore la colere du
 » Vainqueur. Dans quelle vûe ? C'est , dit-
 » on , que s'il redouble nos maux , leur ex-
 » cès pourra enfin nous anéantir. Triste dé-
 » livrance ! Qui d'entre nous , malgré les
 » peines dont nous sommes accablés , n'ai-
 » mera pas mieux joüir de cet Etre intel-
 » lectuel & se promener à travers l'éternité ,
 » dans la variété de ses pensées , que de
 » périr englouti dans le sein de la nuit éter-

» nelle ? Mais supposons que la mort soit
 » un bien pour nous , notre Vainqueur cour-
 » roucé voudroit-il nous en gratifier , ou
 » même le pourroit-il ? Il est douteux qu'il
 » le puisse , sûr qu'il ne le voudra jamais.
 » Voudra-t-il , étant si sage , lâcher la bri-
 » de à toute sa colere ? Et pourroit-il bien
 » par foiblesse ou par inadvertance , don-
 » ner à ses ennemis ce qu'ils desirent ? Dé-
 » truiroit-il dans sa fureur ceux que cette
 » même fureur réserve & destine à des châ-
 » timens éternels ? Pourquoi donc balan-
 » çons-nous , disent ceux qui conseillent la
 » guerre ? Nous sommes condamnés sans
 » retour à des malheurs sans bornes : nos
 » peines , quoi que nous fassions , ne sçau-
 » roient augmenter : que pourrions - nous
 » souffrir de plus ? Ce que nous pourrions
 » souffrir de plus ! Est-ce donc ce qu'il y a
 » de plus triste , que d'avoir la liberté de
 » parler , d'agir & de s'assembler ? Rap-
 » pellez - vous cette fuite précipitée , où
 » frappés du foudre & vivement poursuivis ,
 » nous conjurons l'abîme de nous ouvrir
 » son sein , & de nous dérober aux traits du
 » Vainqueur : l'enfer nous sembloit alors un
 » azyle. Notre état n'étoit-il pas plus af-
 » freux tout le tems où nous nous sommes
 » vûs enchaînés & ensevelis dans le lac

» brûlant ? Quoi ! si le souffle qui alluma ces
» tristes feux se ranimoit pour les rendre
» sept fois plus ardens : si la vengeance pres-
» qu'affoupie venoit à se réveiller : si tous
» les trésors de sa colere s'ouvroient : si les
» voûtes infernales s'écroulant , faisoient
» fondre sur nos têtes leurs torrens enflam-
» més & toutes les horreurs qui nous mena-
» cent , notre sort ne seroit-il pas infiniment
» plus à plaindre ? Peut-être au moment que
» nous projettons une guerre glorieuse , il
» s'élève contre nous une tempête qui nous
» submergera dans les flammes. Peut-être
» une main invisible va-t-elle nous enlever
» & nous clouer sur divers rochers , pour
» être le jouet & la proie des tourbillons
» furieux. Cette situation ne seroit-elle pas
» plus horrible ? Non , non , ne songeons
» plus à la guerre. Nous ne présumons point
» de vaincre celui qui possède la force , ni
» de tromper celui qui voit tout d'un coup
» d'œil. Egalemeut puissant pour repousser
» nos coups , & sage pour dissiper nos tra-
» mes , du haut des Cieux il se rit de nos
» vaines émeutes. Mais vivrons-nous des-
» honorés , foulés aux pieds , bannis du
» Ciel , notre chere Patrie ? Le Destin l'a
» voulu , soumettons-nous. La force ne nous
» manque pas , manquerons - nous de pa-

» tience? Dans l'incertitude du succès, nous
 » aurions dû faire nos réflexions avant que
 » de prendre les armes contre un si grand
 » ennemi; mais nous nous sommes livrés
 » aux mouvemens de notre courage. Pour-
 » quoi frémir des violences qu'on exerce
 » contre nous? L'exil, l'ignominie, l'es-
 » clavage, sont des maux inévitables pour
 » des vaincus. Faisons-nous une raison. No-
 » tre Vainqueur pourra s'apaiser avec le
 » tems. Si nous cessons de l'insulter, peut-
 » être il nous laissera tranquilles dans ces
 » lieux écartés de sa vûe. Qui sçait même;
 » si satisfait un jour de ce que nous aurons
 » souffert, il n'écouterà pas sa clémence?
 » Ces feux brûlans se ralentiront quand son
 » souffle n'en rallumera plus les flammes.
 » Alors notre essence purifiée surmontera
 » leur vapeur nuisible, & notre tempéra-
 » ment s'accoutumant au climat, n'en res-
 » sentira plus aucune incommodité. Cette
 » horreur se convertira en bonace, & cette
 » obscurité en lumière. L'instabilité des
 » choses que le tems dispose à des révolu-
 » tions continuelles, doit élever nos espé-
 » rances. Nous pouvons nous flatter de
 » quelque changement heureux: notre con-
 » dition étoit autrefois fortunée, elle est
 » aujourd'hui déplorable; mais elle peut

» empirer, si nous nous exposons à de plus
» grands châtimens.

Mammone, le démon des richesses, parla après lui, il opina aussi pour la paix ; comme il n'étoit sensible qu'à l'éclat de l'or & des perles, il se consola d'être condamné à vivre éternellement dans un lieu de souffrances où il avoit découvert des mines d'or.
» Bannissons, dit-il, tous les projets de
» guerre, & ne songeons plus qu'à tirer
» avantage des richesses que nous possédons. Son avis pour la paix fut goûté, on se sentit flatté du projet de fonder un empire pareil à celui des Cieux. Soudain Belzebuth, qui après Satan tenoit le premier rang, se leve d'un air grave. En se levant, » il parut le soutien d'un Etat, il commence par reprocher aux Puissances infernales la lâcheté qui les pousse à préférer une paix honteuse & impossible à une guerre glorieuse & nécessaire ; mais il n'approuve pas non plus le conseil désespéré de Moloch ; il propose d'humilier le Tout-puissant par des moyens moins violens & plus sûrs.

» Qu'est-il nécessaire que par une irrup-
» tion dangereuse nous envahissions l'Em-
» pirée, dont les superbes remparts ne
» craignent ni assaut, ni siège, ni surprise
» de la part de l'abîme ? Il est des routes &

„ plus sûres & plus aisées. Une ancienne
 „ Prophétie nous a révélé dans le Ciel,
 „ qu'un Monde nouveau devoit fortir du
 „ néant. Si j'ai bien combiné les termes & les
 „ signes de la Prophétie, il doit en être dé-
 „ ja sorti pour servir de demeure à une race
 „ nouvelle, à l'homme dont la nature sem-
 „ blable à la nôtre, mais inférieure en ex-
 „ cellence, est plus favorisée de celui qui
 „ regne. La volonté du Très-Haut s'est ex-
 „ pliquée là dessus parmi les Dieux, & il l'a
 „ confirmée par un serment qui fit trembler
 „ toute la circonférence du Ciel. Tournons
 „ de ce côté-là toutes nos pensées : tâchons
 „ d'apprendre quelles créatures l'habitent,
 „ quelle est leur figure ou leur substance,
 „ quels sont leurs talens, en quoi consiste leur
 „ force ou leur foiblesse ; & si pour les sur-
 „ monter il faut employer l'artifice ou la
 „ violence. Les portes de l'Olympe sont
 „ fermées, tout assure la gloire & le repos
 „ du grand Monarque ; mais peut-être cette
 „ autre place frontiere de son Royaume est
 „ ouverte, dénuée de troupes, & n'a d'au-
 „ tres défenses, que ses premiers habitans.
 „ Portons contr'eux nos armes, détruisons
 „ leur monde, ou soumettons-le à titre de
 „ conquête. Chassés du Ciel, chassons de
 „ la terre ces nouveaux sujets, ou sou-

» levons-les contre leur Dieu, afin qu'il de-
 » vienne leur ennemi, & que dans sa fureur
 » il extermine son propre ouvrage. Ne sen-
 » tez-vous pas tout le plaisir d'une telle ven-
 » geance ? Elle troubleroit la joye qu'il res-
 » sent de notre confusion, & notre joye
 » naîtroit de son trouble. Il regretteroit ses
 » enfans bien aimés, qui partageant avec
 » nous & nos fautes & nos peines, maudi-
 » roient leur origine, & pleureroient leur
 » trop courte félicité. Voyez donc si ce pro-
 » jet mérite votre attention, ou s'il vous
 » convient mieux de vous occuper dans cet-
 » te triste demeure à bâtir des Empires chi-
 » mériques.

» Tel fut l'avis détestable que Belzebuth
 » mit dans tout son jour sur la premiere idée
 » qu'en avoit donnée Satan. Le projet auda-
 » cieux fut approuvé, & la joye étincela
 » dans les yeux des Anges des ténébres. Ils
 » donnerent un consentement unanime.

Enfin cet avis malheureusement pour le genre humain prévalut sur tous les autres.

Auguste dans la Tragédie de Cinna dé-
 libere s'il doit garder ou abdiquer le pou-
 voir souverain. Il consulte Cinna & Maxi-
 me sur ce te importante & délicate question;
 Maxime lui conseille d'abdiquer l'Empire,
 Cinna de le conserver; son avis l'emporta;
 leurs

leurs discours sont pleins d'idées & de choses, mais j'avoue que le style ne m'en paroît ni assez châtié ni assez égal pour les proposer ici comme modèles.

Dans la première scène de Brutus, on délibère si on accordera ou refusera audience à l'Ambassadeur Toscan; les Consuls sont partagés dans leurs avis.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoiqu'il vienne annoncer, quoiqu'on puisse en attendre,

Il le faut à son Roi renvoyer sans l'entendre,

Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus

Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.

Votre fils, * il est vrai, vengeur de sa Patrie,

A deux fois repoussé le Tyran d'Etrurie,

Je sçais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains

Je sçais qu'à votre exemple il sauva les Romains,

Mais ce n'est point assez. Rome assiégée encore

Voit dans les champs voisins ces Tyrans qu'elle abhorre.

Que Tarquin satisfasse aux ordres du Sénat,

Exilé par nos Loix qu'il sorte de l'état,

De son coupable aspect qu'il purge nos frontieres;

Et nous pourrons ensuite écouter ses prieres.

Ce nom d'Ambassadeur a paru vous frapper,

* Titus fils de Brutus.

Tarquin n'a pû nous vaincre, il cherche à nous
tromper.

L'Ambassadeur d'un Roi m'est toujours redouta-
ble ;

Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.

Rome ! n'écoute point leur séduisant langage ;
Tout art t'est étranger, combattre est ton partage ;
Confond tes ennemis de ta gloire irrités :
Tombe, ou puni les Rois ; ce sont-là tes traités !

BRUTUS.

Rome sçait à quel point sa liberté m'est chere ;
Mais plein du même esprit mon sentiment differe ;
Je vois cette Ambassade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux Citoyens Ro-
mains.

Accoutumons des Rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la République,
Attendant que du Ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.

L'avis de Publicola étoit plus sûr, celui
de Brutus étoit plus noble & plus hardi,
aussi fut il suivi par ces généreux Républi-
cains, mais il fut bien funeste à celui qui l'a-
voit ouvert, puisqu'il lui en coûta ses
deux Fils.

SECTION III.

Du Genre Démonstratif.

DANS le genre démonstratif on fait toujours l'éloge ou la satire de quelqu'un. Dans la satire, pour charger de l'horreur & de l'indignation publique celui qu'on veut rendre odieux, on sent qu'il faut employer des couleurs fortes & horribles; un style vif, ferré, pressant & rapide, est celui qui convient à la haine: au contraire dans les Panégyriques, les Complimens, les Oraisons funébres, &c. l'Eloquence doit étaler tout ce qu'elle a de plus brillant dans le coloris, de plus vif dans les sentimens, de plus hardi dans les pensées, de plus nouveau, de plus harmonieux dans les expressions. Il est question de satisfaire un auditeur délicat & dédaigneux, qui n'est venu que pour entendre un beau discours. La passion ne fournit rien ici à l'éloquence, elle n'a de ressource que dans elle-même; il faut qu'elle paye de ses propres richesses, & que l'intérêt soit remplacé par les ornemens.

CHAPITRE VI.

Des Figures.

LEs Figures de Rhétorique sont certains tours d'Eloquence qui s'éloignant en quelque chose du langage le plus simple & le plus uni , expriment avec plus de grace , de force , de noblesse & de vivacité les sentimens , les pensées & les mouvemens de l'ame.

Par exemple ;

Les Grands nous flattent quand nous pouvons les servir , ils nous méprisent quand nous leur sommes inutiles , ils nous oppriment quand nous leur sommes dangereux.

Voilà une maniere de parler toute simple & toute unie ;

Nous sommes de leur gloire un instrument servile ,
Rejetté par dédain , dès qu'il est inutile ,
Et brisé sans pitié , s'il devient dangereux.

Voilà une figure.

Il est des figures de différente espèce , les unes vives & gayer , se bornent à

plaire , à amuser par un léger badinage ; d'autres plus graves , plus majestueuses , plus fortes , s'adressent au cœur & aux passions.

Les Figures doivent couler de la nature , comme de leur véritable source. Elles sont d'un usage nécessaire & fort étendu ; elles animent , elles assaisonnent le discours , elles en bannissent la langueur & l'ennuyeuse monotonie ; elles y répandent mille agrémens , elles y font regner la variété. Dans la main d'un Orateur habile , elles sont comme des javelots dans la main d'un archer adroit ; elles frappent toujours à l'endroit marqué , & produisent inmanquablement l'effet attendu. Dans la conversation , dans les ouvrages légers , ce sont des fleurs aimables qui réveillent l'attention , qui soutiennent le plaisir.

Les figures consistent ou dans les pensées ou dans les paroles : ce n'est pas qu'il puisse y avoir des figures entées sur un frivole assemblage de mots sans pensées , ou de pensées sans mots ; mais il y a des figures qui consistent tellement dans les mots , que les moindres changemens , la plus légère omission ou transposition renverse & détruit toute là figure.

En voici des exemples.

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Jehu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.

Où il est clair que toute la figure consiste dans la répétition du mot, *Rompez* d'une part, & du mot *Jéhu* de l'autre. Retrancher la répétition : il n'y aura plus de figure.

Il n'en est pas de même des figures de pensées où l'on peut faire mille changemens dans le choix & l'arrangement des paroles, sans anéantir la figure. Par exemple, dans ces paroles de M. Bossuet :

» Glaive du Seigneur, quel coup vous
» venez de frapper ! Toute la terre en est
» étonnée.

Voilà une apostrophe parfaite. Changez tous les termes, retranchez, ajoutez, ôtez une partie, substituez-en une autre, la figure subsistera toujours.

SECTION PREMIERE.

Des Figures de Pensées.

COMME il est naturel de penser avant que de parler, (bien des gens font cependant le contraire ;) nous commencerons

par les figures de pensées dans lesquelles nous n'observerons point d'autre ordre que l'ordre alphabétique. Nous nous garderons bien sur-tout de faire parade d'une sçavante kyrielle de cent mille noms Grecs & barbares qu'on appelloit autrefois Figures de Rhétorique, vain étalage d'érudition fastueuse, frivoles objets de la curiosité des Pédans, que l'usage & le bon goût ont proscrit pour la plupart. On ne verra ici ni Chrie, ni Catachrèse, ni Métalepse, ni Métonimie, ni Onomatopée, & l'on n'y perdra rien.

De l'Antithèse.

L'Antithèse est une des plus agréables figures. Elle consiste dans un combat de pensées & de paroles opposées les unes aux autres, qui forme un effet admirable.

Saint Cyprien employe fort noblement cette figure dans son Sermon sur l'Aumône.

» Le Fils de Dieu s'est fait Fils de l'Homme, afin de nous faire enfans de Dieu ; il
 » a été blessé pour guérir nos playes ; il s'est
 » fait esclave pour nous rendre libres ; il est
 » mort enfin pour nous faire vivre.

M. Fléchier, dans l'Oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Aiguillon, dit :

» On la vit souffrir , mais on ne l'enten-
 » dit pas se plaindre : elle fit des vœux pour
 » son salut, & n'en fit pas pour sa santé. Prête
 » à vivre pour achever sa pénitence , prête à
 » mourir pour consommer son sacrifice; sou-
 » pirant après le repos de la Patrie , suppor-
 » tant patiemment les peines de son exil ; en-
 » tre la douleur & la joie , entre la possession
 » & l'espérance ; se réservant toute entière
 » à son Créateur , elle attendit tout ce qui
 » pouvoit arriver , , & ne souhaita que ce
 » que Dieu voudroit faire d'elle.

*M. Mafearon , Oraison funèbre du Vicomte
 de Turenne.*

» M. de Turenne , vainqueur des enne-
 » mis de l'Etat , ne causa jamais à la France
 » une joie si universelle & si sensible que
 » M. de Turenne vaincu par la vérité & sou-
 » mis au joug de la foi.

» Rome profane lui eût dressé des Statues
 » sous l'Empire des Césars , & Rome sainte
 » trouve de quoi l'admirer sous les Pontifes
 » de la Religion de Jesus-Christ.

S. Paul , 1. Epître aux Cor. chap. 4.

» On nous maudit , & nous bénissons ;

« on nous persécute, & nous souffrons ; on
 « nous dit des injures , & nous répondons
 « par nos prières.

ZAÏRE à Nérestan.

Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons
 tous deux,

Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.

ALZIRE à Zamore.

O jour ! ô doux momens d'horreur empoisonnés !

Cher & fatal objet de douleur & de joye ,

Ah ! Zamore ; en quel temps faut-il que je te
 voye !

XIPHARES à Monime.

Quelle marque , grands Dieux ! d'un amour dé-
 plorable !

Combien en un moment heureux & misérable !

De quel comble de gloire & de félicités ,

Dans quel abîme affreux vous me précipitez !

Dans le Poëme de la Religion.

Ver impur de la Terre & Roi de l'Univers ,

Riche & vuide de biens , libre & chargé de fers ,

Je ne suis que mensonge , erreur , incertitude ,

Et de la vérité je fais ma seule étude :

Tantôt le Monde entier m'annonce à haute voix

298 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Le Maître que je cherche , & déjà je le vois.

Tantôt le monde entier dans un profond silence ;
A mes regards errans n'est plus qu'un vuide immense.

• • • • •
Que d'orgueil ! C'est ainsi qu'à moi même contraire ,

Monstre de vanité , prodige de misere ,
Je ne suis à la fois que néant & grandeur.

Dans le Poëme de la Henriade , les sentimens opposés qui agitent le Roi au moment fatal où il s'éloigne de Gabrielle d'Estrées , sont fort bien exprimés par cette Antithèse.

Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore ,
En condamnant ses pleurs il en verfoit encore ;
Entraîné par Mornai , par l'amour attiré ,
Il s'éloigne , il revient , il part désespéré.

Voici une Antithèse bien soutenue dans le caractère d'un homme bizarre & capricieux.

Il veut , il ne veut pas ; il accorde , il refuse ;
Il écoute la haine , il consulte l'amour ;
Il promet , il rétracte , il condamne , il excuse ;
Le même objet lui plaît & déplaît tour-à-tour.

Comme cette figure est extrêmement brillante , & que l'art s'y manifeste fort sensible-

ment , on ne doit en user que le plus rarement qu'il est possible , & qu'avec des ménagemens infinis. Une lumiere si éclatante éblouit souvent plus qu'elle n'éclaire. On a reproché à l'illustre Evêque de Nîmes (M. Flechier) d'avoir trop émaillé ses éloquens discours de ces jeux de mots affectés , de ces petites Antithèses qui deviennent puériles si elles sont trop fréquentes. Il me semble que bien des Censeurs poussent trop loin leur aversion pour l'Antithèse , ils la regardent comme un vice en elle-même , au lieu qu'elle est un agrément & que son excès seul est vicieux ; ils veulent du moins la bannir impitoyablement de tout ouvrage sérieux ; quoiqu'elle puisse quelquefois y produire un fort bon effet. C'est tomber dans un excès pour éviter l'autre.

Cette figure consiste un peu aussi dans les paroles.

De l'Apostrophe.

L'Apostrophe est une figure par laquelle l'Orateur coupe tout-à-coup son discours pour l'adresser à quelque personne présente ou absente , vivante ou morte , ou à quelque objet animé ou inanimé.

300 RHETORIQUE FRANÇOISE,

E X E M P L E S.

Livre des Rois , chap. 1.

« Montagnes de Gelboé ! que jamais la
« rosée ni la pluye du Ciel ne descende sur
« vous.

Ezéchiel , chap. 21.

« O , Epée vengereffe ! fors de ton four-
« reau pour briller aux yeux des coupables ;
« & pour leur percer le cœur !

Pseaume 2.

« Ecoutez , Rois de la Terre ! & vous ;
« Juges du Monde , apprenez votre devoir.

*Bossuet , Oraison funebre de Marie-Thérese
d'Autriche.*

« Avant lui la France presque sans Vais-
« seaux tenoit en vain aux deux Mers : main-
« tenant on les voit couvertes depuis le Le-
« vant jusqu'au Couchant de nos Flottes vic-
« torieuses , & la hardiesse Françoisse porte
« partout la terreur avec le nom de Louis.
« Tu céderas ou tu tomberas sous ce vain-
« queur , Alger , riche des dépouilles de la
« Chrétienté. Tu disois en ton cœur avare :

» Je tiens la Mer sous mes Loix, & les Na-
 » tions sont ma proye. La légéreté de tes
 » Vaisseaux te donnoit de la confiance : mais
 » tu te verras attaqué dans tes murailles,
 » comme un oiseau ravissant qu'on iroit cher-
 » cher parmi les Rochers & dans son nid ;
 » où il partage son butin à ses petits. Tu
 » rends déjà tes Esclaves, Louis a brisé les
 » fers dont tu accablois ses Sujets, qui sont
 » nés pour être libres sous son glorieux Em-
 » pire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas
 » de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te
 » tournes contre toi-même, & tu ne sçais
 » comment assouvir ta rage impuissante, mais
 » nous verrons la fin de tes brigandages.

Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

» O Mere ! ô Femme ! ô Reine admira-
 » ble & digne d'une meilleure fortune, si
 » les fortunes de la terre étoient quelque
 » chose ! Enfin il faut céder à votre sort.
 » Vous avez assez soutenu l'Etat qui est at-
 » taqué par une force invincible & divine ;
 » il ne vous reste plus qu'à demeurer ferme
 » au milieu de ses rüines.

Fléchier, Oraison funèbre de M. de Turenne.

» Villes que nos Ennemis s'étoient déjà

» partagées, vous êtes encore dans l'enceinte
 » de notre Empire ! Provinces qu'ils avoient
 » déjà ravagées dans le desir & dans la pen-
 » sée , vous avez encore recueilli vos Mois-
 » sons ! vous durez encore , Places que l'Art
 » & la Nature ont fortifiées, & qu'ils avoient
 » dessein de démolir , & vous n'avez trem-
 » blé que sous des projets frivoles d'un Vain-
 » queur en idée qui comptoit le nombre de
 » nos Soldats , & qui ne songeoit pas à la
 » sagesse de leur Capitaine !

Dans la même Oraison.

» O Dieu terrible , mais juste en vos con-
 » seils sur les enfans des hommes , vous dis-
 » posez & des Vainqueurs & des victoires
 » pour accomplir vos volontés , & faire
 » craindre vos Jugemens ; votre Puissance
 » renverse ceux que votre Puissance avoit
 » élevés ; vous immolez à votre Grandeur
 » de grandes victimes , & vous frappez
 » quand il vous plaît ces têtes illustres que
 » vous avez tant de fois couronnées.

M. de Voltaire , Tragédie de Zaire ; c'est elle-même qui parle à sa Confidente.

Fatime , j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
 Je mouille devant lui de larmes criminelles ,

Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
 Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour ,
 Arrache-moi mes vœux, remplis moi de toi-même.
 Mais, Fatime, à l'instant, les traits de ce que j'aime ,
 Ces traits chers & charmans que toujours je revoi ,
 Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
 Hé bien , Race des Rois dont le Ciel me fit naître !
 Pere & Mere chrétiens ! vous , mon Dieu ! vous ,
 mon Maître !

Vous , qui de mon Amant me privez aujourd'hui ,
 Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui !
 Què j'expire innocente , & qu'une main si chere
 De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupiere.

Tragédie d'Alzire.

Mânes de mon Amant ! j'ai donc trahi ma foi.
 C'en est fait , & Gusman regne à jamais sur moi.
 L'Océan qui s'élève entre nos hémispheres ,
 A donc mis entre nous d'impuissantes barrières !
 Je suis à lui. L'Autel a donc reçu nos vœux ,
 Et déjà nos sermens sont écrits dans les Cieux.
 O toi qui me poursuis , ombre chere & sanglante !
 A mes sens désolés ombre à jamais présente !
 Cher Amant ! si mes pleurs , mon trouble , mes re-
 mords ,
 Peuvent percer ta tombe & passer chez les Morts ;
 Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
 Cet esprit d'un Héros , ce cœur fidèle & tendre ,

304 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir ,
 Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir .
 Il falloit m'immoler aux volontés d'un pere ,
 Au bien de mes Sujets dont je me sens la mere ;
 A tant de malheureux , aux larmes des vaincus ,
 Au soin de l'Univers , hélas ! où tu n'es plus .
 Zamore , laisse en paix mon ame déchirée ,
 Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée ;
 Souffre un joug imposé par la nécessité ;
 Permets ces nœuds cruels , ils mont assez coûté .

Tragédie d'Hérode & de Mariamne.

. . . Tu meurs , & je respire encore !
 Mânes sacrés , chere ombre , épouse que j'adore !
 Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau ,
 Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau !
 Quoi ! vous me retenez ! Quoi ! Citoyens perfides ;
 Vous arrachez ce fer à mes mains parricides !
 Ma chere Mariamne , arme toi , punis-moi !
 Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi !

Electre , Tragédie d'Oreste.

Dieux ! vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur .
 Votre bras suspendu frappera l'oppresser !
 Oreste , entens ma voix , celle de ta patrie ,
 Celle du sang versé qui appelle & qui crie ;
 Viens du fond des forêts où tu fus élevé ,
 Où les maux exerçoient ton courage éprouvé .

Aux

Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'est aux Monstres d'Argos, aux Tyrans de la terre,
Aux meurtriers des Rois que tu dois t'adresser.
Vien, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer !

Dans un autre endroit de la même Tragédie, Electre apostrophe ainsi le fer qu'elle avoit trouvé sur le tombeau d'Agamemnon.

Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposoit en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécration Trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des Morts,
Sers un projet plus digne & mes justes efforts !

Corneille, Tragédie de Polyeucte ; c'est ce généreux Chrétien qui parle à Pauline son épouse : & ce discours est fort tendre.

Le déplorable état où je vous abandonne,
Est bien digne des pleurs que mon amour vous
donne ;
Et si l'on peut au Ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Grand Dieu ! de vos bontés il faut que je l'ob-
tienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne :

306 RHÉTORIQUE FRANÇOISE ;
Avec trop de mérite il vous plut la former ,
Pour ne vous pas connoître & ne vous pas aimer ;
Pour vivre des Enfers esclave infortunée ,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née !

Racine , Tragédie d' Andromaque.

Non , nous n'espérons plus de vous revoir encor ;
Murs sacrés , que n'a pû conserver mon Hector !

Dans la Tragédie d'Idoménée, la fière Erixène, fille de Mérion , Prince rébelle , tâche en vain de combattre sa tendresse pour le fils du Roi de Crète : elle s'excite à la vengeance par la contemplation des lieux où elle avoit vû périr son pere qu'elle apostrophe avec beaucoup de vivacité & de noblesse.

Non , mon pere ; ton sang lâchement répandu ;
A tes fiers ennemis ne fera pas vendu ;
Et le cruel Vainqueur qui surprend ma tendresse ;
Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse :
Je sçaurai le punir de son crime & du mien.

Apostrophe de Rousseau à l'Amour.

Venez , cher tyran de mon ame ;
Venez ; je vous fuirais en vain :
Et je vous reconnois à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon sein.

*Monologue de Rodogune dans la Tragédie de
Corneille, qui porte le nom de cette
Princesse des Parthes.*

Sentimens étouffés de colere & de haine ,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine ;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi ,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand Roi :
Rapportez à mes yeux son image sanglante ,
D'amour & de fureur encor étincelante ,
Telle que je le vis , quand tout percé de coups ;
Il me cria : *Vengeance ; adieu , je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon
rang.

Plus la haute naissance approche des couronnes ,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr ;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

.
.

Le consentiras-tu cet effort de ma flamme ,
Toi , son vivant portrait , que j'adore dans l'ame ,
Cher Prince , dont je n'ose en mes plus doux sou-
haits ,

Fier encor le nom aux murs de ce Palais ?
Je sçai quelles seront tes douleurs & tes craintes ;

Je vois déjà tes maux, j'entens déjà tes plaintes ;
 Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
 A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Ce Prince que Rodogune apostrophe dans ces huit derniers Vers , est Antiochus fils de Démétrius Nicanor , Roi de Syrie , qu'elle avoit vû massacrer entre ses bras par Cléopatre sa Rivale , premiere épouse de Démétrius & mere d'Antiochus & de Séleucus son frere.

L'apostrophe , comme on voit , est un mouvement violent & imprévû qui frappe , qui saisit , qui étonne & qui convient merveilleusement aux passions ardentes & tumultueuses qui éclatent tout-à-coup par un impétueux transport. Cette figure doit cependant être amenée avec art : on doit y disposer l'auditeur par des mouvemens plus doux ; puis quand on l'a attiré insensiblement , on l'enleve tout-à-coup avec violence , & sans lui donner le tems de se reconnoître. Il est clair que par cette raison l'apostrophe seroit mal placée au commencement d'un discours oratoire , excepté dans ceux où j'ai dit qu'on pouvoit se servir de l'Exorde brusque.



De la Communication.

La communication est une figure par laquelle l'Orateur communique familièrement ses raisons à ses auditeurs, quelquefois à ses propres adverfaires, délibérant avec eux, leur demandant avis, & les faisant eux-mêmes ses Juges.

E X E M P L E S.

Dans le Panégyrique de Saint Thomas de Cantorbery par M. Fléchier.

» Que j'ai pitié de ces impies, qui fai-
 » sant gloire de douter de tout, croient
 » avoir bien raisonné, quand ils disent avec
 » un air & une gravité de Philosophes: Nous
 » naissions tous pour mourir; qui sçait si nous
 » mourrons pour ressusciter? Que faire?
 » Faut-il leur tenir des miracles tous prêts?
 » Faut-il faire sortir des Enfers des voix
 » terribles pour les effrayer? Faut-il rassem-
 » bler les ossemens épars, & du creux des
 » tombeaux, évoquer des ames avec des
 » marques visibles de leurs supplices?

Brutus réduit à trahir Rome, ou à com-
 mettre un parricide dans la personne de Cé-
 sar, consulte les conjurés sur le parti qu'il
 doit prendre dans cette affreuse extrémité.

310 RHETORIQUE FRANÇOISE,
BRUTUS.

. Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable ;
Vous, faits par mes sermens les maîtres de mon
fort,
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez Stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser désirer ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Qnoi ! vous baissez les yeux !
Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux !
Aucun ne me soutient au bord de cet abime ?
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Cassius ? Et prompt à t'étonner. . . .

On se sert à propos de la communication, lorsque par des question étudiées on fait tomber avec adresse dans son sentiment des esprits qui en étoient d'abord éloignés, comme fait Cassius dans le conseil qu'il donne à Brutus.

. Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,
Je te dirois : Va, fers, sois tiran sous ton pere,
Ecrafe cet Etat que tu dois soutenir ;
Rome aura désormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce Héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible au bien déterminé,
pura tout le sang que César t'a donné.

Ecoute. Tu connois avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa Patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dût à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorsque le Sénat eut condamné ce traître ,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnoître ,
Entre ce monstre & nous forcé de décider ,
Parle , qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?

Penfes-tu qu'un moment ma vertu démentie ,
Eût mis dans la balance un homme & la Patrie ?

CASSIUS.

Brutus , par ce seul mot ton devoir est dicté.

Dans la Tragédie d'Edouard III. Eugenie aime le Roi & en est aimé, le Roi déclare à Vorcestre son premier Ministre & Pere d'Eugenie, l'intention qu'il a de la mettre sur le thrône, mais ce généreux Citoyen, après avoir vainement épuisé les plus fortes remontrances pour détourner Edouard d'un hymen si contraire aux intérêts de l'Etat, va trouver sa Fille & après l'avoir exhortée à ramasser toutes les forces de son courage pour consommer le plus

grand des Sacrifices, après qu'elle lui a promis de ne point démentir sa vertu, il lui explique ainsi ce qu'il exige d'elle.

Un mot va vous juger ; si , détruisant nos droits ,
Et la foi des traités & le respect des loix ,
Le sort à votre Pere offroit un Diadème ,
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir suprême ,
Il parut balancer à choisir son Destin ;
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain ?

EUGENIE.

Le refus de ce Thrône , un trépas honorable ;
Un juste Citoyen est plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé ,
C'est ton propre destin que ce choix a réglé ;
C'est le sort de l'Etat ; généreuse Eugenie ,
Il faut , du Peuple Anglois tutélaire génie ,
Faire plus qu'affermir , plus qu'immortaliser ,
Plus qu'obtenir le thrône , il faut le refuser.
Oui , c'est toi , qu'au mépris d'une loi souveraine ;
Au mépris de l'Etat , Edouard nomme Reine ,
Et pour un rang de plus , si tu démens tes mœurs ,
Tu l'épouses demain , tu regnes , & je meurs.

Quand le Prophète Nathan vient de la part de Dieu reprocher à David son péché , il ne débute pas brusquement par déclamer contre l'atrocité du crime de ce Monarque ,
mais

mais il l'amène avec adresse par une parabole ingénieuse à la confession & au repentir de sa faute.

Le même tour est employé avec beaucoup de finesse dans un sujet profane ; c'est dans une Comédie de M. Boursaut , qui a pour titre : *ESOPE A LA COUR*. Rhodope , Amante d'Esopé , & destinée à être son Epouse , étoit en très-grande considération à la Cour du Roi de Lydie , par le crédit d'Esopé favori de ce Roi. Cette fille étoit d'une naissance assez obscure ; ses parens pauvres & abîmés dans la misère , vivoient du travail de leurs mains ; elles les oublièrent aisément (comme c'est la coutume) pour s'enivrer de son bonheur.

Cependant le bruit de sa fortune vient ranimer l'espoir de ses parens. Sa mere flattée de ce bruit , la vient trouver , ne doutant pas qu'elle ne mît fin à ses peines. Mais quelle douleur pour elle de voir cette fille ingrate se troubler , pâlir à son aspect , affecter de la méconnoître , lui parler avec froideur , & détourner la vue avec mépris ! Cette mere désolée , les larmes aux yeux , & le désespoir dans le cœur , a recours à Esopé qu'elle instruit de l'indignité de sa fille ; celui-ci la console , la rassure , & va trouver Rhodope à qui il conte l'apologue

d'un fleuve, qui fier de voir ses eaux s'accroître & se multiplier à mesure qu'il avance dans son cours, pousse l'orgueil & l'ingratitude jusqu'à mépriser sa source. Rhodope ne tarde point à s'en faire l'application. Touchée d'un vif repentir à ce récit, elle fond en larmes, court chercher sa mere & la combler de caresses & de présens.

Tous ces exemples appartiennent à la communication, & en montrent l'usage.

De la Concession.

La Concession est une figure par laquelle l'Orateur accorde à son adversaire ce qu'il ne peut lui refuser, afin d'insister plus vivement sur ce qu'il n'a pas envie de lui accorder.

L'art consiste à se faire un mérite de sa facilité à accorder des choses dont on insinue qu'on pourroit tirer avantage, & à la faire valoir comme une preuve de la sûreté de sa cause.

Antoine se sert fort adroitement de cette figure pour faire aux Romains l'apologie de César.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire :
De votre Dictateur ils ont percé le flanc ,

Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
 Pour forcer des Romains à ce coup détestable ,
 Sans doute il falloit bien que César fût coupable ;
 Je le crois. Mais enfin , César a-t'il jamais
 De son pouvoir sur vous appésanti le faix ?
 A-t'il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
 Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes :
 Tout l'or des Nations qui tomboient sous ses coups,
 Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous :
 De son Char de triomphe il voyoit vos allarmes ;
 Lui-même en descendoit pour essuyer vos larmes ;
 Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix ;
 Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits.
 Il payoit le service , il pardonnoit l'outrage ;
 Vous le sçavez , grands Dieux ! vous dont il fut
 l'image ;

Vous, Dieux ! qui lui laissiez le monde à gouverner,
 Vous sçavez si son cœur aimoit à pardonner !

Mentor dans Télémaque.

» La guerre est quelquefois nécessaire , il
 » est vrai ; mais c'est la honte du genre hu-
 » main qu'elle soit inévitable en certaines
 » occasions. O Rois ! ne dites point qu'on
 » doit la désirer pour acquérir de la gloire.

*M. Bossuet , dans l'Oraison funèbre de la
 Reine d'Angleterre.*

» Je veux bien avouer de lui (de Charles

20 I. Roi d'Angleterre) ce qu'un Auteur cé-
 20 lébre a dit de César, qu'il a été clément
 20 jusqu'à être obligé de s'en repentir : que
 20 ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre dé-
 20 faut de Charles aussi-bien que de César ;
 20 mais que ceux qui veulent croire que tout
 20 est foible dans les malheureux & dans les
 20 vaincus, ne pensent pas pour cela nous
 20 persuader que la force ait manqué à son
 20 courage, ni la vigueur à ses conseils. Pour-
 20 suivi à toute outrance par l'implacable ma-
 20 lignité de la fortune, trahi de tous les siens,
 20 il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré
 20 le mauvais succès de ses armes infortunées,
 20 si on a pû le vaincre, on n'a pas pû le for-
 20 cer ; & comme il n'a jamais refusé ce qui
 20 étoit raisonnable, étant vainqueur, il a
 20 toujours rejeté ce qui étoit foible & in-
 20 juste, étant captif.

Cette figure peut-être fort bien employée
 lorsqu'on veut rappeler à la raison une per-
 sonne préoccupée d'une passion violente ;
 choquer de front ses sentimens, faire une
 guerre ouverte à son erreur, c'est le moyen
 de l'y engager davantage. Il faut, dans ces
 occasions, prendre le parti d'accorder quel-
 que chose afin de tout gagner, d'entrer dans
 le précipice avec ceux qui s'y plongent, afin
 de les en retirer à propos ; c'est ainsi qu'en

use le prudent Ulyssé avec Agamemnon pour engager ce Monarque à sacrifier sa fille aux intérêts de toute la Grèce.

Je suis pere , Seigneur , & foible comme un autre ;
 Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre ;
 Et frémissant du coup qui vous fait soupirer ,
 Loin de blâmer vos pleurs , je suis prêt de pleurer.
 Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime ,
 Les Dieux ont à Calchas amené leur victime ;
 Il le sçait , il l'attend ; & s'il la voit tarder ,
 Lui-même à haute voix viendra la demander.
 Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
 Les pleurs que vous arrache un intérêt si tendre :
 Pleurez ce sang , pleurez ; ou plutôt , sans pâlir ,
 Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
 Voyez tout l'Helléspont blanchissant sous nos ra-
 mes ,

Et la perfide Troye abandonnée aux flammes ,
 Ses Peuples dans vos fers , Priam à vos genoux ;
 Hélène par vos mains rendue à son Epoux ;
 Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées ;
 Dans cette même Aulide avec vous retournées ,
 Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
 L'éternel entretien des siècles à venir.

Les Sermons du Pere Bourdaloue & de M. Massillon fournissent mille exemples de cette figure.

De la Correction.

La Correction est une figure par laquelle l'Orateur corrige la pensée ou les paroles qu'il vient de proférer, & leur en substitue d'autres ou plus convenables ou plus fortes.

L'Art consiste à feindre d'avoir omis quelque chose d'essentiel, ou d'avoir laissé échapper inconsidérément quelque trait hazardé, quoiqu'en effet on ait exactement mesuré & ses pensées & ses expressions, & que cette erreur prétendue ne soit qu'un artifice inventé pour répandre de la variété, & pour piquer & réveiller l'attention des auditeurs.

E X E M P L E S.

» La gloire des actions du grand Tu-
 » renne efface celle de sa naissance; & la
 » moindre louange qu'on peut lui donner,
 » c'est d'être sorti de l'ancienne & illustre
 » Maison de la Tour d'Auvergne, qui a
 » donné des Maîtres à l'Aquitaine, des
 » Princes à toutes les Cours de l'Europe,
 » & des Reines même à la France. Mais que
 » dis-je ? Il ne faut pas l'en louer ici. Quel-
 » que glorieuse que fût la source dont il for-
 » toit, l'hérésie des derniers tems l'avoit in-
 » sectée: il recevoit, avec ce beau sang,

» des principes d'erreur & de mensonge ;
 » & parmi ses exemples domestiques , il
 » trouvoit celui d'ignorer & de combattre
 » la vérité.

P H E D R E.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
 Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

O E N O N E.

Quoi, Madame !

P H E D R E.

Insensée ! Où suis-je ? & qu'ai-je dit ?
 Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit ?
 Je l'ai perdu ; les Dieux m'en ont ravi l'usage ,
 O Enone , la rougeur me couvre le visage ;
 Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ,
 Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

Dans un autre endroit de la même Tragédie.

Il faut perdre Aricie ; il faut de mon Epoux ,
 Contre un sang odieux , réveiller le courroux :
 Qu'il ne se borne pas à des peines légères ,
 Le crime de la sœur passe celui des frères :
 Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
 Que fais-je ? Où ma raison se va-t'elle égarer ?
 Moi , jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
 Mon Epoux est vivant , & moi je brûle encore !

Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ,

Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.

Dans la Tragédie d'Andromaque.

Etrangere.... Que dis-je ? Esclave dans l'Epire.

Dans la même Tragédie , Hermione en proie aux transports d'une fureur jalouse , & justement irritée contre l'infidèle Pyrrhus qui la quitte pour Andromaque , ne peut cependant se résoudre à le laisser périr sous les coups d'Oreste qu'elle a chargé du funeste emploi de lui ôter la vie.

Le perfide triomphe , & se rit de ma rage ;
 Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
 Il croit que toujours foible , & d'un cœur incertain ,
 Je parerai d'un bras les coups de l'autre main ;
 Il juge encor de moi par mes bontés passées ,
 Où plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
 Triomphant dans le Temple , il ne s'informe pas
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas :
 Il me laisse , l'ingrat , cet embarras funeste.
 Non , non ; encore un coup , laissons agir Oreste :
 Qu'il meure : puisqu'enfin il a dû le prévoir ,
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir ;
 A le vouloir ? Eh quoi ! c'est donc moi qui l'or-
 donne ?

Sa mort fera l'effet de l'amour d'Hermione ?
 Ce Prince , dont mon cœur se faisoit autrefois ,
 Avec tant de plaisir , redire les exploits ,
 A qui même en secret je m'étois destinée
 Avant qu'on eut conclu ce fatal hyménée ;
 Je n'ai donc traversé tant de Mers , tant d'Etats ;
 Que pour venir si loin préparer son trépas ,
 L'assassiner , le perdre , Ah ! devant qu'il expire....

Cette figure est fort propre à exprimer le concours & le choc de plusieurs passions opposées qui s'entredétruisent mutuellement : elle exprime aussi fort bien les combats violens que se livrent l'amour & la raison. On voit dans ce dernier exemple , & dans les deux précédens de la Tragédie de Phédre , des projets insensés que l'amour enfante & que la raison renverse presque aussi-tôt qu'ils sont formés.

Voici une correction extrêmement ingénieuse dans la Tragédie de Bajazet. Roxane , amante de ce Prince , vient sonder Atalide qu'elle soupçonne d'être sa rivale , & lui montre un écrit du Sultan , qui demande la tête de Bajazet. Atalide frappée comme d'un coup de foudre à cette vûe , peut à peine retenir ses larmes : la pénétrante Sultane qui s'apperçoit de son trouble , acheve de l'accabler , en lui déclarant qu'elle a résolu d'o-

322 RHETORIQUE FRANÇOISE ,
béir à cet ordre cruel ; Atalide désespérée
de cette résolution , essaye de lui inspirer
des sentimens plus doux. Quoi , dit-elle ,
ce Prince aimable.... qui vous aime ,

Verra finir ses jours qu'il vous a destinés ?

Quel art dans cette correction ! Atalide
se laissoit d'abord entraîner au dangereux
penchant de sa tendresse qui la portoit à dire
du bien de son amant ; mais bien-tôt elle
sent qu'elle va exciter la jalousie de sa rivale,
elle s'arrête, elle change de style, & ne
présente aux yeux de la Sultane que l'amour
de ce Prince, objet seul capable de la fléchir
& de la rendre favorable.

De la Description.

Voici sans contredit la plus belle , comme
aussi la plus étendue de toutes les figures :
c'est elle qui raconte avec tant de feu & tant
d'art , qui peint avec des couleurs si vives &
si naturelles , qui présente des Tableaux si
naïfs & si frappans , qu'on ne croit plus en-
tendre l'Orateur , ni lire un Ouvrage d'es-
prit, mais que par une agréable illusion on
se voit , pour ainsi dire , transporté tout-à-
coup à la contemplation réelle de l'objet re-
présenté. Cette figure se subdivise en plu-

fleurs espèces. Avant d'entrer dans ce détail, voici deux Portraits généraux qui me paroissent tirés d'après nature.

Caractere du Riche.

» Giton a le teint frais, le visage plein, &
 » les joues pendantes, l'œil fixe & assuré, les
 » épaules larges, l'estomach haut, la démar-
 » che ferme & délibérée; il parle avec con-
 » fiance, il fait répéter celui qui l'entretient;
 » & il ne goûte que médiocrement tout ce
 » qu'il lui dit: il déploie un ample mouchoir
 » & se mouche avec grand bruit; il crache
 » fort loin, & il éternue fort haut; il dort le
 » jour, il dort la nuit, & profondément; il
 » ronfle en compagnie, il occupe à la table
 » & à la promenade plus de place qu'un au-
 » tre, il tient le milieu en se promenant avec
 » ses égaux; il s'arrête, & l'on s'arrête; il
 » continue de marcher, & l'on marche; tous
 » se reglent sur lui: il interrompt, il redresse
 » ceux qui ont la parole, on ne l'interrompt
 » pas, on l'écoute aussi long-tems qu'il veut
 » parler, on est de son avis, on croit les
 » nouvelles qu'il débite; s'il s'assied, vous le
 » voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser
 » ses jambes l'une sur l'autre, froncer le sour-
 » cil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour

ne voir personne, ou le relever ensuite &
 découvrir son front par fierté & par auda-
 ce : il est enjoué, grand rieur, impatient,
 présomptueux, colere, libertin, politique,
 mystérieux sur les affaires du tems : il se
 croit des talens & de l'esprit : il est riche.

Caractere du Pauvre.

Phébon a les yeux creux, le teint échauf-
 fé, le corps sec & le visage maigre ; il dort
 peu, & d'un sommeil fort léger ; il est ab-
 strait, reveur, & il a, avec de l'esprit, l'air
 d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sçait,
 ou de parler d'événemens qui lui sont con-
 nus ; & s'il le fait quelquefois, il s'en tire
 mal ; il croit pèser à ceux à qui il parle ; il
 conte brièvement, mais froidement ; il ne
 se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il
 applaudit, il sourit à ce que les autres lui
 disent, il est de leur avis ; il court, il vole
 pour leur rendre de petits services ; il est
 complaisant, flatteur, empressé ; il est my-
 stérieux sur ses affaires, quelquefois men-
 teur ; il est superstitieux, scrupuleux, timi-
 de ; il marche doucement & légèrement,
 il semble craindre de fouler la terre ; il
 marche les yeux baissés, & il n'ose les le-
 ver sur ceux qui passent ; il n'est jamais du
 nombre de ceux qui forment un cercle

pour discourir, il se met derriere celui qui
 parle, il recueille furtivement ce qui se
 dit, & il se retire si on le regarde; il n'oc-
 cupe point de lieu, il ne tient point de
 place; il va les épaules ferrées, le chapeau
 abaissé sur ses yeux pour n'être point vû;
 il se replie & se renferme dans son man-
 teau; il n'y a point de rue ni de galerie si
 embarrassée & si remplie de monde, où il
 ne trouve moyen de passer sans effort, &
 de se couler sans être apperçu: si on le
 prie de s'asseoir, il se met à peine sur le
 bord d'une chaise; il parle bas dans la
 conversation, & il articule mal: libre
 néanmoins sur les affaires publiques, cha-
 grin contre le siècle, médiocrement pré-
 venu des Ministres & du Ministère; il
 n'ouvre la bouche que pour répondre, il
 touffe, il se mouche sous son chapeau, il
 crache presque sur soi, & il attend qu'il
 soit seul pour éternuer; ou si cela lui ar-
 rive, c'est à l'insçu de la compagnie; il
 n'en coûte à personne ni salut, ni compli-
 ment: il est pauvre.

La Bruyere est un Auteur inimitable en ce genre.

Il y a quatre sortes de description. La Démonstration, l'Etopée, la Prosographie & la Topographie.

De la Démonstration.

C'est une description de chose , comme l'exposition d'un fait particulier , la relation d'un événement , la peinture d'une tempête , d'une bataille , &c. toutes ces peintures doivent être extrêmement animées.

L'éloquent Patru peint d'une manière admirable les tourmens affreux que les Chrétiens captifs endurent chez les Barbares.

» Je ne parle point de la pésanteur de
 » leurs fers , ni de ces cavernes affreuses où
 » toutes les nuits on les enferme comme des
 » bêtes farouches. Que leur vie ne soit qu'une
 » longue mort , ou qu'une agonie conti-
 » nue ; qu'éloignés de leurs parens & de
 » leurs amis , de leurs femmes & de leurs
 » enfans , ils soient exposés à la fureur d'un
 » brutal , d'un implacable bourreau , c'est
 » de quoi fendre le cœur le plus endurci ;
 » ce n'est pourtant qu'une petite partie de
 » leur misère. Pensez , Messieurs , pensez en
 » quel danger est leur salut dans cette mau-
 » dite terre de tribulation & d'angoisse. Au-
 » tant d'infidèles , autant d'instrumens du
 » vieux serpent , autant d'ouvriers qui ne
 » travaillent qu'à les perdre , qu'à les déro-
 » ber à Jesus-Christ. On n'épargne ni les
 » menaces , ni les promesses ; l'espérance de

» la liberté, la terreur d'un traitement inhu-
 » main ébranle la chair & la révolte contre
 » l'esprit. Au milieu de tant d'ennemis, point
 » de secours, point de consolation, point de
 » conseil : ils n'entendent plus ni la voix de
 » l'Épouse Sainte, ni la voix du bon Pasteur;
 » le Ciel est d'airain : il retient dans ses tré-
 » fors & ses pluyes & ses rosées ; cependant
 » ne croyez pas que le Prince des ténébres
 » se repose, il jette le trouble dans leur con-
 » science; il irrite, il envenime leurs passions;
 » il redouble leurs chagrins, leurs impatien-
 » ces, leurs craintes. Un Dieu né dans une
 » Crèche, un Dieu mourant sur la Croix,
 » l'Évangile, tous nos Myfteres, il les blas-
 » phème, il les met, autant qu'il peut, en
 » opprobre : enfin, Messieurs, dans l'obscu-
 » rité d'une nuit si noire, d'une nuit pleine
 » de douleur, pleine d'effroi, ces miséra-
 » bles vers de terre, sans assistance, sans ar-
 » mes, ont à combattre toutes les puissances
 » de l'abîme. Quelle extrémité ! quelle dé-
 » solation ! mais quel péril ou plus évident,
 » ou plus horrible !

Madame de Sévigné excelloit dans cette
 partie. Quelle force dans cette peinture
 du désespoir de Madame de Longueville,
 au sujet de la mort de son fils qui
 fut tué dans l'expédition du passage

du Rhin, en forçant les premières barrières des ennemis !

» Madame de Longueville fait fendre le
» cœur ; Mademoiselle de Vertus étoit re-
» tournée depuis deux jours à Port-Royal ,
» où elle est presque toujours : on est allé
» la querir avec M. Arnauld , pour dire
» cette terrible nouvelle. Mademoiselle de
» Vertus n'avoit qu'à se montrer ; ce retour
» si précipité marquoit bien quelque chose
» de funeste : en effet , dès qu'elle parut ,
» ah ! Mademoiselle ! comment se porte M.
» mon frere ? Sa pensée n'osa aller plus
» loin. Madame, il se porte bien de sa blef-
» sure : & mon fils ? On ne lui répondit rien.
» Ah ! Mademoiselle , mon fils ! mon cher
» enfant ! répondez-moi , est-il mort sur le
» champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ?
» Ah ! mon Dieu , quel sacrifice ! & là-
» dessus elle tombe sur son lit ; & tout ce
» que la plus vive douleur peut faire, & par
» des convulsions, & par des évanouisse-
» mens, & par un silence mortel, & par des
» cris étouffés, & par des larmes ameres, &
» par des élans vers le Ciel, & par des plain-
» tes tendres & pitoyables, elle a tout éprou-
» vé. Je lui souhaite la mort , ne compre-
» nant pas qu'elle puisse vivre après une telle
» perte.

Ce petit tableau fuffit pour arracher des larmes au cœur le plus barbare.

En voici un autre fort gai & fort animé. C'est dans un détail de ce paffage du Rhin.

» Le Chevalier de Nantoüillet étoit tom-
 » bé de cheval , il va au fond de l'eau , il
 » revient , il retourne , il revient encore ;
 » enfin il trouve la queue d'un cheval , il s'y
 » attache : ce cheval le mene à bord , il
 » monte fur le cheval , fe trouve à la mêlée ,
 » reçoit deux coups dans fon chapeau , & re-
 » vient gaillard.

Saint Jérôme fait une éloquente peinture des combats que lui livroient fes paffions dans le fond de fa folitude.

„ Hélas ! combien de fois m'est-il arrivé
 „ dans l'affreux défert où je fuis , & dans
 „ l'horrible folitude où je me fuis enterré
 „ moi-même , combien de fois , dis - je ,
 „ m'est-il arrivé de me trouver en efprit &
 „ en imagination , au milieu des plaifirs que
 „ l'on goûte à Rome ? Un rude fac couvroit
 „ tout mon corps , & ma chair brûlée par
 „ les ardeurs du foleil , étoit toute noire &
 „ toute defféchée ; mes yeux répandoient à
 „ tous momens des torrens de larmes , &
 „ mon cœur accablé pouffoit fans cefse vers
 „ le Ciel de lugubres , de pitoyables gé-
 „ miffemens. Si quelquefois le fommeil

„ m'arrêtoit malgré moi , je brisois mes os
 „ contre les pierres sur lesquelles j'étois cou-
 „ ché ; je ne parle point de la nourriture que
 „ je prenois ; un peu d'eau étoit ce qui me
 „ foutenoit ; car dans nos plus grandes ma-
 „ ladies , ce seroit un crime pour nous de
 „ manger quelque chose de cuit. Après tout
 „ cela , j'avoue que dans cette effroyable
 „ prison où je m'étois condamné pour évi-
 „ ter les cachots éternels des enfers , n'ayant
 „ point d'autre compagnie que les serpens
 „ & les scorpions qui m'environnoient , j'a-
 „ voue , dis-je , que ma chair rébelle & mon
 „ imagination revoltée me représentoient
 „ les danfes impudiques des filles Romaines :
 „ mon corps étoit attenué de jeûnes , &
 „ & mon cœur étoit tout prêt de brûler de
 „ sales desirs ; l'amour profane étoit allumé
 „ dans un corps tout froid , & la cupidité
 „ dans une chair déjà morte avant la mort
 „ même.

Quelle vivacité dans la description du combat de Télémaque contre Hyppias !

„ A peine Télémaque eût tiré cette épée,
 „ qu'Hyppias qui vouloit profiter de l'avan-
 „ tage de sa force , se jetta sur le jeune fils
 „ d'Ulysse pour la lui arracher : l'épée se
 „ rompt dans leurs mains , ils se saisissent &
 „ se ferment l'un l'autre ; les voilà comme

„ deux bêtes cruelles qui cherchent à se dé-
 „ chirer : le feu brille dans leurs yeux , ils se
 „ raccourcissent , ils s'allongent , ils se baif-
 „ sent , ils se relevent , ils s'élancent , ils sont
 „ altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds
 „ contre pieds , mains contre mains : ces
 „ deux corps entrelassés paroissent n'en faire
 „ qu'un : mais Hyppias d'un âge plus avan-
 „ cé sembloit devoir accabler Télémaque ,
 „ dont la tendre jeunesse étoit moins ner-
 „ veuse. Déjà Télémaque hors d'haleine sen-
 „ toit ses genoux chanceler. Hyppias le
 „ voyant ébranlé , redouble ses efforts : c'é-
 „ toit fait du fils d'Ulysse ; il alloit porter la
 „ peine de sa témérité & de son emporte-
 „ ment , si Minerve qui veilloit de loin sur
 „ lui , & qui ne le laissoit dans cette extre-
 „ mité de péril que pour l'instruire , n'eût
 „ déterminé la victoire en sa faveur.

Voici quatre descriptions de tempête ;
 dont chacune est un exemple charmant de
 démonstration Le goût du Lecteur déci-
 dera de la Prééminence.

La premiere est traduite d'Homere par
 Boileau.

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage ,
 Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage ;
 Le vent avec fureur dans les voiles frémit :

E e ij

332 RHÉTORIQUE FRANÇOISE ,
La mer blanchit d'écume & l'air au loin gémit.
Le matelot troublé que son art abandonne ,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

La seconde est tirée de la Henriade.
Elle paroît en quelques endroits imitée de
Virgile.

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air siffle , le Ciel gronde & l'onde au loin gémit ;
Les vents sont déchainés sur les vagues émuës ,
La foudre étincelante éclate dans les nuës ;
Et le feu des éclairs & l'abîme des flots ,
Montrent par-tout la mort aux pâles matelots.

La troisieme est traduite par une main
habile d'une très touchante Elégie d'Ovide.

Mais quel bruit effrayant sort du gouffre des mers ?
Les Aquilons fougueux s'élancent dans les airs :
L'onde mugit , s'entr'ouvre , & les sables bouillonnent ,
Déjà sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus & les mâts chancelans
Deviennent le jouet des ondes & des vents.
Du Ciel rempli d'éclairs les voutes allumées ,
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant , désespéré , le Chef des matelots

Laisse le gouvernail à la merci des flots.

La quatrième est faite par Oreste, Tragédie d'Electre.

Mais , signalant bientôt toute son inconstance ,
 La Mer en un moment se mutine & s'élance ;
 L'air mugit , le jour fuit , une épaisse vapeur
 Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur :
 La foudre éclairant seule une nuit si profonde ,
 A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
 Et comme un tourbillon embrassant nos vaisseaux ;
 Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
 Les vagues quelquefois nous portent sur leurs
 cimes ,

Nous font rouler après sous des vastes abîmes ;
 Où les éclairs pressés pénétrant avec nous ,
 Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger
 tous.

Le Pilote effrayé que la flamme environne ,
 Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne ;
 A travers les écueils notre vaisseau poussé ,
 Se brise , & nâge enfin sur les eaux dispersé.

Voici d'autres Tableaux pleins de feu ;
 ou d'horreur , ou de noblesse , ou de douceur.

ANDROMAQUE.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles ,
 Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?

334 RHETORIQUE FRANÇOISE,

Dois-je oublier son pere à mes pieds renversé ,
 Ensanglantant l'Autel qu'il tenoit embrassé ?
 Songe , songe , Céphise , à cette nuit cruelle ,
 Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle.
 Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelans ,
 Entrant à lueur de nos Palais brûlans ,
 Sur tous mes freres morts se faisant un passage ,
 Et de sang tout couvert échauffant le carnage :
 Songe aux cris des vainqueurs , songe aux cris des
 mourans ,
 Dans la flamme étouffés , sous le fer expirans ;
 Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
 Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vûe ;
 Voilà par quels exploits il sçut se couronner ;
 Enfin , voilà l'Epoux que tu me veux donner.

Châtillon, Tragédie de Zaire.

Ciel ! Si vous aviez vû ce Temple abandonné ,
 Du Dieu que nous servons le Tombeau profané ;
 Nos peres , nos enfans , nos filles & nos femmes ,
 Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes ,
 Et notre dernier Roi courbé du faix des ans ,
 Massacré sans pitié sur ses fils expirans !
 Lufignan , le dernier de cette auguste Race ,
 Dans ces momens affreux ranimant notre audace ;
 Au milieu des débris des Temples renversés ,
 Des vainqueurs , des vaincus , & des morts entassés ,
 Terrible , & d'une main reprenant cette épée

Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
 Et de l'autre, à nos yeux montrant avec fierté
 De notre sainte foi le signe redouté,
 Criant à haute voix : François, soyez fidèles :
 Sans doute, en ce moment le couvrant de ses ailes,
 La Vertu du Très-Haut qui nous sauve aujourd'hui,
 Applanissoit sa route, & marchoit devant lui.

Josabet (Tragédie d'Athalie) raconte
 au Grand-Prêtre comment elle avoit arraché Joas tout sanglant des bras de ses
 Meurtriers.

Hélas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
 Revient à tout moment effrayer mon esprit ?
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie :
 Un poignard à la main, l'implacable Athalie
 Au carnage animoit ses barbares soldats,
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
 Joas laissé pour mort, frappa soudain ma vûe :
 Je me figure encor sa nourrice éperdue,
 Qui contre les bourreaux s'étoit jetée en vain,
 Et foible le tenoit renversé sur son sein.
 Je le pris tout sanglant : en baignant son visage,
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
 Et, soit frayer encore, ou pour me caresser,
 De ses bras innocens je me sentis presser.

Voici un tableau effrayant dans une Tra-

336 RHETORIQUE FRANÇOISE,
gédie du Poëte Eschyle , intitulée : *Les sept
devant Thèbes.*

Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables ,
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables ;
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'é-
gorger ,
Tous , la main dans le sang , jurent de se venger ;
Ils en jurent la Peur , le Dieu Mars & Bellone.

Voici deux tableaux un peu semblables ;
qu'on pourra comparer. Le premier est ti-
ré de l'Electre de M. de Crebillon.

A peine aux Autels je me fus prosterné ,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné.
Le temple retentit d'un funebre murmure ;
Le Prêtre épouvanté , recule à mon aspect ,
Et sourd à mes souhaits , refuse de répondre.
Sous ses pieds & les miens , tout semble se con-
fondre ;
L'Autel tremble , le Dieu se voile à nos regards ;
Et de pâles éclairs brillent de toutes parts.
L'autre ne nous répond qu'à grands coups de ton-
nerre.

.
A tant d'horreurs enfin succède un long silence ;
.
Enfin parmi les pleurs & parmi les sanglots ,

Un

Une lugubre voix fit entendre ces mots ;

- » Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ,
- » Pour en être éclairci tu m'implores en vain ;
- » Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste :
- » Redoute pour toi-même un semblable destin.
- » Appaise cependant les Mânes de ton Pere ,
- » Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux ;
- » D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere ;
- » Mais crains ; en le vengeant , le sort le plus affreux.

Le second est tiré d'Edipe.

Pour la premiere fois , par un don solemnel ,
 Mes mains jeunes encore , enrichissoient l'Autel ;
 Du Temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvri-
 rent ,

De longs ruisseaux de sang les marbres se couvri-
 rent.

De l'Autel ébranlé par de longs tremblemens ,
 Une invisible main repoussoit mes présens ,
 Et les vents au milieu de la foudre éclatante ,
 Porterent jusqu'à moi cette voix effrayante :

- » Ne vien plus des lieux saints souiller la pureté ;
- » Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejeté ,
- » Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ,
- » Va porter tes présens aux Autels des Furies ,
- » Conjure leurs serpens prêts à te déchirer ,
- » Va , ce sont-là les Dieux que tu dois implorer :

De l'Etopée.

L'Etopée est la peinture du caractère & des mœurs d'une personne.

Caractere de Cromwel.

„ Un homme s'est rencontré d'une pro-
 „ fondeur d'esprit incroyable ; hypocrite
 „ raffiné autant qu'habile politique , capable
 „ de tout entreprendre & de tout cacher ,
 „ également actif & infatigable dans la paix
 „ & dans la guerre , qui ne laissoit rien à la
 „ fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par
 „ conseil & par prévoyance ; d'ailleurs si
 „ vigilant & si prêt à tout , qu'il n'a jamais
 „ manqué aucune des occasions qu'elle lui
 „ a présentées ; enfin un de ces esprits re-
 „ muans & audacieux qui semblent être nés
 „ pour changer le monde.

Caractere du Duc de Guise , dit le Balafre.

On vit paroître Guise & le Peuple inconstant
 Tourna d'abord ses yeux vers cet astre éclatant :
 Sa valeur , ses exploits , la gloire de son pere ,
 Sa grace , sa beauté , cet heureux don de plaire ,
 Qui , mieux que la vertu , sçait regner sur les cœurs ,
 Attiroient tous les vœux par leurs charmes vaine-
 queurs :

Nul ne sçut mieux que lui le grand art de séduire ;
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire ,
 Et ne sçut mieux cacher sous des dehors trompeurs ,
 Des plus vastes desseins les sombres profondeurs .
 Impérieux & doux , cruel & populaire ,
 Des Peuples en public il plaignoit la misere ;
 Détestoit des impôts le fardeau rigoureux :
 Le pauvre alloit le voir , & revenoit heureux :
 Souvent il prévenoit la timide indigence ;
 Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence .
 Il sçavoit captiver les Grands qu'il haïssoit .
 Terrible & sans retour alors qu'il offensoit ;
 Téméraire en ses vœux , souple en ses artifices ,
 Brillant par ses vertus & même par ses vices ;
 Connoissant les périls , & ne redoutant rien ;
 Heureux Guerrier , grand Prince , & mauvais Ci-
 toyen .

*Caractere du grand Prêtre Oroës dans
Semiramis.*

Obscur & solitaire ;

Renfermé dans les soins de son saint ministère ;
 Sans vaine ambition , sans crainte , sans détour ,
 On le voit dans son temple , & jamais à la Cour .
 Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême ,
 Ni placé sa Thiare auprès du Diadème ;
 Moins il veut être grand , plus il est révééré .

Portrait de Radamiste, fait par lui-même:

Et que sçais-je, Hieron ? Furieux, incertain,
 Criminel sans penchant, vertueux sans dessein;
 Jouet infortuné de ma douleur extrême,
 Dans l'état où je suis me connois-je moi-même ?
 Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
 Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
 D'un amour malheureux déplorable victime,
 S'abandonne aux remords sans renoncer au crime:
 Je cède au repentir, mais sans en profiter;
 Et je ne me connois que pour me détester.
 Dans ce cruel séjour sçais-je ce qui m'entraîne ?
 Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine ?
 J'ai perdu Zénobie ; après ce coup affreux,
 Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
 Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
 Je voudrois me venger de la nature entière :
 Je ne sçai quel poison se répand dans mon cœur ;
 Mais jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.

Ce portrait est admirable, parce qu'il est
 affreux : en voici un autre aussi très-beau
 par une raison contraire.

Portrait du Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naissance ;
 Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
 J'ai de la foi, de la constance ;

Je suis prompt , je suis fier , généreux & vaillant ,
 Rien n'est comparable à ma gloire :
 Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'histoire
 Ne me le sçauroit disputer.
 Si je n'ai pas une Couronne ,
 C'est la fortune qui la donne ;
 Il suffit de la mériter.

On peut prendre pour modèle de cette figure quatre Portraits insérés dans le premier volume des œuvres de Madame de Lambert & celui que fait M. l'Abbé de Vertot de ce fameux Vasconcellos , Ministre Espagnol , misérablement massacré dans cette grande révolution qui chassa la Maison d'Autriche du Thrône de Portugal pour y faire monter la Maison de Bragançe à qui il appartenoit suivant les loix du pays.

De la Profographie.

La Profographie est la peinture d'un objet considéré , par rapport à ses qualités extérieures.

Portrait du vieillard Thermosyris.

„ Pendant que ces paroles rouloient dans
 „ mon esprit , je m'enfonçai dans une som-

„ bre forêt où j'apperçus tout à-coup un
 „ vieillard qui tenoit un Livre à la main : ce
 „ vieillard avoit un grand front chauve &
 „ un peu ridé, une barbe blanche pendoit
 „ jusqu'à sa ceinture : sa taille étoit haute &
 „ majestueuse, son teint étoit encore frais &
 „ vermeil, ses yeux vifs & perçans, sa voix
 „ douce, ses paroles simples & aimables ;
 „ jamais je n'ai vû un si vénérable vieillard.

Portrait de Boccoris mourant.

„ Je me souviendrai toute ma vie d'avoir
 „ vû cette tête qui nâgeoit dans le sang ; ces
 „ yeux fermés & éteints, ce visage pâle &
 „ défiguré, cette bouche entr'ouverte qui
 „ sembloit vouloir encore achever des pa-
 „ roles commencées, cet air superbe & me-
 „ naçant que la mort même n'avoit pû ef-
 „ facer.

Portrait de Calypso agitée, jalouse & furieuse.

„ En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux
 „ rouges & enflammés, ses regards ne s'ar-
 „ rêtoient en aucun endroit ; ils avoient je
 „ ne sçais quoi de sombre & de farouche :
 „ ses joues tremblantes étoient couvertes de
 „ taches noires & livides ; elle changeoit à

„ chaque moment de couleur ; souvent une
 „ pâleur mortelle se répandoit sur-tout son
 „ visage : ses larmes ne couloient plus com-
 „ me autrefois avec abondance ; la rage &
 „ le désespoir sembloient en avoir tari la
 „ source , & à peine en couloit-il quelques
 „ unes sur ses joues : sa voix étoit rauque ,
 „ tremblante & entrecoupée.

*Portrait de Télémaque dompté & accablé
 par l'amour.*

„ Il demeuroid souvent étendu & immo-
 „ bile sur le rivage de la mer. Souvent dans
 „ le fond de quelque bois sombre , versant
 „ des larmes ameres & poussant des cris sem-
 „ blables aux rugissemens d'un lion : il étoit
 „ devenu maigre ; ses yeux creux étoient
 „ pleins d'un feu dévorant ; à le voir pâle ,
 „ abattu & défiguré , on auroit dit que ce
 „ n'étoit plus Télémaque. Sa beauté , son
 „ enjouement , sa noble fierté s'enfuyoient
 „ loin de lui ; il périffoit. Telle qu'une fleur
 „ qui étant épanouie le matin , répand ses
 „ doux parfums dans la campagne , & se
 „ flétrit peu à peu vers le soir : ses vives cou-
 „ leurs s'effacent ; elle languit , elle se des-
 „ sèche , & sa belle tête se panche ne pou-
 „ vant plus se soutenir ; ainsi le fils d'Ulysse
 „ étoit aux portes de la mort.

Cette comparaison ajoute encore à la beauté du Tableau.

Portrait du Prélat dans le Lutrin.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à triple étage ;
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur ,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Du Chanoine Fabri dans le même Poëme.

Mais tout cède aux efforts du Chanoine Fabri :
Ce guerrier dans l'Eglise , aux querelles nourri ,
Est robuste de corps , terrible de visage ;
Et de l'eau dans son vin n'a jamais sçu l'usage.

Portrait de la Chicane.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse Grand'Salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale ,
Est un pilier fameux des Plaideurs respecté ,
Et toujours de Normands à midi fréquenté :
Là , sur des tas poudreux de sacs & de pratique ,
Heurle tous les matins une sibylle étique ;
On l'appelle *Chicane* : & ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême , & la triste Famine ,
Les chagrins dévorans & l'infâme ruine ,

Enfans infortunés de ses raffinemens ,
 Troublent l'air d'alentour de longs gémiffemens :
 Sans cesse feuilletant les Loix & la Coutume ,
 Pour consumer autrui le monstre se consume ;
 Et dévorant Maisons , Palais , Châteaux entiers ,
 Rend pour des monceaux d'or de vains tas de pa-
 piers.

Sous le coupable effort de sa noire insolence ,
 Thémis a vû cent fois chanceler sa balance.
 Incessamment il va de détour en détour ;
 Comme un hibou , souvent il se dérobe au jour :
 Tantôt les yeux en feu , c'est un lion superbe ,
 Tantôt , humble Serpent , il se glisse sous l'herbe.
 En vain pour le dompter , le plus juste des Rois
 Fit regler le cahos des ténébreuses Loix.
 Ses griffes vainement par Puffort accourcies ,
 Se rallongent déjà , toujours d'ancre noircies ;
 Et ses ruses perçant & dignes & remparts ,
 Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Portrait du Démon de la Guerre.

Quelle Divinité barbare
 S'offre à mès yeux épouvantés ?
 Deux glaives forgés au Tartare
 Arment ses bras ensanglantés ;
 Des serpens forment sa Couronne ;
 L'ombre de la mort l'environne ;
 Le Tonnerre gronde à l'entour ;

Les inexorables Furies ,
 Les Gorgones de sang nourries ,
 Composent son horrible Cour.

Voici quelques Portraits où l'Etopée se trouve jointe avec la Prosographie.

*Portrait de Pygmalion , Roi de Tyr , dans
 Télémaque.*

» Tout l'agite , l'inquiète , le ronge , il a
 » peur de son ombre , il ne dort ni nuit ni
 » jour : les Dieux pour le confondre l'acca-
 » blent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il
 » cherche pour être heureux est précisément
 » ce qui l'empêche de l'être ; il regrette tout
 » ce qu'il donne , & craint toujours de per-
 » dre , il se tourmente pour gagner. On ne
 » le voit presque jamais ; il est seul , triste ,
 » abattu au fond de son Palais ; ses serviteurs
 » mêmes n'osent l'aborder de peur de lui
 » devenir suspects : il ne connoît ni les doux
 » plaisirs , ni l'amitié encore plus douce ; la
 » joie fuit loin de lui & refuse d'entrer dans
 » son cœur ; ses yeux creux sont pleins d'un
 » feu âpre & farouche ; ils sont sans cesse
 » errans de tous côtés ; il prête l'oreille au
 » moindre bruit , il se sent tout ému , il est
 » pâle & défait , & les noirs foudis sont

peints sur son visage toujours ridé. Il se
 tait, il soupire, il tire de son cœur de
 profonds gémissemens, il ne peut cacher
 les remords qui déchirent ses entrailles.
 Les mets les plus exquis le dégoûtent ; ses
 enfans, loin d'être son espérance, sont le
 sujet de sa terreur : il en a fait ses plus
 dangereux ennemis, il n'a eu toute sa vie
 aucun moment d'assuré ; il ne se conserve
 qu'à force de répandre le sang de tous
 ceux qu'il craint.

Portrait de la Politique, dans la Henriade.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
 Au fond du Vatican régnoit la Politique,
 Fille de l'intérêt & de l'ambition,
 Dont nâquirent la fraude & la séduction :
 Ce monstre ingénieux, en détours si fertile ;
 Accablé de soucis, paroît simple & tranquille ;
 Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
 Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse :
 Toujours l'autorité lui prête un prompt secours ;
 Le mensonge subtil regne en tous ses discours,
 Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
 Elle emprunte la voix de la Vérité même.

Portrait de l'Envie.

Au pied du Mont où le Fils de Latone
 Tient son Empire , & du haut de son trône
 Dicte à ses Sœurs les sçavantes leçons ,
 Qui de leurs voix régissent tous les sons ,
 La main du Temps creusa les voûtes sombres
 D'un antre noir , séjour des tristes ombres ,
 Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé ,
 Et que les vents n'ont jamais caressé :
 Là , de Serpens nourrie & dévorée ,
 Veille l'Envie honteuse & retirée ,
 Monstre ennemi des mortels & du jour ,
 Qui de soi-même est l'éternel Vautour ,
 Et qui , traînant une vie abattue ,
 Ne se nourrit que du fiel qui le tue :
 Ses yeux cavés , troubles & clignotans
 De feux obscurs sont chargés en tout tems ;
 Au lieu de sang , dans ses veines circule
 Un noir poison qui les gele & les brûle ,
 Et qui de-là porté dans tout son corps ,
 En fait mouvoir les horribles ressorts :
 Son front jaloux & ses lèvres déteintes ,
 Sont le séjour des soucis & des craintes :
 Sur son visage habite la pâleur ,
 Et dans son sein triomphe la douleur ,
 Qui sans relâche à son âme infectée ,
 Fait éprouver le sort de Prométhée .

Rousséau.

Pour contraster avec ce Tableau, en voici un plein de douceur, de délicatesse & d'agrément; aussi est-il fait par M. de Fontenelle.

Portrait de Clarice.

J'espere que Venus ne s'en fâchera pas :
 Assez peu de beautés m'ont paru redoutables;
 Je ne suis pas des plus aimables,
 Mais je suis des plus délicats.

J'étois dans l'âge où regne la tendresse
 Et mon cœur n'étoit point touché.
 Quelle honte ! Il falloit justifier sans cesse
 Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
 Dont la beauté soit vive, & dont l'air vif soit sage ;
 Où regne une douceur dont on soit attiré,
 Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
 Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
 Ce seroit un esprit qui pensât finement,
 Sans prétendre à ce caractère ;
 Qui, pour être sans art, n'eût que plus d'agrément ;
 Un peu timide seulement,
 Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire ;
 Qu'on me le trouve, & je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure

Dans les souhaits qu'on peut former ;
 Comme, en aimant, je prétens estimer,
 Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
 Une vertu naïve & pure ;
 Qu'on me la trouve , & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde ;
 Chacun me promettoit une paix si profonde ,
 Que j'en serois moi-même embarrassé.
 Je ne voyois point de Bergere ,
 Qui, d'un air un peu courroucé,
 Ne m'envoyât à ma chimere.

Je ne sçai cependant comment l'Amour a fait ;
 Il faut qu'il ait long-tems médité son projet :
 Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice
 Semblable à mon idée , ayant les mêmes traits ;
 Je crois , pour moi , qu'il me l'a faite exprès.
 O , que l'Amour a de malice !

De la Topographie.

La Topographie est la description d'un lieu particulier, comme d'un Paysage, d'un Bois, d'une Prairie, d'un Temple, d'un Palais, d'une Ville.

Description de la Bétique.

• Le Fleuve Bétis coule dans un Pays

» fertile , & sous un Ciel pur qui est toujours
 » ferein : le Pays a pris son nom du Fleuve
 » qui se jette dans l'Océan assez près des
 » Colonnes d'Hercule , & de cet endroit
 » où la Mer furieuse rompant ses digues ,
 » sépara autrefois la Terre de Tarsis d'avec
 » la grande Afrique. Ce pays semble avoir
 » conservé les délices de l'Age d'or ; les
 » hyvers y sont tièdes , les rigoureux Aquilons
 » n'y soufflent jamais ; l'ardeur du soleil
 » y est toujours tempérée par des zéphirs
 » rafraîchissans qui viennent adoucir l'air
 » vers le milieu du jour ; ainsi toute l'année
 » n'est qu'un heureux hymen du Printems
 » & de l'Automne qui semblent se donner
 » la main.

Description de la Grotte de Calypso.

» Cette Grotte étoit taillée dans le roc
 » en voûtes pleines de rocailles & de co-
 » quilles ; elle étoit tapissée d'une jeune vi-
 » gne qui étendoit également ses branches
 » souples de tous côtés. Les doux zéphirs
 » conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs
 » du soleil , une délicieuse fraîcheur. Des
 » fontaines coulant avec un doux murmure
 » sur des prés semés d'Amarantes & de
 » Violettes , formoient en divers lieux des

» bains auffi purs & auffi clairs que le cristal ;
 » Mille fleurs naiffantes émailloient les tapis
 » verds dont la Grotte étoit environnée : là
 » on trouvoit un bois de ces arbres touffus
 » qui portent des pommes d'or , & dont la
 » fleur qui se renouvelle dans toutes les Sai-
 » sons , répand le plus doux de tous les par-
 » fums. Ce bois sembloit couronner ces bel-
 » les prairies , & formoit une nuit que les
 » rayons du soleil ne pouvoient percer : là
 » on n'entendoit jamais que le chant des oi-
 » seaux , ou le bruit d'un ruisseau qui se pré-
 » cipitant du haut du rocher , tomboit à
 » gros bouillons pleins d'écume , & s'en-
 » fuyoit au travers de la prairie.

Description du Temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie ,
 Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie ;
 S'éleve un vieux Palais respecté par les tems ;
 La Nature en posa les premiers fondemens ,
 Et l'Art ornant depuis sa simple architecture ,
 Par ses travaux hardis surpassa la Nature :
 Là , tous les Champs voisins peuplés de Myrthes
 verds ,
 N'ont jamais ressenti l'outrage des Hyvers ;
 Par tout on voit mûrir , par tout on voit éclore
 Et les fruits de Pomone , & les présens de Flore :
Et

Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
 Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons;
 L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
 Tout ce que la Nature, aux premiers jours du
 monde,

De sa main bienfaisante accordoit aux humains;
 Un éternel repos, des jours purs & sereins,
 Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
 Les biens de l'âge d'or, hors la seule innocence.
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
 Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
 Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maî-
 tresses,

Qui célèbrent leur honte & vantent leurs foiblesses:
 Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
 De leur aimable Maître implorer les faveurs,
 Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
 Dans son Temple à l'envi, s'empresse de s'instruire.
 La flatteuse espérance, au front toujours serein,
 A l'autel de l'Amour les conduit par la main;
 Près du Temple sacré, les Graces demi-nues
 Accordent à leurs voix leurs danses ingénues;
 La molle volupté, sur un lit de gazons
 Satisfaite & tranquille, écoute leurs chansons:
 On voit à ses côtés le mystère en silence,
 Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
 Les plaisirs amoureux & les tendres desirs,
 Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.
 De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée;

354 RHETORIQUE FRANÇOISE;

Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée ;
On porte au Sanctuaire un pas audacieux ,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux ?
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & ten-
dre ;

Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les plaintes , les dégoûts , l'imprudence , la peur ,
Font de ce beau séjour , un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie , au teint pâle & livide ,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine & le courroux répandant leur venin ,
Marchent devant ses pas , un poignard à la main :
La malice les voit , & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide :
Le repentir les suit , détestant leurs fureurs ,
Et baisse , en soupirant , ses yeux baignés de pleurs.

Tous ces personnages allégoriques sont extrêmement ingénieux , pleins de moralité , & forment chacun en particulier des images frappantes , indépendamment du grand tableau.

M. Boileau fait une agréable description de la campagne , où il passoit les plus beaux jours de l'année.

Épître VI.

Oui , LAMOIGNON , je suis les plaisirs de la ville ;
Et contr'eux la campagne est mon unique azile :

Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
 C'est un petit Village , ou plutôt un Hameau ,
 Bâti sur le penchant d'un long rang de collines ;
 Où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
 La Seine aux pieds des monts que son flot vien
 laver ,

Voit du sein de ses eaux vingt Isles s'élever ;
 Qui , partageant son cours en diverses manieres :
 D'une riviere seule y forment vingt rivieres :
 Tous ses bords sont couverts de Saules non plantés ;
 Et de Noyers souvent du passant insultés.
 Le Village au-dessus forme un amphithéâtre ;
 L'habitant ne connoît ni la chaux , ni le plâtre :
 Et dans le roc qui cede & se coupe aisément ,
 Chacun sçait de sa main creuser son logement.
 La maison du Seigneur , seule un peu plus ornée ;
 Se présente au-dehors de murs environnée ;
 Le soleil en naissant la regarde d'abord ,
 Et le mont la défend des outrages du Nord.

*Description burlesque de la Ville de Paris ;
 par Scarron.*

Un amas confus de maisons ,
 Des crottes dans toutes les rues ;
 Portes , Grilles , Palais , Prisons ;
 Boutiques bien ou mal pourvûes.

Force gens noirs , blancs , roux , grisons ;
 Des prudes , des filles perdues ;

356 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Des meurtres & des trahisons ;

Des gens de plume aux mains crochues ;

Maint poudré qui n'a point d'argent ,

Maint homme qui craint le Sergent ;

Maint fanfaron qui toujours tremble ;

Pages, Laquais, Voleurs de nuit ;

Carosses, Chevaux, & grand bruit :

Voilà Paris. Que vous en semble ?

La Chartreuse de M. Gresset est un exemple exquis de l'usage qu'on peut faire de la Topographie.

L'art de peindre avec les couleurs de l'éloquence, est le plus beau & le plus difficile de tous les arts ; c'est celui qui distingue le vrai génie du talent médiocre. Timante, Peintre célèbre fit un tableau du sacrifice d'Iphigénie, dans lequel ayant peint l'affliction sur le visage de Calchas, ayant représenté Ulysse plus triste, & épuisé son art pour exprimer la douleur de Menelas, il prit le parti de voiler le visage d'Agamemnon, laissant le spectateur juger de l'excès de la passion d'un Pere. C'est ainsi qu'Homere après avoir fait un portrait admirable d'Agamemnon, peint Achille d'un seul trait ; *Mais Achille est le rempart des Grecs.* Par cet artifice heureux, le por-

trait d'Achille s'embellit de toutes les couleurs qui ont élevé Agamemnon au-dessus de tous les autres hommes.

La Description parle à l'imagination son véritable langage , mais elle ne doit point la flatter aux dépens du jugement, du bon sens & de la droite raison. Il faut éviter avec soin l'excès, l'enflure, l'affectation qui peuvent se glisser aisément dans des descriptions trop brillantes , & s'abstenir sur-tout de présenter des tableaux hideux & dégoûtans , comme fait Saint Amand dans son Ode sur la solitude.

Là , branle le squelette horrible
D'un pauvre Amant qui se pendit.

Le même Saint Amand , dans son Moyse sauvé , est tombé dans le défaut de trop insister sur des images basses , petites , frivoles & ridicules : on doit bien se garder de l'imiter. Soyez , dit M. Boileau ,

Soyez riche & pompeux dans vos descriptions ;
C'est-là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitiez pas ce fou * qui , décrivant les Mers ,

* *Saint Amand.*

358 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Et peignant au milieu de ses flots entrouverts ;
 L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres ;
 Met , pour les voir passer, les poissons aux fenêtres ;
 Peint le petit enfant qui va , saute , revient ,
 Et joyeux , à sa mere offre un caillou qu'il tient :
 Sur de trop vains objets c'est arrêter la vûe.

On sent que les Tableaux qui peignent le caractère ou les qualités extérieures d'une personne , doivent les produire sous des couleurs propres & distinctives.

De la Dubitation.

La Dubitation est une figure par laquelle l'Orateur feint d'être incertain de ce qu'il doit dire , ou de ce qu'il doit faire.

E X E M P L E S.

Dans un Sermon du Pere Bourdaloue , sur la Nativité.

» J'annonce un Sauveur humble & pau-
 » vre , mais je l'annonce aux grands du mon-
 » de & aux riches du monde..... Que leur
 » dirai-je donc , Seigneur , & de quels ter-
 » mes me servirai-je pour leur proposer le
 « Mystere de votre humilité & de votre pau-

» vreté ? Leur dirai-je , *ne craignez point ?*
 » Dans l'état où je les suppose , ce seroit les
 » tromper. Leur dirai-je , *Craignez ?* Je m'é-
 » loignerois de l'esprit du Mystere même
 » que nous célébrons & des pensées conso-
 » lantes qu'il inspire & qu'il doit inspirer aux
 » plus grands pécheurs. Leur dirai-je , *Affli-*
 » *gez - vous* , pendant que tout le monde
 » chrétien est dans la joie ? Leur dirai-je ,
 » *Consolez-vous ?* pendant qu'à la vûe d'un
 » Sauveur qui condamne toutes leurs maxi-
 » mes , ils ont tant de raisons de s'affliger ?
 » Je leur dirai , ô mon Dieu ! l'un & l'autre ,
 » & par là je satisferai au devoir que vous
 » m'imposez : je leur dirai , affligez-vous ,
 » consolez-vous , car je vous annonce une
 » nouvelle qui est tout-à-la fois pour vous
 » un sujet de crainte & de joie.

Irrésolution de Calypso qui vaut trou-
 bler une partie de chasse , où Télémaque &
 la Nymphé Eucharis se sont donné rendez-
 vous.

» Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu
 » troubler ces deux Amans en déclarant que
 » je veux être de cette chasse ? en ferai-je ?
 » Irai-je la faire triompher , & faire servir
 » ma beauté à relever la sienne ? Faudra-t-il
 » que Télémaque , en me voyant , soit en-
 » core plus passionné pour son Eucharis ?

» O malheureuse ! Qu'ai-je fait ? Non, je
 » n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes, je
 » sçaurai bien les en empêcher. Je vais trou-
 » ver Mentor, je le prierai d'enlever Télé-
 » maque, il le remenera en Ithaque ; mais
 » que dis-je ? Et que deviendrai-je quand
 » Télémaque sera parti ? Où suis-je ? Que
 » reste t'il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus,
 » vous m'avez trompée ! O perfide présent
 » que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant,
 » amour empesté, je ne t'avois ouvert mon
 » cœur que dans l'espérance de vivre heu-
 » reuse avec Télémaque ; & tu n'as porté
 » dans ce cœur que trouble & que déses-
 » poir ! Mes Nymphes sont révoltées con-
 » tre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à
 » rendre mon malheur éternel. O, si j'étois
 » libre de me donner la mort pour finir mes
 » douleurs ! Télémaque, il faut que tu meu-
 » res, puisque je ne puis mourir. Je me
 » vengerai de tes ingrattitudes ; ta Nympe
 » le verra, & je te percerai à ses yeux. Mais
 » je m'égare. O malheureuse Calypso ! Que
 » veux-tu ? faire périr un innocent que tu
 » as jetté toi-même dans cet abîme de
 » malheurs ? C'est moi qui ai mis le flam-
 » beau dans le sein du chaste Télémaque.
 » Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle
 » horreur du vice ! quel courage contre les
 » honteux

„ honteux plaisirs ! Falloit-il empoisonner
 „ son cœur ? Il m'eût quittée. Eh bien , ne
 „ faudra-t'il pas qu'il me quitte , ou que je
 „ le voye plein de mépris pour moi , ne vi-
 „ vant plus que pour ma rivale ? Non , non ,
 „ je ne souffre que ce que j'ai bien mérité.
 „ Pars , Télémaque , va t'en au delà des
 „ mers , laisse Calypso sans consolation , ne
 „ pouvant supporter la vie , ni trouver la
 „ mort : laisse-la inconsolable , couverte de
 „ honte , désespérée avec ton orgueilleuse
 „ Eucharis.

Mithridate ayant découvert que son fils
 Xipharès est son rival , & un rival aimé , de-
 meure incertain & flottant entre la clémence
 & la colere que les mépris récents de Moni-
 me viennent encore d'allumer.

M I T H R I D A T E.

Elle me quitte ! Et moi , dans un lâche silence ;
 Je semble de sa fuite approuver l'insolence !
 Peu s'en faut que mon cœur penchant de son côté ;
 Ne me condamne encor de trop de cruauté.
 Qui suis-je ? Est-ce Monime , & suis-je Mithridate ?
 Non , non ; plus de pardon , plus d'amour pour
 l'ingrate.

Ma colere revient , & je me reconnois :
 Immolons en partant trois ingrats à la fois.
 Je vais à Rome ; & c'est par de tels sacrifices

362 RHETORIQUE FRANÇOISE,

Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices :
Je le dois , je le puis ; ils n'ont plus de support :

Les plus séditieux sont déjà loin du bord.

Sans distinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime ;

Allons , & commençons par Xipharès lui-même.

Mais quelle est ma fureur , & qu'est-ce que je dis ?

Tu vas sacrifier ? Qui ? Malheureux , ton fils ,

Un fils que Rome craint , qui peut venger son père !

Pourquoi repandre un sang qui m'est si nécessaire ?

Ah ! Dans l'état funeste où ma chute m'a mis ,

Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?

Songez plutôt , songez à gagner sa tendresse :

J'ai besoin d'un vengeur , & non d'une maîtresse.

Quoi ! Ne vaut-il pas mieux , puisqu'il faut m'en
priver ,

La céder à ce fils que je veux conserver ?

Cédons-la. Vains efforts , qui ne font que m'inf-
truire

Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !

Je brûle , je l'adore ; & loin de la bannir . . .

Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.

Quelle pitié retient mes sentimens timides ?

N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?

O Monime ! ô mon fils ! Inutile courroux !

Et vous , heureux Romains , quel triomphe pour
vous ,

Si vous sçaviez ma honte , & qu'un avis fidèle

De mes lâches combats vous portât la nouvelle !

Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons ,

J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ?
 J'ai sçu par une longue & pénible industrie,
 Des plus mortels venins prévenir la furie ?
 Ah ! qu'il eût mieux valu , plus sage & plus heu-
 reux ,

Et repoussant les traits d'un amour dangereux ,
 Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées ;
 Un cœur déjà glacé par le froid des années !
 De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

Orosmane transporté de fureur est dans
 un trouble & une irrésolution tout à-fait
 semblables, lorsqu'il a surpris ce billet fatal
 adressé par Nérestan à Zaïre , lequel fut la
 cause de l'erreur du Soudan & de l'évène-
 ment tragique dont elle fut suivie.

Cours chez elle à l'instant ; va , vole , Corasmin ;
 Montre-lui cet écrit.... Qu'elle tremble.... Et
 soudain

De cent coups de poignard que l'infidèle meure ;
 Mais avant de frapper.... Ah ! cher ami , demeure ;
 Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce Chrétien
 Devant elle amené.... Non.... Je ne veux plus
 rien.....

Je me meurs.... Je succombe à l'excès de ma rage ;

Quelle agitation ! quel beau désordre de
 mouvemens impétueux ! quel combat de
 passions ardentes !

On peut dire de la dubitation ce que l'on a dit de la correction. Ces deux figures ont beaucoup de ressemblance. L'art & l'usage de l'une & de l'autre sont les mêmes ; l'une & l'autre ont pour but de réveiller l'attention des auditeurs ; l'une & l'autre expriment noblement le choc des passions tumultueuses qui déchirent l'ame divisée contre elle-même , & la font voler rapidement de parti en parti , de pensée en pensée , de sentiment en sentiment.

On peut dire que la dubitation est une correction répétée : elle tient aussi un peu de la communication , en ce que l'Orateur irrésolu semble consulter son auditeur sur le parti qu'il doit prendre , & le prier de fixer à quelque objet certain , son imagination égarée & vagabonde.

De l'Exclamation.

L'Exclamation est une figure assez semblable à l'apostrophe : même vivacité, même véhémence ; l'Orateur élève tout-à-coup la voix par un mouvement imprévu & surprenant propre à exprimer l'étonnement, la douleur, l'indignation & la colère.

E X E M P L E S.

Philoctète exprime à Télémaque la fu-

reur dont il fut transporté quand Ulyffe & Néoptolème voulurent emporter ses armes.

» Alors je me sentis comme une lionne à
 » qui on vient d'arracher ses petits ; elle
 » remplit les forêts de ses rugiffemens. O
 » caverne , disois-je , jamais je ne te quitterai , tu feras mon tombeau ! O séjour de
 » ma douleur ! Plus de nourriture , plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour
 » me percer ! O , si les oiseaux de proie
 » pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai
 » plus de mes flèches. O arc précieux , arc
 » consacré par les mains du fils de Jupiter !
 » O cher Hercule , s'il te reste encore quelque sentiment , n'es-tu pas indigné ? Cet
 » arc n'est plus dans les mains de ton fidèle
 » ami ; il est dans les mains impures &
 » trompeuses d'Ulyffe. Oiseaux de proie ,
 » bêtes farouches , ne fuyez plus cette caverne , mes mains n'ont plus de flèches.
 » Misérable ! je ne puis vous nuire , venez
 » me dévorer , ou plutôt que la foudre de
 » l'impitoyable Jupiter m'écrase.

Exclamation d'Œnone quand Phédre lui a avoué la passion dont elle brûloit pour Hippolyte.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
 O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !

RHÉTORIQUE FRANÇOISE,

Voyage infortuné, rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

ANDROMAQUE.

O mânes d'un époux ! ô Troyens ! ô mon pere !
O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mere !

L'Epiphonème se rapporte à cette figure. C'est une sentence ou une réflexion vive, courte & précise en forme d'exclamation, qui conclut très-bien un raisonnement juste & solide, une vérité morale, ou le récit de quelque fait singulier. En voici des exemples.

Dans M. Bossuet, Oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Orléans.

« J'étois donc encore destiné à rendre ce
» devoir funèbre à Très-Haute & Très-
» Puissante Princesse Henriette-Anne d'An-
» gleterre, Duchesse d'Orléans ? Elle que
» j'avois vû si attentive pendant que je ren-
» dois le même devoir à la Reine sa Mere,
» devoit être si-tôt après le sujet d'un dis-
» cours semblable, & ma triste voix étoit
» réservée à ce déplorable Ministère ! O va-
» nité ! ô néant ! ô mortels ignorans de leurs
» destinées !

Et dans M. Fléchier.

« On éloigne les derniers Sacremens.

comme si c'étoient des Myſteres de mau-
 vais augure ; on rejette les vœux & les
 prieres que l'Egliſe a inſtitués pour les
 mourans , comme ſi c'étoient des vœux
 meurtriers & des prieres homicides. La
 Croix de Jeſus-Chriſt qui doit être un
 ſujet de confiance , devient à ces eſprits
 lâches un objet de terreur ; & pour toute
 diſpoſition à la mort , ils n'ont que l'ap-
 préhenſion ou la peine de mourir. Quels
 funeſtes égards ! quels ménagemens crimi-
 nels n'a-t'on pas pour eux ! Bien loin de
 leur faire voir leur perte infaillible , à peine
 les avertit-on de leur danger , & lors
 même qu'ils ſont mourans , on n'oſe preſ-
 que leur dire qu'ils ſont mortels. Cruelle
 pitié qui les perd de peur de les effrayer !
 Crainte funeſte qui les rend inſenſibles à
 leur ſalut !

Zaïre , à l'aſpect du vieux Luſignan qui
 revoit la lumière après vingt ans de capti-
 vité , ſe trouble , ſ'attendrit , verſe des pleurs
 dont elle ignore la cauſe , & s'écrie :

Mes larmes , malgré moi , me dérobent ſa vûe :
 Ainſi que ce vieillard j'ai languï dans les fers.
 Qui ne ſçait compâtiſſer aux maux qu'on a ſoufferts ?

Dans Oreſte , Iphigénie annonce à Electre
 H h iij

368 RHETORIQUE FRANÇOISE,
qu'on s'émeut en faveur du sang d'Agamemnon.

Les gardes dont Egypte est sans cesse entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déjà murmuré.
J'ai vû de vieux soldats qui servoient sous le Pere,
S'attendrir sur le Fils & frémir de colere;
Tant au cœur des humains la justice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix!

M. de Fénelon, dans son Ode sur les
avantages de la solitude.

Des Grecs je vois le plus sage
Jouet d'un indigne sort,
Tranquille dans son naufrage
Et circonspect dans le port;
Vainqueur des vents en furie,
Pour sa sauvage Patrie,
Bravant les flots nuit & jour:
O! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour!

Madrigal de Mademoiselle Deshoulières.

Dans ces lieux, rêvons à loisir;
Rien n'y peut troubler le plaisir
De penser au Berger que j'aime.
Hélas! que ce Berger charmant

Ne pense-t'il à moi de même ?

Qu'il y penseroit tendrement !

Extrait d'une Idylle de M^{de}. Deshoulières.

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie ,

C'est ici qu'à l'amour je me vis asservie !

Ici , j'ai vû l'ingrat qui me tient sous ses loix ;

Ici , j'ai soupiré pour la première fois :

Mais , tandis que pour lui je craignois mes foibles-
sés ,

Il appelloit son chien , l'accabloit de caresses :

Du désordre où j'étois , loin de se prévaloir ,

Le cruel ne vit rien , ou ne voulut rien voir :

Il loua mes moutons , mon habit , ma houlette ;

Il m'offrit de chanter un air sur sa musette :

Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant ,

Pour reprendre sa force , un troupeau languissant ,

Ce que fait le Soleil des vapeurs qu'il attire.

N'avoit-il rien , hélas ! de plus doux à me dire ?

On sent assez que l'Epiphonème ne consiste que dans les derniers Vers de tous ces exemples.

De la Gradation.

La Gradation est une figure par laquelle l'Orateur s'élève comme par degrés de pen-

fées en pensées qui vont toujours en augmentant , jusqu'à ce qu'il soit parvenu au degré d'élévation où il veut parvenir.

Eléchier, Oraison funébre de M. de Turenne.

» Seigneur , qui éclairez les plus sombres
 » replis de nos consciences , & qui voyez
 » dans nos plus secrettes intentions ce qui
 » n'est pas encore comme ce qui est , rece-
 » vez dans le sein de votre gloire , cette
 » ame , qui bientôt n'eût été occupée que
 » des pensées de votre éternité : recevez ces
 » desirs que vous lui aviez vous même inspi-
 » rés. Le tems lui a manqué , & non pas le
 » courage de les accomplir. Si vous deman-
 » dez des œuvres avec ces desirs , voilà des
 » charités qu'il a faites ou destinées pour le
 » soulagement & le salut de ses freres ; voilà
 » des ames égarées qu'il a ramenées à vous
 » par ses assistances , par ses conseils , par
 » son exemple ; voilà ce sang de votre peu-
 » ple qu'il a tant de fois épargné , voilà ce
 » sang qu'il a si généreusement repandu pour
 » vous ; & pour dire encore plus , voilà le
 » sang que Jesus-Christ a versé pour lui.



*Dans l'Oraison funèbre de M. le Maréchal
de Noailles , par le Pere de la Rue.*

» Tout le Vivarais étoit en allarmes. Le
» Duc descendant le Rhône , apprit que les
» féditieux , au mépris de l'amnistie qu'ils
» venoient de recevoir de la clémence du
» Roi , avoient tiré sur ses troupes. Il aborde
» & sans différer marchant aux rebelles , il
» effuye leur feu , les charge , les met en
» fuite , & les force enfin dans les Villes &
» les Bourgs qui leur servoient de retraite.

ARISTIE à Pompée.

Mon feu qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être ,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître :
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant ,
Trébuche , perd sa force , & meurt en vous parlant.

Cantate d'Adonis.

Que désormais Mars en fureur ,
Gronde , menace , tonne , éclate , &c.

Rousseau.

Il y a une gradation bien sensible dans
les mouvemens de rage qui saisissent le cœur
d'Atrée , lorsque ce barbare reconnoit son
frere.

Quel son de voix a frappé mon oreille.

Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se ré-
veille ?

D'où naissent à la fois des troubles si puissans ?

Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens !

Toi qui poursuis le crime avec un soin extrême ,

Ciel ! rends vrais mes soupçons & que ce soit lui-
même.

Je ne me trompe point , j'ai reconnu sa voix.

Voilà ses traits encore. Ah ! c'est lui que je vois.

Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine ;

Je le reconnoîtrois seulement à ma haine.

Il fait , pour se cacher , des efforts superflus :

C'est Thyeste lui-même , & je n'en doute plus.

AGRIPPINE à *Burrhus*.

Moi , fille , femme , sœur & mere de vos Maîtres ?

OROSMANE à *Zaïre*.

J'atteste ici la gloire , & Zaïre , & ma flamme ,

De ne choisir que vous pour maitresse & pour
femme ;

De vivre votre ami , votre amant , votre époux.

Le second chant du *Lutrin* finit par une
très-jolie gradation qui forme un tableau
parfait.

. La mollesse oppressée
Dans sa bouche , à ces mots , sent sa langue glacée ;
Et lasse de parler , succombant sous l'effort ,
Soupire , étend les bras , ferme l'œil , & s'endort.

La gradation se fait aussi en descendant ;
comme dans ces Vers d'Oreste à Hermione.

Vous voulez qu'un Roi meure ; & pour son châti-
ment ,

Vous ne donnez qu'un jour , qu'une heure , qu'un
moment.

Cette figure peut être employée utile-
ment lorsqu'on veut amener avec art une
proposition hardie , qui sans ces ménage-
mens , auroit un air de Paradoxe rebutant
& insoutenable.

De l'Imprécation.

Le nom de cette figure contient sa défini-
tion. En voici des Exemples.

Calypso , à l'exemple de Didon dans
Virgile , vomit de violentes imprécations
contre Télémaque.

» Je conjure les Puissances célestes de me
» venger. Puisse-tu , au milieu des Mers ,
» suspendu aux pointes d'un rocher , & frap-
» pé de la foudre , invoquer en vain Calyp-
» so que ton supplice comblera de joie.

Philoctete , dans Télémaque.

» O Ulysse , auteur de mes maux , que les

Dieux puissent te. mais les
 Dieux ne m'écoutent point, au contraire,
 ils excitent mon ennemi. O terre de ma
 patrie que je ne reverrai jamais ! O Dieux !
 s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste
 pour avoir pitié de moi ; punissez, punissez
 Ulysse, alors je me croirai guéri.

Azarias , dans la Tragédie d'Athalie.

Si quelque transgresseur enfreint cette promesse ,
 Qu'il éprouve , grand Dieu , ta fureur vengeresse ;
 Qu'avec lui ses enfans , de ton partage exclus ,
 Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus ;

Voici un morceau admirable tiré de la
 Tragédie d'Horace. Camille, sœur du vain-
 queur des Albains, désespérée de la perte de
 Curiace son amant qui vient d'être immolé
 par la main d'Horace, exhale un torrent
 d'imprécations contre son frere & contre
 Rome.

Rome , l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome , à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
 Rome , qui t'a vû naître , & que ton cœur adore !
 Rome enfin , que je hais parce qu'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
 Sapper ses fondemens encor mal assurés ;

Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contr'elle à l'Occident s'allie :
 Que cent Peuples unis des bouts de l'Univers,
 Passent pour la détruire, & les monts, & les mers :
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles :
 Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux :
 Puissai-je de mes yeux y voir tomber la foudre !
 Voir ses maisons en cendre & tes lauriers en poudre !
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;
 Moi seule en être cause, & mourir de plaisir !

Œdipe fait, au premier Acte contre le
 meurtrier de Laïus, de terribles impréca-
 tions qui doivent retomber sur sa propre
 tête au cinquième.

Punissez l'assassin, Dieux ! qui le connoissez !
 Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire ;
 Qu'en horreur à ses fils, exécration à sa Mere,
 Errant, abandonné, proscriit dans l'Univers,
 Il rassemble sur lui tous les maux des Enfers.
 Et que son corps sanglant privé de sépulture,
 Des Vautours dévorans devienne la pâture.

Brutus fait aussi des imprécations qui lui
 deviennent funestes en tombant sur ses fils.

Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître

376 RHETORIQUE FRANÇOISE ,
Qui regrettât les Rois & qui voulût un Maître ,
Que le perfide meure au milieu des tourmens ,
Que sa cendre coupable , abandonnée aux vents ,
Ne laisse ici qu'un nom , plus odieux encore ,
Que le nom des Tyrans que Rome entière abhorre.

Les Pseaumes fournissent une multitude
d'exemples de cette figure.

De l'Interrogation.

L'Interrogation est une figure par laquelle nous faisons diverses questions à notre adversaire , ou à celui que nous voulons persuader , moins pour nous informer de ce qui fait l'objet de ces questions , que pour le presser , le convaincre & le confondre.

M. Gibert conseille habilement à l'Orateur du Barreau d'engager ses Juges à interrompre la plaidoyerie de son adversaire par ces sortes d'interrogations , afin qu'il ne puisse faire usage de l'éloquence qu'il a préparée. L'expédient est vraiment fort bon , mais si M. Gibert avoit eû autant d'usage du Barreau qu'il en avoit de sa Classe , il auroit senti qu'il seroit injuste de déconcerter l'Eloquence d'un Orateur quand on a laissé une libre carrière à celle de son adversaire.

E X E M P L E S.

Dans le Prophète Michée , chap. 6. C'est le Seigneur lui-même qui parle ainsi à son Peuple par la bouche de ce Prophète.

» Mon Peuple , que vous ai-je fait ? En
 » quoi vous ai-je donné sujet de vous plain-
 » dre ? Répondez-moi. Est-ce à cause que
 » je vous ai tiré de l'Egypte , que je vous ai
 » délivré d'une maison d'esclavage , & que
 » j'ai envoyé pour vous conduire Moïse ,
 » Aaron & Marie ? &c.

Philoctète à Télémaque.

» Alors je dis à votre pere tout ce que la
 » fureur pouvoit m'inspirer : puisque tu m'as
 » abandonné sur ce rivage , lui disois-je ,
 » que ne m'y laisses-tu en paix ? Va cher-
 » cher la gloire des combats & tous les plai-
 » sirs : jouis de ton bonheur avec les Atri-
 » des , laisse-moi ma misere & ma douleur.
 » Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien ,
 » je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas
 » encore aujourd'hui , comme tu le croyois
 » autrefois , que je ne sçaurois partir , que
 » mes cris & l'infection de ma playe trou-
 » bleroient les sacrifices ?

CLYTEMNESTRE à Agamemnon.

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ?
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
 N'a pas , en le traçant , arrêté votre main ?
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Pensez-vous , par des pleurs , prouver votre tendresse ?

Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
 Quel débris parle ici de votre résistance ?
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?

Voilà par quels témoins il falloit me prouver ,
 Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
 Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire.
 Un Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
 Le Ciel , le juste Ciel par le meurtre honoré ;
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Si du crime d'Hélène on poursuit sa famille ,
 Faites chercher à Sparte Hermione sa fille ;
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix ,
 Sa coupable moitié dont il est trop épris.
 Mais vous , quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
 Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc
 Payer sa folle ardeur du plus pur de mon sang ?

ACHILLE à Agamemnon , toujours pour
les mêmes intérêts d'Iphigénie.

Juste Ciel ! puis-je entendre & souffrir ce langage ?

Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?

Moi , je voulois partir aux dépens de ses jours ?

Et que m'a fait à moi , cette Troye où je cours ?

Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?

Pour qui , sourd à la voix d'une mere immortelle ,

Et d'un pere éperdu négligeant les avis ,

Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?

Jamais Vaisseaux partis des rives du Scamandre

Aux champs Thessaliens oserent-ils descendre ,

Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur

Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?

Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai
faites ?

Je n'y vais que pour vous , barbare que vous êtes ;

Pour vous , à qui des Grecs moi seul je ne dois
rien ,

Vous que j'ai fait nommer & leur Chef & le mien ,

Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflam-
mée ,

Avant que vous eussiez assemblé votre Armée.

Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?

Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?

Depuis quand pense-t'on , qu'inutile à moi-même

Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?

Seul , d'un honteux affront votre frere blessé

A-t'il droit de venger son amour offensé ?

Li iij

320 RHETORIQUE FRANÇOISE ;
CASSIUS à Brutus.

Un seul mot de César a-t'il éteint en toi
L'amour de ton Pays, ton devoir & ta foi ?
En disant ce secret ou faux ou véritable ,
En t'avouant pour fils , en est-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? En es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie , & ton cœur & ta main ?
Toi , son fils ! Rome enfin n'est-elle plus ta mere ?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frere ?
Né dans nos murs sacrés , nourri par Scipion ,
Elève de Pompée , adopté par Caton ,
Ami de Cassius , que veux-tu davantage ?
Ces titres sont sacrés , tout autre les outrage .
Qu'importe qu'un Tyran , vil esclave d'amour ,
Ait séduit Servilie & t'ait donné le jour ?
Laisse-là les erreurs & l'himen de ta mere ,
Caton forma tes mœurs , Caton seul est ton pere ;
Tu lui dois ta vertu , ton ame est toute à lui :
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui ,
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde ,
As-tu d'autres parens que les vengeurs du monde ?

De l'Interruption.

L'Interruption est une figure qui ne convient guères qu'à certaines situations Dramatiques , à l'étonnement , à la surprise , à la douleur. En voici des exemples.

NERESTAN à Châtillon.

Dieu s'est servi de moi , Seigneur , sa Providence

De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
 Mais quel triste mélange altere ce bonheur !
 Que de ce fier Soudan la clémence odieuse
 Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
 Dieu me voit & m'entend, il sçait si dans mon cœur
 J'avois d'autres projets que ceux de sa grandeur :
 Je faisois tout pour lui ; j'espérois de lui rendre
 Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
 Le cruel Noradin fit esclave avec moi ,
 Lorsque les ennemis de notre auguste foi
 Baignant de notre sang la Syrie enivrée
 Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée :
 Du sérail des Sultans sauvé par des Chrétiens ,
 Remis depuis trois ans dans mes premiers liens ;
 Renvoyé dans Paris sur ma seule parole ;
 Seigneur , je me flattois. . . . espérance frivole !
 De ramener Zaire à cette heureuse Cour ,
 Où Louis des vertus a fixé le séjour :
 Déjà même la Reine à mon zele propice
 Lui tendoit de son Trône une main protectrice ,
 Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité
 Qui la tiroit du sein de sa captivité ,
 On la retient : que dis-je ? Ah ! Zaire
 elle-même
 Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime...
 N'y pensons plus. . . Seigneur , un refus plus cruel
 Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
 Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

Et plus bas :

Noradin m'éleva près de cette Zaire ;
 Qui depuis.... pardonnez si mon cœur en soupire ;
 Qui depuis égarée en ce funeste lieu
 Pour un Maître barbare abandonna son Dieu.

Dans l'excellente * Tragédie d'Oreste ;
 Electre n'osant avouer à Clytemnestre que
 l'un des deux étrangers arrêtés par l'ordre
 d'Egyfte , est Oreste , s'embarrasse dans la
 vivacité des transports avec lesquels elle
 conjure sa Mere de sauver ces étrangers.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie ,
 Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
 Le Ciel vous les confie ; & vous repondez d'eux ;
 L'un d'eux si vous sçaviez tous deux sont
 malheureux.

Dans la Pastorale d'Endimion , Diane
 qui avoit paru d'abord indignée du témé-
 raire aveu que ce Berger avoit osé lui faire
 de sa passion , revient un moment après vers
 lui poussée par son amour , lui montre un
 visage riant & serein , quoiqu'un peu con-
 fus , & lui fait entendre qu'elle ne sent pour

* Voyez le Parallèle des quatre Electres, .

lui rien moins que de la haine. Quel bonheur inespéré ! quelle charmante surprise pour Endimion ! Déesse , s'écrie-t'il dans l'excès de sa joie.

Déesse , est-il donc vrai ? Quelle ardeur ! . . . Quel hommage !

Tout mon cœur . . . De mon trouble entendez le langage.

Ce trouble étoit en effet plus éloquent que le plus beau compliment de galanterie qu'il eût pû faire à cette Déesse.

L'Auteur de la tendre Zaïre s'est servi , avec beaucoup de succès , de cette figure pour l'exprimer embarrass où se trouvoit cette captive infortunée , lorsqu'après qu'elle eut été reconnue pour fille de Lusignan , Orosmane son Maître , son amant , & presque son époux , vient la presser de se rendre à la Molquée , où tout est préparé pour la cérémonie de leur himen.

Z A I R E.

Seigneur , si vous m'aimiez , si je vous étois chère ,

O R O S M A N E.

Si vous l'êtes ? Ah Dieu !

Z A I R E.

Souffrez que l'on diffère . . .

Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés ;

OROSMANE.

Que dites-vous , ô Ciel ! Est-ce vous qui parlez ,
Zaïre ?

Z A I R E.

Je ne puis soutenir sa colere.

OROSMANE.

Zaïre ?

Z A I R E.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire ;
Excusez ma douleur. . . . non , j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis & tout ce que je dois ,
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue. . . .
Je ne puis ah ! souffrez que loin de votre vûe ;
Seigneur , j'aïlle cacher mes larmes, mes ennuis ,
Mes vœux , mon désespoir , & l'horreur où je suis.

Mérope interrogeant un jeune homme
qui est son propre fils , sans quelle en sçache
rien , s'attendrit au récit de ses aventures ,
& laisse même échapper quelques pleurs ;
Euriclès lui dit :

Eh ! Madame , d'où vient que vous versez des
larmes ?

M E R O P E.

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé ,
Sa voix m'attendrissoit, tout mon cœur s'est troublé.

Cresfonte

Cresfonte... ô Ciel !... j'ai crû... que j'en rougis
de honte !

Oui j'ai crû démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard , en qui me montrez-vous.
Une si fausse image , & des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir ! quel vain songe m'abuse ?

M E R O P E *lui demande ensuite :*

En quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

E G Y S T H E.

En Elide.

M E R O P E.

Qu'entens-je ! en Elide ! ah ! peut-être. . .
L'Elide . . . répondez . . . Narbas vous est connu ;
Le nom d'Egyfthe au moins , jusqu'à vous est venu
Quel étoit votre état , votre rang , votre pere ?

Que tout ce désordre exprime bien les
mouvemens que la nature excitoit alors dans
l'ame de cette tendre mere !

De l'Obsécration.

L'Obsécration est une figure par laquelle
on demande une grace avec un empresse-
ment plein d'ardeur.

L'art consiste à présenter à ceux qu'on
veut fléchir , tous les objets les plus capa-
bles de les émouvoir & de les attendrir.



Priere de Philoctète à Néoptoleme.

» O mon fils ! je te conjure par les ma-
 » nes de ton pere , par ta mere , par tout ce
 » que tu as de plus cher sur la terre , de ne
 » me pas laisser seul dans les maux que tu
 » vois. Je n'ignore pas combien je te ferai à
 » charge ; mais il y auroit de la honte à
 » m'abandonner : jette-moi à la proue , à la
 » poupe , dans la sentine même , par-tout où
 » je t'incommoderai le moins. Il n'y a que
 » les grands cœurs qui sçachent combien il
 » y a de gloire à être bon : ne me laisse point
 » en un désert où il n'y a aucun vestige
 » d'homme ; mene-moi dans ta Patrie ou
 » dans l'Eubée qui n'est pas loin du Mont
 » Oeta , de Trachine , & des bords agréa-
 » bles du Fleuve Sperchius : renvoye-moi
 » à mon pere. Hélas ! que je crains qu'il ne
 » soit mort ! Je lui avois mandé de m'en-
 » voyer un Vaisseau : ou il est mort , ou ceux
 » qui m'avoient promis de lui dire ma mise-
 » re ne l'ont point fait. J'ai recours à toi , ô
 » mon fils ! Souviens-toi de la fragilité des
 » choses humaines. Celui qui est dans la prof-
 » périté doit craindre d'en abuser , & secou-
 » rir les malheureux.

Dans la Tragédie de M. de Voltaire intitulée : *la Mort de César* ; ce Héros & Brutus son fils se font mutuellement de très-vives instances.

CESAR.

Caton t'a trop séduit , mon cher fils , je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état & toi.
Fais céder , si tu peux , ta raison détrompée ,
Au vainqueur de Caton , au vainqueur de Pompée ,
A ton pere qui t'aime & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet , Brutus , rends-moi ton cœur ;
Prends d'autres sentimens , ma bonté t'en conjure ,
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien ? Tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez sur moi , grands
Dieux ?
César

CESAR.

Quoi ! tu t'émeus ? Ton ame est amollie ;
Ah , mon fils !

BRUTUS.

Sçais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sçais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?

(*Il se jette à genoux.*)

Que le salut de Rome , & que le tien te touche ,
Ton génie allarmé te parle par ma bouche ;
Il me pousse , il me presse , il me jette à tes piés ;

388 RHETORIQUE FRANÇOISE,

César , au nom des Dieux dans ton cœur oubliés ;
 Au nom de tes vertus , de Rome & de toi-même ;
 Dirai-je au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime ,
 Qui te préfère au Monde & Rome seule à toi ,
 Ne me rebute pas.

Les instances que fait Electre à Oreste son frere déguisé sous le nom de Tidée sont extrêmement touchantes. Le faux Tidée lui dit :

Vous le sçavez , Oreste a vû les sombres bords ,
 Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas crû , Seigneur , qu'avec Oreste
 Palamède avoit vû cet empire funeste ?

Il revoit cependant la clarté qui nous luit :

Mon frere est-il le seul que le destin poursuit ?

Vous-même sans espoir de revoir le rivage ,

Ne trouvâtes-vous pas un Port dans le naufrage ?

Oreste , comme vous , peut en être échappé.

Il n'est point mort , Seigneur , vous vous êtes
 trompé.

J'ai vû dans ce Palais une marque assurée

Que ces lieux ont revû le petit-fils d'Atrée ,

Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs ;

Qui les auroit versés ? qui l'eût couvert de fleurs ?

Qui l'eût orné d'un fer ? Quel autre que mon frere

L'eût osé consacrer aux Mânes de mon pere ?

Mais quoi ! vous vous troublez ; ah ! mon frere est
ici.

Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?
Ne me le cachez point , Oreste vit encore ,
Pourquoi me fuir ? Pourquoi vouloir que je l'i-
gnore ?

J'aime Oreste , Seigneur , un malheureux amour
N'a pû de mon esprit le bannir un seul jour.

Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse :
Si vous sçaviez pour lui jusqu'où va ma tendresse ,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis ,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.

Hélas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere ,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere ?

Esclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des loix ,

Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille ?

Quel crime contre Electre arme enfin sa famille ?

Une mere en fureur la hait & la poursuit ,

Ou son frere n'est plus , ou le cruel la fuit :

Ah ! donnez-moi la mort , ou me rendez Oreste ,

Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore , il est même en ces lieux !

Gardez-vous cependant.....

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.

Oreste , se peut-il qu'Electre te revoye ?

Montrez-le moi , dussai-je en expirer de joie.

Tout-à-coup elle ouvre les yeux : sa vive amitié lui apprend que le témoin de sa tendresse en est aussi l'objet , & que Tidée est Oreste lui-même.

Mais , hélas ! n'est-ce point lui-même que je voi ?
C'est Oreste , c'est lui , c'est mon frere & mon
Roi.

Au transport qu'en mon cœur sa présence a fait
naître ,

Eh ! comment si long-tems l'ai-je pû méconnoître ?
Je te revois enfin , cher objet de mes vœux !

Momens tant souhaités ! ô jour trois fois heureux !
Vous vous attendrissez , je vois couler vos larmes :
Ah ! Seigneur , que ces pleurs pour Electre ont de
charmes !

Que ces traits , ces regards pour elle ont de dou-
ceur !

C'est donc vous que j'embrasse , ô mon frere !

Quel affaut pour un frere si sensible ! Quel
cœur pourroit résister à des transports si
doux & si pressans ? Aussi Oreste laisse-t'il
échapper son secret.

(il s'écrie.)

Ah ! ma sœur !

Mon amitié trahit un important mystere :

Mais hélas ! que ne peut Electre sur son frere !

Quelle vivacité de sentimens dans ces instances de Rhadamisthe à Zénobie !

Quoi ! loin de m'accabler , grands Dieux ! c'est Zénobie

Qui craint de me hair & qui s'en justifie !

Ah ! punis moi plutôt : ta funeste bonté

Même en me pardonnant tient de ma cruauté.

N'épargne point mon sang , cher objet que j'adore !

Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(il se jette à genoux.)

Faut-il pour t'en presser , embrasser tes genoux ,

Songe au prix de quel sang je devins ton époux ,

Jusques à mon amour tout veut que je périsse ;

Laisser le crime en paix , c'est s'en rendre complice.

Frappe , mais souviens-toi que malgré ma fureur ,

Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur ,

Que si le repentir tenoit lieu d'innocence ,

Je n'exciterois plus ni haine , ni vengeance ;

Que malgré le courroux qui te doit animer ,

Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.]

O E N O N E à Phédre.

Madame , au nom des pleurs que pour vous j'ai
versés ,

Par vos foibles genoux que je tiens embrassés ,

Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

De l'Optation.

L'Optation est une figure qui exprime

K k iiij

392 RHETORIQUE FRANÇOISE,
l'empressement & l'ardeur des desirs vio-
lens.

E X E M P L E S.

Pseaume 54.

» Qui me donnera les aîles de la Colom-
» be pour m'élever vers le lieu de mon re-
» pos ?

*Fléchier, Oraison funèbre de M. de
Lamoignon.*

» Que ne puis-je vous le représenter tel
» qu'il étoit, lorsqu'après un long & pé-
» nible travail, loin du bruit de la Ville & du
» tumulte des affaires, il alloit se décharger
» du poids de sa dignité, & jouir d'un no-
» ble repos dans sa retraite de Baille !

A TALIDE parlant de Bajazet & de Roxane.

Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime ?
Qu'elle le croye enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languis-
sans,

Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !

Monime s'entretenant avec sa confidente

de la crainte qu'elle a d'avoir exposé Xipharès à la fureur de Mithridate, en déclarant à ce Roi jaloux ses sentimens pour ce jeune Prince, témoigne par ce transport l'excès de sa tendresse.

Ma Phœdime, & qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis dont tu sçais tout le poids,
Quoi ! je puis respirer pour la première fois !
Quoi, cher Prince, avec toi je me verrois unie !
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour si long-tems combattu ?
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime !
Que ne viens-tu ?

De la Figure appelée Parallele.

Cette figure a quelque rapport avec la similitude, un des lieux oratoires dont il est parlé au premier Livre. Elle en diffère en ce que dans les parallèles la comparaison regne bien plus long-tems que dans la similitude, & se soutient sur beaucoup plus de membres. Ce sont deux objets que l'on pèse exactement dans une juste balance, dont on apprécie la valeur relative, & dont on examine avec soin tous les rapports & toutes les contrariétés.

Fléchier, Oraison funèbre de M. de Turenne.

» Quelle étoit sa joye , lorsqu'après avoir
 » forcé des Villes , il voyoit son illustre ne-
 » veu , plus éclatant par ses vertus que par
 » sa pourpre , ouvrir & réconcilier des
 » Eglises sous les ordres d'un Roi aussi pieux
 » que puissant. L'un faisoit prospérer les ar-
 » mes , l'autre étendoit la Religion ; l'un
 » abattoit des remparts , l'autre redressoit
 » des Autels ; l'un ravageoit les terres des
 » Philistins , l'autre portoit l'Arche autour
 » des pavillons d'Israel ; puis unissant ensem-
 » ble leurs vœux comme leurs cœurs étoient
 » unis , le neveu avoit part aux services que
 » l'oncle rendoit à l'Etat , & l'oncle avoit
 » part à ceux que le neveu rendoit à l'Eglise.

Parallèle de Charles XII. Roi de Suède & du Czar Pierre Alexiowitz.

» Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709.
 » que se donna cette bataille décisive de
 » Pultava entre les deux plus célèbres Mo-
 » narques qui fussent alors dans le monde.
 » Charles XII. illustre par neuf années de
 » victoires , Pierre Alexiowitz par neuf an-

> nées de peines prises pour former des trou-
 > pes égales aux troupes Suédoises; l'un glo-
 > rieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'a-
 > voir civilisé les siens; Charles aimant les
 > dangers, & ne combattant que pour la
 > gloire; Alexiowitz ne fuyant point les pé-
 > rils & ne faisant la guerre que pour ses in-
 > térêts; le Monarque Suédois libéral par
 > grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant
 > jamais que par quelque vûe. Celui-là d'une
 > sobriété & d'une continence sans exemple,
 > d'un naturel magnanime, & qui n'avoit
 > été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant
 > pas dépouillé la rudesse de son éducation
 > & de son Pays, aussi terrible à ses Sujets
 > qu'admirable aux Etrangers, & trop
 > adonné à des excès qui ont même abrégé
 > ses jours. Charles avoit le titre d'invinci-
 > ble qu'un moment pouvoit lui ôter, les Na-
 > tions avoient déjà donné à Pierre Alexio-
 > witz le nom de GRAND, qu'une défaite
 > ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne
 > la devoit pas à des victoires.

*Comparaison du Vicomte de Turenne avec le
 Chevalier d'Aumale.*

D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
 Turenne est plus adroit & moins impétueux;
 Maître de tous ses sens, animé sans colere;

Il songe à fatiguer son terrible adversaire.

D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur ;

Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur :

Turenne qui l'observe apperçoit sa foiblesse ,

Il se ranime alors , il le pousse , il le presse ,

Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.

D'Aumale est renversé dans les flots de son sang ;

Il tombe , & de l'Enfer tous les monstres frémissent.

Ces funébres accens dans les airs s'entendirent :

» De la Ligue à jamais le Trône est renversé ;

» Tu l'emportes , Bourbon , notre regne est passé.

*Du Cardinal de Richelieu avec le Cardinal
Mazarin.*

Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,

Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels ,

Enfans de la Fortune & de la Politique ,

Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.

Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ;

Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami ;

L'un fuyant avec art , & cédant à l'orage ;

L'autre , aux flots irrités opposant son courage ;

Des Princes de mon sang ennemis déclarés ;

Tous deux haïs du peuple , & tous deux admirés ;

Enfin par leurs efforts ou par leur industrie ,

Utiles à leurs Rois , cruels à la Patrie.

D'un Chien avec l'Amour.

Sçavez-vous avec qui , Philis , ce petit Chien

Peut avoir de la ressemblance ?

La chose est assez d'importance.

Pour percer le mystère, & vous y faire jour,
Examinez Marquès, son humeur, sa figure :
Mais enfin cette énigme est-elle trop obscure ?

Vous rendez-vous ? Il ressemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous ? la comparaison cloche ;
Si jamais on a vû comparaison clocher.

Un chien avec l'Amour ? Eh bien, il faut tâcher
D'en faire un parallèle exact & sans reproche.

Marqués sur vos genoux a mille privautés ;

Entre vos bras il se loge à toute heure :

Et c'est-là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu par vous autres beautés.

On voit Marqués se mettre aisément en colère ;

Et s'apaiser fort aisément.

Connoissez-vous l'Amour ? Voilà son caractère :

Il se fâche, il s'apaise en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,

Vous le traitez assez frugalement ;

Et le pauvre Marqués qui fait toujours diète ;

Subsiste je ne sçais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance ;

Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant :

Et, s'il ne vivoit d'espérance,

Je crois qu'il mourroit en naissant.

398 RHETORIQUE FRANÇOISE ;
Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse ;
En folâtrant , ce petit chien vous mord ;
On joue avec l'Amour ; il badine d'abord ,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal ,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les blessures ;
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient de
naître ;
Et de peur qu'il ne croisse , on y prend mille soins ;
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marqués parce qu'il est petit ;
S'il devenoit trop grand , il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand , il accable.

De la Prétermiſſion.

La Prétermiſſion eſt une figure par laquelle l'Orateur feint de paſſer ſous ſilence , ou au moins de ne toucher que légèrement & en paſſant , des faits ou des circonſtances ſur leſquelles néanmoins il inſiſte très-vivement ; & c'eſt en cela même que conſiſte tout l'art de cette figure dont voici des exemples.

Fléchier, Oraison funébre de M. de Turenne.

» N'attendez pas , Messieurs , que j'ouvre
 » ici une scène tragique , que je représente
 » ce grand homme étendu sur ses propres
 » trophées , que je découvre ce corps pâle
 » & sanglant auprès duquel fume encore la
 » foudre qui l'a frappé , que je fasse crier son
 » sang comme celui d'Abel , & que j'expose
 » à vos yeux les tristes images de la Religion
 » & de la Patrie éplorées.

Oraison funébre de Madame d'Aiguillon.

» Je pourrois vous la représenter dans
 » ces tristes demeures où se retirent la misère
 » & la pauvreté , où se présentent tant d'i-
 » mages de morts & de maladies différen-
 » tes , recueillant les soupirs des uns , ani-
 » mant les autres à la patience , laissant à tous
 » des fruits abondans de sa piété. Je pour-
 » rois la décrire ici dans ces lieux sombres
 » & retirés où la honte tient tant de lan-
 » gueurs & de nécessités cachées , versant à
 » propos des bénédictions secrètes sur des
 » familles désespérées qu'une sainte curiosité
 » lui faisoit découvrir pour les soulager ; je
 » pourrois vous marquer ce zèle avec lequel

» elle animoit les ames les plus tiédes à se-
 » courir le prochain dans le tems des calami-
 » tés publiques , & rallumoit la charité en
 » un fiécle où elle est non-seulement refroi-
 » die , mais presque éteinte. Ce feroit là le
 » sujet du Panégyrique d'un autre, c'est la
 » moindre partie du sien.

ROXANE à Bajazet.

Je ne vous ferai point de reproches frivoles ;
 Les momens sont trop chers pour les perdre en
 paroles.

Mes soins vous sont connus ; en un mot , vous vi-
 vez ,

Et je ne vous dirois que ce que vous sçavez.

Malgré tout mon amour , si je n'ai pû vous plaire ,
 Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien
 taire ,

Ce même amour peut-être & ces mêmes bienfaits
 Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.

Mais je m'étonne enfin , que pour reconnoissance ;
 Pour prix de tant d'amour , de tant de confiance ,
 Vous ayiez si long-tems , par des détours si bas ,
 Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

De la Prosopopée.

La Prosopopée est une figure extrême-
 ment

ment noble , sublime , véhémence & hardie. C'est elle , qui par une vertu souveraine , donne une vie , une ame , des sentimens aux êtres insensibles ; c'est elle qui rappelle les morts de la nuit du tombeau , & qui les fait parler d'une manière toujours propre à toucher ou à instruire les vivans. Elle fait aussi parler Dieu même , les Anges & tous les esprits , tant célestes qu'inférieurs. Cette figure imprime dans l'ame je ne sçai quelle terreur salutaire mêlée d'étonnement & de respect. En voici des exemples.

Fléchier , Oraison funèbre de Madame la Duchesse de Montausier.

» Plût à Dieu que cette illustre morte pût
 » encore vous exhorter elle-même ! Elle
 » vous diroit : ne pleurez pas sur moi. Dieu
 » m'a retirée , par sa grace , des misères d'une
 » vie mortelle. Pleurez sur vous qui vivez
 » encore dans un siècle où l'on voit , où l'on
 » souffre , & où l'on fait tous les jours beau-
 » coup de mal. Apprenez en moi la fragilité
 » des grandeurs humaines. Qu'on vous cou-
 » ronne de fleurs , qu'on vous compose des
 » guirlandes , ces fleurs ne feront bonnes
 » qu'à sécher sur votre tombeau. Que votre
 » nom soit écrit dans tous les ouvrages que

» la vanité de l'esprit veut rendre immortels ;
 » que je vous plains , s'il n'est pas écrit dans
 » le Livre de vie ! Que les Rois de la terre
 » vous honorent ; il vous importe seulement
 » que Dieu vous reçoive dans ses Taberna-
 » cles éternels : que toutes les langues des
 » hommes vous louent ; malheur à vous , si
 » vous ne louez Dieu dans le Ciel avec ses
 » Anges ! Ne perdez pas ces momens de
 » vie qui peuvent vous valoir une éternité
 » bienheureuse.

Saint Cyprien , dans son Sermon sur
 l'Aumône , fait parler le Démon à Dieu
 d'une manière bien capable de confondre les
 mauvais Chrétiens.

» Représentez-vous le Démon au milieu
 » de tous ses Sectateurs , qui a l'audace de
 » dire à Jesus-Christ d'un air triomphant : Je
 » n'ai rien souffert pour tous ceux qui se sont
 » donnés à moi ; je n'ai point été flagellé
 » pour eux , je n'ai point reçu de soufflets ,
 » je n'ai point été couronné d'épines , je n'ai
 » point été crucifié , je n'ai point versé mon
 » sang pour eux , je ne leur ai point promis
 » de récompense éternelle ; & cependant ils
 » m'ont suivi , ils m'ont adoré. Vous êtes
 » mort pour eux , Seigneur ; & qu'ont-ils
 » fait pour vous ? Vous ont-ils revêtu &
 » nourri quand vous avez été nud , & que

» vous avez eu faim dans la personne de vos
 » pauvres ? Le nombre de ceux qui vous
 » ont obéi , approche-t'il de celui de mes
 » serviteurs , ou plutôt , de mes esclaves vo-
 » lontaires ? Que répondrons-nous à cela ,
 » mes chers freres ?

L'éloge funebre des Officiers morts dans la dernière guerre , nous offre un exemple admirable de Prosopopée.

» O peuples heureux , donnez au moins
 » à des Compatriotes , qui ont expiré victi-
 » mes de cette gloire , ou qui survivent en-
 » core à une partie d'eux-mêmes les récom-
 » penses que leurs cendres ou leurs blessures
 » vous demandent ! Si vous les refusez , les
 » arbres , les campagnes de la Flandre pren-
 » droient la parole pour vous dire : c'est ici que
 » ce modeste & intrepide Luttaux , chargé
 » d'années & de services , déjà blessé de deux
 » coups , affoibli & perdant son sang , s'é-
 » cria ; *il ne s'agit pas de conserver sa vie ,*
 » *il faut en rendre les restes utiles ;* & rame-
 » nant au combat des troupes dispersées , re-
 » çût le coup mortel qui le mit enfin au tom-
 » beau. C'est-là que le Colonel des Gardes
 » Françoises en allant le premier reconnoî-
 » tre les ennemis , fut frappé le premier dans
 » cette journée meurtrière , & périt en fai-
 » sant des souhaits pour le Monarque & pour

» l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce
 » célèbre Archevêque de Cambrai , l'héri-
 » tier des vertus de cet homme unique qui
 » rendit la vertu si aimable.

Dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre , l'éloquent Bossuet , après avoir honoré d'un juste éloge la mémoire du grand & malheureux Roi Charles I , adresse cette tendre & consolante apostrophe au cœur de la Reine son épouse.

» Grande Reine ! je satisfais à vos plus
 » tendre desirs , quand je célèbre ce Monar-
 » que , & ce cœur qui n'a jamais vécu que
 » pour lui , se reveille tout poudre qu'il est ,
 » & devient sensible , même sous ce drap
 » mortuaire , au nom d'un Epoux si cher.

Ce mouvement si pathétique placé dans un endroit si intéressant , dût arracher à tout l'Auditoire des larmes de douleur & de plaisir.

Le fils de Brutus prêt de sacrifier sa Patrie à sa Maîtresse , flotte dans l'agitation cruelle de ses remords & de ses desirs.

Je le sçais Mais . . . du Ciel qui tonne sur ma
 tête ,

J'entens la voix qui crie : arrête , ingrat , arrête !
 Tu trahis ton país . . . non Rome ! non , Brutus !
 Dieux qui me secourez , je suis encor Titus !

Œdipe ayant connu toute l'horreur de sa destinée, se livre à son désespoir.

Je vois les Eumenides
 Secouer leurs flambeaux vengeurs des Parricides.
 Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ,
 L'enfer s'ouvre... ô Laius ! ô mon Pere ! est-ce toi ?
 Je vois , je reconnois la blessure mortelle
 Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
 Punis-moi , venge-toi d'un monstre détesté ,
 D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
 Approche , entraîne-moi dans les demeures som-
 bres ,
 J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.

On sent que l'usage de cette figure est réservé aux Tragédies , aux Sermons , aux Oraisons funébres , en un mot , aux grands Ouvrages où l'éloquence peut déployer tout ce qu'elle a de mouvemens touchans , pathétiques & terribles.

De la Réticence.

La Réticence est une figure mystérieuse , qui par un silence affecté , en dit plus que les paroles les plus fortes & les plus énergiques. C'est ainsi qu'Aricie , par une réticence adroite , embarrasse extrêmement Thésée

406 RHETORIQUE FRANÇOISE,
qui s'étoit laissé prévenir contre Hyppolite
par les calomnies d'Œnone.

Prenez garde , Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit , & vous en laissez vivre
Un votre fils , Seigneur , me défend de pour-
suivre ,

Instruite du respect qu'il veut vous conserver ,
Je l'affligerois trop si j'osois achever ;
J'imite sa pudeur , & fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

ATHALIE à Joad.

Te voilà Séducteur ;

De ligues , de complots pernicieux Auteur ,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances ,
Eternel ennemi des suprêmes Puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé ;
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir & ton Temple & ta vie.
Je devrois sur l'Autel , où ta main sacrifie ,
Te Mais du prix qu'on m'offre il faut me con-
tenter.

AGRIPPINE à Néron.

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue , & crus la renommée ;
J'appellai de l'exil , je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque , & ce même Burrhus

Qui depuis Rome alors estimoit leurs vertus.

Cette dernière formule de reticence a été adoptée par M. de Voltaire , & appliquée fort à propos au jeune Duc de Biron dans le Poëme de la Henriade.

Biron , dont le nom seul répandoit les allarmes ;
Et son fils jeune encore , ardent , impétueux ,
Qui depuis mais alors il étoit vertueux.

Dans le même Poëme , Henri III. expirant sous les coups du fanatique Clément ; avertit par une réticence prophétique Henri IV. son successeur , du malheur qui devoit lui arriver un jour.

Vous connoissez la Ligue, & vous voyez ses coups ;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare

Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare.

Dans le Panégyrique de Saint Thomas de Cantorbéry.

» Il n'en fallut pas davantage à des Courtis-
» tans lâches & mercénaires ; ils roulent
» dans leur esprit le dessein de répandre le
» sang du juste, ils songent aux récompenses

» qu'ils efpèrent , & non pas au crime qu'ils
 » font. Thomas eft l'oint du Seigneur , mais
 » il eft l'ennemi du Prince ; il eft innocent
 » il eft vrai , mais le Roi veut qu'il foit cou-
 » pable ; ils partent de la Cour , ils paffent
 » la Mer , ils arrivent , ils entrent dans l'E-
 » glife où le Saint célébroit l'Office , & s'a-
 » vançant vers lui la fureur dans le cœur , le
 » feu dans les yeux , le fer à la main , fans ref-
 » pect des Autels , ni du Sanctuaire de Jefus-
 » Chrift , ni de fes Miniftres Vous
 » entendez prefque le refte , Messieurs , & je
 » voudrois pouvoir me difpenfer de vous
 » rapporter un fi pitoyable fpectacle.

De la Subjection.

La Subjection eft une figure par laquelle
 l'Orateur s'interroge & répond lui-même à
 fes propres queftions. Cette figure fert à
 prévenir & à réfuter les objections qui peu-
 vent être propofées par un adverfaire.

E X E M P L E S.

*Dans l'Oraifon funebre du Premier Préfident
 de Lamignon.*

» Quelles penfez-vous que furent les voies
 » qui

» qui conduisirent cet illustre Magistrat à des
 » fins si nobles ? la faveur ? Il n'avoit d'autre
 » relation à la Cour que celle que lui don-
 » noient ou ses affaires ou ses devoirs. Le
 » hasard ? On fut long-tems à délibérer , &
 » dans une affaire aussi délicate , on crut qu'il
 » falloit tout donner au conseil , & ne rien
 » laisser à la fortune. La cabale ? Il étoit du
 » nombre de ceux qui n'avoient suivi que
 » le parti de leur devoir.

Roussseau , Epigramme XXVII.

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
 Un peuple ou deux ? Tibere eut cet honneur.
 Est-on Héros en signalant ses haines
 Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
 Est-on Héros en regnant par la peur ?
 Séjan fit tout trembler jusqu'à son Maître.
 Mais de son Ire éteindre le Salpêtre ,
 Sçavoir se vaincre & reprimer les flots
 De son orgueil : c'est ce que j'appelle être
 Grand par soi-même & voilà mon Héros.

Il y a une autre espece de subjection fort
 usitée dans les dialogues , & fort familiere
 sur-tout aux Auteurs Dramatiques. C'est
 lorsque les interlocuteurs s'attaquent , se dé-

410 RHETORIQUE FRANÇOISE,
fendent avec la même vivacité, & n'employent dans leurs attaques & dans leurs reparties qu'un nombre de paroles à peu près égal.

E X E M P L E S.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline?

POLYEUCTE.

Vous préférez la vie à la bonté divine?

PAULINE.

Va, cruel, va périr: tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde & me laissez en paix.

Voici un exemple qui peint la vertu dans

tout son éclat.

VARUS, MARIAMNE.

VARUS.

Craignez encore Hérode armé du désespoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je sçais mon devoir.

VARUS.

Quoi ! faudra t'il toujours que Varus vous offense ?

Je vais donc malgré vous servir votre vengeance.

Je cours à ce Tyran qu'en vain vous respectez,

Je revole au combat & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez :

Je déteste un triomphe à mes yeux si coupable ;

Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respectable.

C'est lui de qui les droits....

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints....

VARUS.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous sépare ;

M m ij

412 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare
Sauvez tant de vertus. . . .

MARIAMNE.

Vous les dés-honorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

VARUS.

Il a fouillé sa main du sang de votre Pere.

MARIAMNE.

Je sçais ce qu'il a fait & ce que je dois faire.

De sa fureur ici j'attens les derniers traits,

Et ne prens point de lui l'exemple des forfaits.

L'exemple suivant exprime le désespoir
d'Œdipe , lorsqu'il reconnoit qu'il a tué
Laius , sans sçavoir encore que ce Laius
étoit son Pere.

OEDIPE à *Jocaste*.

Prenez ce fer , instrument de ma rage ,

Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste
usage ,

Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous , Seigneur ?

Arrêtez , modérez cette aveugle douleur ;

Vivez.

OEDIPÉ.

Quelle pitié pour moi vous intéresse !
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse.
Ecoutez ma prière.

OEDIPÉ.

Ah ! je n'écoute rien.

J'ai tué votre Epoux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien ;

OEDIPÉ.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OEDIPÉ.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

OEDIPÉ.

O trop funeste Hymen ! O feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints, vous êtes mon Epoux.

De la Sufstentation.

La Sufstentation est une figure par laquelle l'Orateur tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, & dans l'incertitude de ce qu'il va dire.

Cette figure est fort propre à réveiller & à soutenir l'attention. Il y en a de deux fortes : l'une véritable & sincere dans ses paroles , tient toujours fidèlement sa promesse , & surpasse même souvent l'attente qu'elle a fait naître ; l'autre badine & enjouée se joue de l'attention de ses auditeurs , & les paye d'un trait plaisant , après leur avoir fait attendre des choses fort importantes. Voici des exemples de la premiere.

P H E D R E à *Oenone*.

Tu le veux. Leve-toi.

O E N O N E.

Parlez. Je vous écoute.

P H E D R E.

Ciel ! que lui vais-je dire , & par où commencer ?

O E N O N E.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

P H E D R E.

O haine de Venus ! ô fatale colere !

Dans quels égaremens l'amour jetta ma mere !

O E N O N E.

Oublions-les , Madame , & qu'à tout l'avenir

Un silence éternel cache ce souvenir.

P H E D R E.

Ariane , ma sœur , de quel amour blessée

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

OENONE.

Que faites-vous, Madame, & quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHEDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je pérís la dernière & la plus misérable.

OENONE.

Aimez-vous ?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui ?

PHEDRE.

Tu vas oüir le comble des horreurs :

J'aime ... à ce nom fatal je tremble ... je frissonne....

J'aime....

OENONE.

Qui ?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince si long-tems par moi-même opprimé.

OENONE.

Hippolyte, grands Dieux !

PHEDRE.

C'est toi qu'il a nommé.

Dans cette Scène terrible où le mystère
de la naissance d'Œdipe se développe,
Phorbas apprenant qu'Œdipe est celui dont

416 RHÉTORIQUE FRANÇOISE ;
il avoit sauvé l'Enfance , le Fils de Laius ;
& de Jocaste , le meurtrier de son Pere & le
mari de sa Mere , veut du moins épargner
à ce malheureux Prince l'affreuse connois-
sance de tant d'horreurs.

Seigneur , (*dit-il*) permettez-moi de fuir votre
présence ,

Et de vous épargner cet horrible entretien.

OED I P E.

Phorbas , au nom des Dieux , ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez , Seigneur , fuyez vos enfans & la Reine.

OED I P E.

Répond-moi seulement , la résistance est vaine.

Cet enfant par toi-même à la mort destiné ,

En montrant Icare.

Le mis-tu dans ses bras ?

PHORBAS.

Oùi , je le lui donnai.

Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

OED I P E.

Quel étoit son pays ?

PHORBAS.

Thébe étoit sa Patrie.

OED I P E.

Tu n'étois point son Pere ?

PHORBAS.

Hélas ! il étoit né

D'un sang plus glorieux & plus infortuné !

OEDIPE.

Quel étoit-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Acheve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste étoit sa Mere.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins !

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux !

OEDIPE.

Je n'attendois pas moins.

Zénobie après bien des combats, se découvre enfin à Arsame.

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?

En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

ZENOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste Mystere,

N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre Pere ?

Fuyez, Prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs.

Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,

Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

Un infidèle ami trahiroit-il ma flamme ?
 Dieux ! quel trouble s'élève en mon cœur allarmé !
 Quoi ! toujours des rivaux , & n'être point aimé !
 Belle Isménie , en vain vous voulez que je fuye.
 Je ne le puis , dussai-je en perdre ici la vie ,
 Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi ;
 Quel est donc ce rival ? dissipez mon effroi.
 D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve en-
 core ?

Me refuseroit-on un secours que j'implore ?
 Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
 Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi :
 Parlez , ne craignez pas de lasser ma constance ;
 Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence ?
 Tout m'abandonne-t'il en ce funeste jour ?
 Dieux ! est-on sans pitié pour être sans amour ?

ZENOBIE.

Eh bien , Seigneur , eh bien , il faut vous satisfaire ,
 Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire ;
 Ce seroit mal répondre à vos soins généreux
 Que d'abuser encor votre amour malheureux ;
 Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSA ME.

Juste Ciel !

ZENOBIE.

Et l'Époux à qui l'Hymen me lie ;
 Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui ,
 Ont imploré pour moi le secours & l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon désespoir fût-ce César lui-même....

ZENOBIÉ.

Calmez de ce transport la violence extrême ;
 Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié :
 Moins digne de courroux que digne de pitié ,
 C'est un rival , Seigneur , quoique pour vous terrible ,
 Qui n'éprouvera point votre cœur insensible ,
 Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux ;
 Rhadamiste en un mot.

ARSAME.

Mon frere !

ZENOBIÉ.

Et mon Epoux.

Les exemples suivans se rapportent à la
 seconde espèce de Sustentation.

*Madame Deshoulières à Madame Duffé ,
 fille de M. de Vauban.*

Quelqu'un qui n'est pas votre Epoux ;
 Et pour qui cependant , (soit dit sans vous déplaire)
 Vous sentez quelque chose & de vif & de doux ,
 Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévère
 Pour . . . mais dans vos beaux yeux je vois de la
 colere ,

Ne grondez point , appeaisez-vous.

Ce quelqu'un , belle Iris , c'est votre illustre pere.

C H A N S O N.

Après le malheur effroyable ,
Qui vient d'arriver à mes yeux ,
J'avouerai désormais grands Dieux !
Qu'il n'est rien d'incroyable.

J'ai vû sans mourir de douleur ,
J'ai vû , (Siècles futurs vous ne pourrez le
croire !)
Ah ! j'en frémis encor de dépit & d'horreur ,
J'ai vû mon verre plein , & je n'ai pû le boire.

La lettre par laquelle Madame de Sévigné apprend à M. & Madame de Coulanges le prochain mariage de Mademoiselle avec M. le Duc de Lauzun & dans laquelle elle épuise agréablement toutes les Epithètes possibles pour qualifier cette grande nouvelle , tient de la Sufstentation sérieuse par la singularité & l'importance de l'évenement qu'elle annonce , & de la sufstentation badine par l'enjouement que Madame de Sévigné a fçû y répandre.

SECTION II.

Des Figures de mots.

LEs Figures de mots donnent aux pensées des tours vifs & brillans qui en relevent beaucoup l'éclat.

Il y a deux fortes de figures de mots ; les unes consistent dans les paroles transportées de leur propre signification à une signification étrangere ; comme lorsque l'on dit : *Un courage bouillant . un cœur enflammé de colere , une riante verdure , &c.* & ce sont celles-là que l'on appelle *Tropes*.

Dans presque toutes les Langues , il y a une infinité de choses & de modifications de choses qui manquent de termes propres ; d'autres en ont , mais ils ne sont point assez énergiques. Cette disette de mots a obligé de recourir à des tours étrangers ; & de-là est venue l'origine des *Tropes* dont l'usage ayant été justifié par l'éclat , la grace & la force qu'ils répandoient sur les discours , on s'en est servi dans la suite autant & plus pour le simple ornement que pour la nécessité ; tel est le sort de la plupart

des inventions humaines ; c'est d'abord la nécessité, ou du moins l'utilité qui les introduit, peu à peu on s'accoutume à en faire usage pour la commodité, pour l'agrément & pour le plaisir.

Les principaux Tropes sont la Métaphore & l'Allégorie, l'Hiperbole, l'Ironie.

De la Métaphore

La Métaphore est un trope par lequel on tire un mot de sa signification propre & naturelle pour exprimer une chose approchante de celle qu'il signifie.

La Métaphore, dit Quintilien, doit trouver vacante la place dont elle se saisit, ou si elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée :

E X E M P L E S.

S. Paul 1. Ep. aux Corinthiens.

Vous êtes le champ que Dieu cultive,
& l'édifice que Dieu bâtit.

PHÉDRE. à Cénone.

..... Hyppolite aime & je n'en puis douter ;
.....
Ce Tigre, que jamais je n'abordai sans crainte

Soumis, apprivoisé reconnoît un Vainqueur.

ZENOBIÉ.

Arsame conduisant la terreur sur ses pas,
Vint la foudre à la main désoler nos climats.

Voici une tirade de vers de Rousseau où l'on voit briller à tout moment quelque nouvelle métaphore.

Epître à M. le Baron de Breteuil.

Comme eux alors apprentif Philosophe,
Sur le papier nivellant chaque Strophe,
J'aurois bien pû du Bonnet Doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et rassembler sous quelques jolis titres ;
Mes froids dixains rédigés en Chapitres :
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis & bien intitulés,
Faire servir votre nom d'Episode ;
Et vous offrir sous le pompeux nom d'Ode
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes Sermons l'ennuyeuse beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le Bourgeois s'engoue,
Et ne sçait point, Prêcheur fastidieux
D'un sot Lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade
Qui fait vomir ceux ceux qu'elle persuade ;

424 RHETORIQUE FRANÇOISE ,
Et qui traînant toujours le même accord ,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

JOAD à Josabet.

- Il faut que sur le Trône un Roi soit élevé ,
Qui se souviennne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prêtres ;
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau ,
Et de *David éteint rallumé le flambeau* :

Il seroit inutile de donner plus d'exemples de cette figure. Elle est d'un usage très universel & très étendu. Il y a même certaines métaphores avec lesquelles on s'est tellement familiarisé, qu'elles se glissent à tout propos dans les conversations les plus simples sans qu'on s'en apperçoive.

La Métaphore, comme toute autre figure, doit être très naturelle ; elle est vicieuse, si elle est tirée de trop loin, si sa signification propre ne se présente d'abord à l'esprit ; elle doit aussi avoir une certaine noblesse & n'être jamais tirée d'aucun objet bas ou dégoûtant ; il faut encore qu'elle soit soutenue, qu'elle remplisse une idée, qu'elle ne faute pas brusquement d'une image à une autre, comme dans ce vers.

Prends la foudre, Louis, & va comme un Lion.

M.

M. Rollin , dans son *Traité des Etudes* à l'article des figures , & le Pere Bouhours , dans le *Livre de la maniere de bien penser* , ont dit tous deux de très bonnes choses sur les Métaphores. On peut les consulter.

De l'Allégorie.

L'Allégorie n'est rien autre chose qu'un enchaînement de Métaphores bien soutenues.

E X E M P L E S.

M. Mascaron.

» C'est alors que les impies Salmonées
 » osent imiter le tonnerre de Dieu , & ré-
 » pondre par les foudres de la terre aux fou-
 » dres du ciel.

M. Fléchier.

» Jamais il ne s'éleva sur son front ferein
 » aucun de ces nuages que forment le dégoût
 » & la défiance.

Dans un autre endroit.

» Ses vertus le firent connoître au Public

» & produisirent cette première fleur de ré-
 » putation qui répand une odeur plus agréa-
 » ble que les parfums, sur tout le reste d'une
 » belle vie.

M. de la Fontaine, dans son *Elégie* sur la disgrâce de M. Fouquet, exprime par une allégorie bien noble la dangereuse confiance que la faveur inspire.

Lorsque sur cette Mer on vogue à pleines voiles,
 Qu'on croit avoir pour soi les vents & les étoiles,
 Il est bien mal aisé de régler ses desirs;
 Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

CESAR à Brutus en parlant de Rome.

Ce Colosse effrayant dont le monde est foulé
 En pressant l'Univers est lui-même ébranlé,
 Il panche vers sa chute, & contre la tempête
 Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

M. de Marmontel a peint, par une allégorie charmante, les avantages que son génie a tirés du commerce utile de Messieurs de Voltaire & de Vauvenargue.

Tendre arbrisseau planté sur la rive féconde
 Où ces fleuves méloient les trésors de leur onde
 Mon esprit pénétré de leurs sucS nourrissans
 Sentoit développer ses rejettons naissans.

Dans la Tragédie de Brutus, Arons dit

en parlant des nouveaux Républicains de Rome.

Ces Lions que leur Maître avoit rendu plus doux
Vont reprendre leur rage & s'élancer sur nous ;
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du Monde.

Cette figure est fort agréable quand elle est bien placée, bien soutenue, & qu'elle n'est pas trop obscure ; car pour lors c'est plutôt un énigme qu'une figure.

De l'Hyperbole.

L'Hyperbole est une figure menteuse qui abuse de la crédulité des auditeurs en leur exagérant les choses avec excès, soit en bien, soit en mal, soit en augmentant, soit en diminuant.

Comme cette figure est extrêmement hardie, elle a toujours besoin de quelque lénitif qui adoucisse ce qu'elle a d'incroyable & d'excessif. Ces lénitifs sont par exemple ; *Il semble que, pour ainsi dire, s'il est permis de parler ainsi, &c.*

Le ton enjoué & badin de Voiture, & les ménagemens qu'il prend dans ses hyperboles, les font recevoir avec plaisir.

E X E M P L E S.

Dans sa Lettre à M. le Cardinal de la Valette.

» Au sortir de table , le bruit des violons
 » fit monter tout le monde en haut , où l'on
 » trouva une chambre si bien éclairée , qu'il
 » sembloit que le jour qui n'étoit plus sur
 » la terre , s'y fût retiré tout entier.

Plus bas :

» Le bal continuoit avec beaucoup de
 » plaisir , quand tout-à-coup un grand bruit
 » que l'on entendit dehors , obligea toutes
 » les Dames à mettre la tête à la fenêtre ; &
 » l'on vit sortir d'un grand bois qui étoit à
 » trois cens pas de la maison , un tel nom-
 » bre de feux d'artifices , qu'il sembloit que
 » toutes les feuilles & tous les troncs d'ar-
 » bres se convertissent en fusées , que toutes
 » les étoiles du Ciel tombassent , & que la
 » sphere du feu voulût prendre la place de la
 » moyenne région de l'air. Ce sont , Mon-
 » seigneur , trois hyperboles , lesquelles ap-
 » précées & réduites à la juste valeur des
 » choses , valent trois douzaines de fusées.

M. Boileau , Epître à M. de Lamoignon.

Dieu ſçait comme les Vers chez vous s'en vont
couler ,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler ,
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles ;
Croit que l'on fait les Vers comme l'on prend les
Villes.

Un Gaſcon fit ces Vers burleſques ſur le
trophée que les Ennemis érigerent après la
défaite des François à Hoſchſtedt en 1704.

Mogrebleu du fat qui t'a fait ,
Vaine Pyramide d'Hoſchſtedt !
Ah ! ſi pour pareille vétille ,
Chaque bataille , aſſaut , priſe de Ville ;
Louis , ce Héros ſi parfait ,
Avoit fait dreſſer une Pile ,
Le Pays Ennemi ſeroit un jeu de Quille.

M. le Prince , fils du Crand Condé , avoit
promis un prix de mille écus à celui qui fe-
roit le plus beau Quatrain pour être gravé
au bas de la Statue de ſon pere dans le Châ-
teau de Chantilly. Ce fut un Gaſcon qui
remporta ce prix. Voici ſes vers.

Pour célébrer tant de vertus ,
Tant de hauts faits & tant de gloire ;

Mille écus , morbleu , mille écus ,

Ce n'est pas un fol par victoire.

Cette figure qui ne devroit jamais être employée sans des précautions infinies , n'est que trop prodiguée soit dans l'éloge , soit dans la fatyre. Au reste il y a dans toutes les Langues de petites hyperboles d'usage dont tout le monde connoit la juste valeur , & qu'il seroit ridicule de vouloir supprimer.

De l'Ironie.

L'Ironie est une figure piquante , pleine de sel , souvent même de fiel , qui , sous des paroles équivoques & trompeuses , cache un sens directement opposé au sens naturel que ces paroles expriment. Il y a deux espèces d'ironie. L'une badine & enjouée raille avec beaucoup d'art , de finesse & de délicatesse , sans aigreur ; l'autre mordante & envenimée assaisonne ses railleries du fiel le plus amer. Voici un exemple de cette dernière ; l'exemple suivant regardera la première.

HERMIONE à Pyrrhus.

Seigneur , dans cet aveu dépouillé d'artifice ,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ,
Et que voulant bien rompre un nœud si solennel ,

Vous vous abandonniez au crime en criminel.

Est-il juste après tout qu'un Conquérant s'abaisse,
Sous la servile loi de garder sa promesse ?

Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.

Quoi ! sans que ni serment, ni devoir vous retienne,

Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne,

Me quitter, me reprendre & retourner encor

De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector !

Couronner tour à tour, l'Esclave & la Princesse,

Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce !

Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,

D'un Héros qui n'est point esclave de sa foi ;

Pour plaire à votre Epouse, il vous faudroit peut-être

Prodiguer les doux noms de parjure & de traître.

Vous veniez de mon front observer la pâleur,

Pour aller dans ses bras rire de ma douleur ;

Pleurante après son Char vous voulez qu'on me
voya ;

Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joie ;

Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,

Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?

Du vieux père d'Hector la valeur abattue,

Aux piés de sa famille expirante à sa vûe,

Tandis que dans son sein votre bras enfoncé,

Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé,

Dans des ruisseaux de sang Troye ardente plongée,

De votre propre main Polyxène égorgée

Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ;
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

Lettre de Voiture à M. le Comte d'Avaux, Plénipotentiaire du Roi de France à Munster.

» A ce que je vois , vous autres Plénipo-
» tentiaires , vous vous divertissez admira-
» blement à Munster : il vous prend envie
» de rire une fois en six mois. Vous faites bien
» de prendre le tems tandis que vous l'avez ,
» & de jouir des douceurs de la vie que la for-
» tune vous donne. Vous êtes là comme rats
» en paille , dans les papiers jusqu'aux oreil-
» les , toujours lisant , écrivant , corrigeant ,
» proposant , conférant , haranguant , con-
» sultant dix ou douze heures par jour dans
» de bonnes chaises à bras bien à votre aise ,
» pendant que nous autres pauvres Diables
» sommes ici marchant , jouant , causant ,
» veillant & tourmentant notre misérable vie.

SECTION III.

Des figures de mots qui ne sont point Tropes.

Ces figures sont proprement celles que
l'on nomme *figures de mots* ; elles con-
sistent dans des paroles qui conservent leur
signification

signification simple & naturelle. De ce nombre sont l'Allusion, la Conjonction & la Disjonction, la Périphrase & la Répétition.

De l'Allusion.

L'Allusion n'est rien autre chose qu'un certain jeu de mots & de pensées qui flattent agréablement & l'oreille & l'esprit.

E X E M P L E S.

Dans une Chanson de M. Rousseau.

Par un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,
De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix;
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe;
Ainsi je doute encor de ma félicité:
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un
 mensonge,
Mais il dura trop peu pour une vérité.

M. de Fontenelle qui avoit fait une scène entre Psyché & l'Amour, fait parler ainsi à sa Maîtresse par Psyché.

Ma chere sœur, nous ne nous devons rien:
En même cas nous sommes l'une & l'autre;
 Votre amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

Dans le Sonnet sur l'Avorton.

Toi que l'amour fit par un crime ,
 Et que l'honneur détruit par un crime à son tour ,
 Funeste ouvrage de l'amour ,
 De l'honneur funeste victime.

.

Deux Tyrans opposés ont décidé ton sort :
 L'amour , malgré l'honneur , te fit donner la vie ,
 L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Dans une Epître de M. de Voltaire à M.
 le Président Henault.

Il ne faut pas s'en faire accroire ,
 J'eus l'air de vouloir m'afficher ,
 Aux murs du Temple de Mémoire ,
 Aux fots vous fûtes vous cacher ,
 Je parus trop chercher la gloire ,
 Et la gloire vint vous chercher.

Comme il entre presque toujours quelque affectation dans cette figure, on ne doit s'en servir que dans de légers badinages, & dans de petits ouvrages de galanterie, où il est permis à l'imagination de s'évertuer un peu.

De la Conjonction & de la Disjonction.

Voici deux figures , qui par des moyens tout-à-fait contraires , produisent le même effet , & donnent toutes deux une égale vivacité au discours ; l'une en liant toutes les parties par la particule conjonctive & , l'autre en les produisant toutes détachées & séparées les unes des autres.

EXEMPLES DE CONJONCTION.

Dans la Tragédie d'Esther.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans , les vieillards ,
Et la sœur & le frere ,
Et la fille & la mère ,
Le fils dans les bras de son pere.

Dans le Poëme de la Henriade , S. Louis parle ainsi à Henri IV. de feu M. le Duc de Bourgogne.

Mon fils , il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes,
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme , & la mere & le fils !

O o ij

436 RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Dans la Henriade, le fantôme qui apparoît au fanatique Clément sous la figure du Duc de Guise, lui dit après lui avoir rapporté l'histoire de Judith :

Voilà les saints exploits que tu dois imiter ;
 Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter ;
 Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.
 Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
 Délivrant les François de leur indigne Roi,
 Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.

Dans le Lutrin.

Il terrasse lui seul & Guibert & Grasset ;
 Et Gorillon la basse, & Grandin le fausset ;
 Et Gerbais l'agréable, & Guérin l'insipide.

EXEMPLES DE DISJONCTION.

*M. Mascaron, dans l'Oraison funèbre du
 Vicomte de Turenne.*

» Les dehors même de la guerre, le son
 » des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre
 » des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès & la consommation de la victoire ;
 » les cris différens des vaincus & des vainqueurs attaquent l'ame par tant d'endroits ;

» qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse &c.
 » de modération, elle ne connoît plus ni
 » Dieu ni elle-même.

Dans l'Ode de M. Rousseau à une Veuve.

Sous un plus heureux auspice ,
 La Déesse des Amours
 Veut qu'un nouveau sacrifice
 Lui consacre vos beaux jours.
 Déjà le bucher s'allume :
 L'Autel brille , l'encens fume ,
 La victime s'embellit ,
 L'Amour même la consume ;
 Le mystère s'accomplit.

Dans une Idylle du même M. Rousseau

DAPHNIS.

Qui l'eût crû ? De nos champs l'agréable peinture ,
 Ces fertiles côteaùx où se plaît la Nature ,
 Le frais de ces gazons , l'ombre de ces ormeaux ,
 Nos rustiques débats , nos tendres chalumeaux ,
 Nos troupeaux, nos forêts, nos prés, nos pâturages ,
 Sont pour eux désormais de trop viles images :
 Ils savent seulement chanter sur leur hautbois ,
 Je ne sçai quel amour inconnu dans nos bois ,
 Tissé de mots brillants , où leur esprit se joue ,
 Badinage affecté que le cœur désavoue ;

O o iij

438 RHETORIQUE FRANÇOISE,
Enfin , te le dirai-je ? ô mon cher Palémon !
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

Et plus bas.

Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les Faunes , les Sylvains, les Nymphes, les
Dryades,
Les Silènes tardifs , les humides Nayades,
Et le Dieu Pan lui-même au bruit de nos chansons,
Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons ?

Dans la Cantate de Circé.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'Univers :
La Terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'Onde turbulente
Mugit de fureur ;
La Lune sanglante
Reculé d'horreur.

Dans la Cantate d'Adonis.

La froide Nayade

Sort pour l'admirer ;
 La jeune Dryade
 Cherche à l'attirer :
 Faune d'un sourire
 Approuve leur choix.
 Le jaloux Satyre
 Fuit au fond des bois ;
 Et Pan qui soupire ,
 Brise son hautbois.

ORESTE à *Hermione*.

Si je vous aime ? O Dieux ! mes sermens , mes par-
 jures ,

Ma fuite , mon retour , mes respects , mes injures ,
 Mon désespoir , mes yeux de pleurs toujours noyés ;
 Quels témoins croirez-vous , si vous ne les croyez ?

ALZIRE à *Gusman*.

Tu t'affûres ma foi , mon respect , mon retour ,
 Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'a-
 mour.)

La Piété dans le Prologue d'Esther.

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder ,
 Qui sçait combattre , plaire , obéir , commander.

De la Périphrase.

La Périphrase est une figure fort ordi-
 naire sur-tout aux Poètes qui s'en servent
 O o iij

pour étendre & enrichir une idée qui eût pû être exprimée plus simplement, mais avec beaucoup moins de noblesse.

E X E M P L E S.

Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieillesse venue
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargés de trois ans.

M. Boileau.

Tout cela réduit à la proposition simple,
signifie qu'il a cinquante-huit ans accomplis.

Nérestan, pour dire qu'il avoit porté
les armes sous Saint Louis contre les Anglois,
se sert d'un tour très-noble & très-harmonieux.

Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque des fiers Anglois la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés,
Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés.

Saint Grégoire peint l'Amour d'une manière extrêmement éloquente à la faveur d'une belle périphrase.

» Cette fièvre cruelle qui a son froid &
» ses ardeurs, ses langueurs & ses accès, ses
» foiblesses & ses redoublemens, ses rêves

» ries , ses transports , ses fureurs , cette fié-
 » vre , dis-je , qu'on appelle *Amour* , &c.

Adoam racontant à *Télémaque* la mort d'*Astarbé* , lui dit :

» Ses Manes impies descendirent sans
 » doute dans ces tristes lieux où les cruelles
 » Danaïdes puisent éternellement de l'eau
 » dans des vases percés , où *Ixion* tourne à
 » jamais sa roue , où *Tantale* brûlant de soif
 » ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lé-
 » vres , où *Sisiphe* roule inutilement un ro-
 » cher qui retombe sans cesse , & où *Titie*
 » sentira éternellement dans ses entrailles
 » toujours renaissantes un vautour qui les
 » ronge.

Dans la *Sémiramis* de M. de Voltaire , l'effet du contrepoison est exprimé par une *Périphrase* très-éloquente & très-Poétique.

Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore ,
 Bienfaits nés dans ses champs de l'Astre qu'elle
 adore ,

Par les soins de *Phradate* , avec art préparés ,
 Firent sortir la mort de vos flancs déchirés.

Madame Deshoulières , dans une *Pièce* de vers allégoriques , employe deux belles *Péripkrases* pour signifier l'*Orient* & l'*Occident*. On ne fera pas fâché de trouver ici la *Pièce* toute entière.

Dans ces Prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mene,
Mes cheres Brebis :
J'ai fait , pour vous rendre
Le destin plus doux ,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit , empoisonne
Tous mes soins pour vous ,
Et vous abandonne
Aux fureurs des Loups.
Seriez-vous leur proie ,
Aimable troupeau !
Vous , de ce hameau ,
L'honneur & la joie ;
Vous qui gras & beau ,
Me donniez sans cesse ,
Sur l'herbette épaisse ,
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrette !
Mais il faut céder.
Sans chien , sans houlette ,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris ;

Il rit de mes craintes ;
Et , fourd à mes plaintes ,
Houlette ni chien ,
Il ne me rend rien ;
Puissiez-vous } contentes ,
Et sans mon secours ,
Passer d'heureux jours ,
Brebis innocentes ,
Brebis mes amours !
Que Pan vous défende ,
Hélas ! il le sçait ;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui , Brebis chéries ,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries ,
Je prends à témoin
Ces Bois , ces Prairies ,
Que , si les faveurs
Du Dieu des Pasteurs
Vous gardent d'outrages ,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages ,
J'en conserverai
Tant que je vivrai ,
La douce mémoire ;
Et que mes chansons ,
En mille façons ,

Porteront sa gloire
 Du rivage heureux *,
 Où vif & pompeux ,
 L'astre qui mesure
 Les nuits & les jours ,
 Commencant son cours ,
 Rend à la Nature
 Toute sa parure ,
 Jusqu'en ces climats **
 Où sans doute las
 D'éclairer le Monde ,
 Il va chez Thétis
 Rallumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

* *Orient.*

I. ** *Occident.*

Ce n'est pas pour le seul ornement qu'on se sert de cette figure. L'usage en est souvent nécessaire, tantôt pour exprimer noblement une chose qui de sa nature est basse, tantôt pour couvrir, ou du moins pour adoucir la dureté de certaines propositions qui choqueroient, si elles étoient présentées nuement & simplement. M. Rollin, dans son *Traité des Figures*, a donné des exemples de chacun de ces différens cas.

De la Répétition.

La Répétition est une figure qui consiste :

à répéter plusieurs fois les mêmes termes avec grace & dignité.

E X E M P L E S.

Dans le récit épisodique que Philoclète fait de ses aventures à Télémaque.

» Après avoir entendu ces paroles , je
 » m'écriai : O heureux jour ! douce lumière !
 » tu te montres enfin après tant d'années ! Je
 » t'obéis , je pars après avoir salué ces lieux.
 » Adieu cher Antre. Adieu , Nymphes de
 » ces Prés humides ; je n'entendrai plus le
 » bruit sourd des vagues de cette Mer. Adieu
 » rivage , où tant de fois j'ai souffert les in-
 » jures de l'air. Adieu , Promontoires , où
 » Echo répéta tant de fois mes gémissemens.
 » Adieu , douces Fontaines qui me fûtes si
 » ameres. Adieu , ô Terre de Lemnos , laisse-
 » moi partir , puisque je vais où m'appelle
 » la volonté des Dieux & de mes amis.

S. Paul , 1. Ep. aux Cor. chap. 13.

» Quand j'étois enfant , je parlois en en-
 » fant , je jugeois en enfant , je raisonnois en
 » enfant ; mais lorsque je suis devenu hom-
 » me , je me suis défait de tout ce qui te-
 » noit de l'enfant.

M. Bossuet, Oraison funèbre du Grand Condé.

» Combien de fois pria-t-il le Sauveur
 » des ames, en baissant la croix, que son sang
 » répandu pour lui ne le fût pas inutilement ?
 » C'est ce qui justifie le pécheur , c'est ce
 » qui soutient le juste, c'est ce qui rassure
 » le Chrétien.

*Fléchier , Oraison funèbre de Madame
 d'Aiguillon.*

» Moment fatal pour tant de pauvres dont
 » elle étoit la protectrice & la mere ! Mo-
 » ment heureux pour elle qui entroit en pos-
 » session de l'éternité ! Moment triste , mais
 » utile pour nous, si nous apprenons à vivre
 » & mourir comme elle !

Oraison funèbre de M. de Montausier.

» Je vis ce visage que la crainte de la
 » mort ne fit point pâlir , ces yeux qui cher-
 » cherent la Croix de Jesus-Christ , & ces
 » lèvres qui la baisèrent. Je vis un cœur brisé
 » de douleur dans le Tribunal de la Pénit-
 » tence ; pénétré de reconnoissance & d'a-
 » mour à la vûe du saint Viatique , touché
 » des saintes Onctions & des Prières de l'E-
 » glise. Je vis un Isaac levant avec peine

» ses mains paternelles , pour bénir une fille
 » que la nature & la piété ont attachée à tous
 » ses devoirs , aussi estimable par la tendres-
 » se qu'elle eut pour lui , que par l'attache-
 » ment qu'il eut pour elle , & des enfans qui
 » firent sa joie , & qui feront un jour sa gloi-
 » re. Je vis enfin comme meurt un Chrétien
 » qui a bien vécu.

Le vieux Nestor dans l'Odissee , pleure
 le trépas de son cher Antiloque.

Là gît le grand Ajax & l'invincible Achille ;
 Là de ses ans Patrocle a vû borner le cours ,
 Là mon fils , mon cher fils a terminé ses jours.

JOAD.

Jéhu qu'avoit choisi sa sagesse profonde ,
 Jéhu sur qui je vois que votre espoir se fonde ;
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits ;
 Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix ,
 Suit des Rois d'Israel les profanes exemples ;
 Du vil Dieu de l'Egypte a conservé les Temples ;
 Jéhu sur les hauts lieux enfin osant offrir ,
 Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir ;
 N'a pour servir sa cause & venger ses injures ,
 Ni le cœur assez droit , ni les mains assez pures.

Erixène , dans la Tragédie d'Idoménée.

Lieux cruels , soutenez ma fureur chancelante ,
 Lieux encor teints du sang qui me donna le jour ;

448 RHÉTORIQUE FRANÇOISE,
Du Tyran de la Crète infortuné séjour !
Eternels monumens d'une douleur amere ;
Lieux terribles , témoins de la mort de mon pere !
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours ,
Prêtez à ma colere un utile secours ,
Retracez-moi sans cesse une triste peinture
Contre un honteux amour défendez la nature.

Cette figure est extrêmement belle , vive , animée , hardie & propre à exprimer le caractère des passions les plus violentes & les plus impétueuses , comme la douleur , l'amour & la colere , dans lesquelles l'esprit fortement occupé de son objet , s'y attache avec une espece d'opiniâtreté , ne le perd pas un moment de vûe , & par cette raison , répète souvent les termes qui le représentent.

Voici quelques exemples d'une figure qui a rapport à celle-ci , & qui est pleine d'agré-
mens ; on peut l'appeller *retour* ou *refrain*.

Madrigal de Mademoiselle Deshoulières.

Chere ombre de Tirsis , hélas ! où fuyez-vous ?
Ecoutez mes soupirs , voyez couler mes larmes
Et voyez de vos droits le tems toujours jaloux ;
Mais vous n'arrêtez point. Que d'affreuses allarmes !
N'êtes-vous plus sensible à des transports si doux ?
Ma voix pour mon amant n'a-t'elle plus de char-
mes ?

Chere

Chère ombre de Tirsis, hélas ! où fuyez-vous ?

AIR par la même.

Taisez-vous , Rossignols , votre tendre ramage ,

Rappelle toutes mes douleurs.

Tirsis à son départ , sous ce même feuillage ,

Tandis que de l'amour vous chantiez les douceurs ,

Méloit en me parlant ses soupirs à mes pleurs ,

Hélas ! d'un si touchant langage ,

Je ne goûterai plus les plaisirs enchanteurs ,

Tirsis de l'Acheron a vû l'affreux rivage ,

Taisez-vous , Rossignols , votre tendre ramage ,

Rappelle toutes mes douleurs.

Dans la Pastorale d'Endimion, Ismène qui désespérée des mépris de ce Berger , s'étoit mise à la suite de Diane pour recouvrer la liberté & la paix du cœur que l'amour lui avoit ravie , s'entretient ainsi seule , avec ses ennuis.

Sombres Forêts qui charmez la Déesse !

Doux azile où coulent mes jours !

Plaisirs nouveaux , qui vous offrez sans cesse ,

Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse :

Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours !

Qui peut me rendre encore incertaine , inquiète !

J'aimois un infidèle , & ce que j'ai quitté :

Ne doit pas être regretté ;

Cependant sans sçavoir ce que mon cœur souhaite

Je le sens toujours agité.

450^m RHETORIQUE FRANÇOISE ;

Sombres Forêts qui charmez la Déesse !

Doux azile où coulent mes jours !

Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse ,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Voici des vers fort tendres de Monsieur
Boileau , sur une personne qu'il avoit au-
trefois aimée.

Voici les lieux charmans où mon ame ravie ,

Passoit à contempler Sylvie

Ces tranquilles momens si doucement perdus.

Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !

Mon cœur , vous soupirez au nom de l'Infidelle ;

Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est ici que souvent errant dans les Prairies ,

Ma main des fleurs les plus chéries

Lui faisoit des présens si tendrement reçus.

Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !

Mon cœur , vous soupirez au nom de l'Infidelle ;

Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

Il y a encore plusieurs autres figures ,
tant de pensées que de mots ; mais leur peu
d'usage , leur inutilité , leurs noms rudes &
barbares nous ont déterminé à les laisser
dans l'oubli , où il est à propos qu'elles de-
meurent ensevelies.

LIVRE QUATRIEME.

*De la Prononciation , ou Eloquence du Geste
& de la Voix.*

ON ne peut donner sur cette partie de l'éloquence que des préceptes éloignés & généraux , dont l'application à chaque sujet particulier , n'est pas même absolument facile. Comment régler le ton de la voix ? Comment déterminer le degré de vivacité ou de modération que doit avoir le geste dans telle & telle figure, dans telle & telle passion ? Comment donner une voix agréable , pleine , sonore , flexible , claire à celui que la nature a privé de ces avantages ? Il est vrai qu'il y a des défauts naturels qui peuvent être corrigés par une longue étude , par un travail pénible & opiniâtre. Quelles difficultés n'a pas surmontées le célèbre Démosthène ? Mais aussi quel ardent amateur de l'éloquence voudroit aujourd'hui , comme ce fameux Orateur de la Grèce , gravir contre des montagnes & des rochers escarpés , en récitant d'une seule haleine les Périodes les plus longues , faire lutter sa voix contre les flots de la Mer irritée , & s'effor-

cer d'en surmonter le bruit, s'enfermer pendant des mois entiers dans un cabinet fouter-tain, passer des jours & même des nuits, à former & à perfectionner devant un miroir l'action de son visage, de ses yeux, de ses mains, de tout son corps? C'est la nature seule que l'on doit suivre dans la prononciation, dans les différens gestes, dans les diverses inflexions de la voix, plutôt que les préceptes, souvent vagues & stériles de la plûpart des Rhéteurs. Tout dépend donc de la maniere plus ou moins forte, plus ou moins délicate dont la nature se fait entendre à tel ou tel Orateur. Il semble que toutes choses d'ailleurs égales, l'Orateur le plus éloquent dans la composition devroit être aussi le plus éloquent dans la prononciation, puisque le même génie qui a scû puiser dans la Nature les traits & les mouvemens qui convenoient au sujet, semble devoir y puiser aussi les tons vrais qui conviennent à ces mouvemens; cependant il y a des exemples du contraire, mais ces exemples pourroient bien n'être qu'une exception à la règle.

La belle prononciation fait sentir toutes les beautés du discours, elle en relève infiniment l'éclat, & en cache les défauts aux yeux des spectateurs. Combien d'ouvra-

ges d'éloquence perdent à être lûs ! L'action anime le discours , donne de la force aux raisons , excite les mouvemens , touche les cœurs , & fait passer dans l'ame des auditeurs toutes les passions dont l'Orateur est agité. On sent assez que pour produire ces effets , l'Orateur doit bien entrer lui-même dans les passions qu'il veut exciter , varier son geste & le ton de sa voix , selon la diversité des mouvemens qu'il veut inspirer , y conformer l'air de son visage , montrer des yeux ardens & enflammés dans l'indignation & dans la colere , doux & pleins d'un tendre feu dans l'amitié , rians dans la joie ; tristes & abattus dans la douleur. Voulez-vous que je pleure ? dit un Auteur ancien , il faut que vous pleuriez vous-même le premier ; alors étant convaincu de votre infortune , j'en serai vivement touché ; en un mot , tous les sentimens , toutes les passions doivent se produire dans le geste , dans la voix , dans l'air du visage , & sur-tout dans les yeux.

Que votre œil avec vous me convainque & me touche :

On doit parler de l'œil autant que de la bouche :

Que la crainte & l'espoir , que la haine & l'amour ,
Comme sur un Théâtre , y regnent tour-à-tour.

Les Juges de l'Aréopage se défoient, dit-on, du geste, & pour en éviter la séduction, ils n'écoutoient les Orateurs que dans les ténébres ; ainsi ils ne pouvoient être entraînés que par les charmes de la voix.

Le beau geste charme les yeux, la belle voix enchante les oreilles, la peinture des mouvemens les excite. Heureux ceux qui ont reçu ces talens de la nature ! Elle seule peut les donner.

Résumons en deux mots les préceptes épars dans ce Livre. Les ouvrages du ressort de l'éloquence se réduisent à deux espèces ; les uns sont des ouvrages de simple agrément où l'éloquence n'emploie que ce qu'elle a de plus doux, de plus fin, de plus léger, de plus aimable ; les autres sont des ouvrages sérieux & nobles où l'éloquence déploye tantôt toute la tendresse du sentiment, tantôt toutes les richesses de la sublimité.

Pour les ouvrages de simple agrément, point de leçons ; le goût est le seul précepteur ; l'art de dire des bons mots, de plaisanter avec finesse, de disserter avec grace est un art entièrement naturel, qui peut seulement être cultivé par la lecture de Madame de Sevigné, de Madame de Lambert, de M. de Fontenelle, de M. de S. Evremont, de M. de Voltaire. Proposer ces mo-

deles est tout ce que la Rhétorique peut faire.

A l'égard des ouvrages sérieux ; elle vous exhorte 1°. à puiser dans les lieux oratoires ou plutôt dans la Nature les pensées, les raisons, les sentimens, les argumens qui conviennent au sujet que vous traitez ; elle vous avertit 2°. de disposer ces matériaux dans un ordre régulier qui les fasse valoir, de prévenir favorablement vos Auditeurs, vos Lecteurs, vos Juges par un exorde modeste & intéressant, de narrer avec précision & clarté un fait ordinaire ; avec force ; avec sublimité un fait héroïque ; de déployer toutes vos forces dans la confirmation, de les resserrer avec vigueur dans la péroraison.

3°. Elle vous dit de donner à tous ces matériaux ainsi disposés l'ame, l'expression, le coloris de l'élocution, d'embellir votre discours par le nombre & l'harmonie des périodes, de le varier par l'assortiment délicat des différens styles, de l'animer par la vivacité des Figures.

4°. Enfin elle vous donne la Nature & la vérité pour règle de tous vos tons & de tous vos gestes.

Si vous vous plaignez de la généralité vague de ces Préceptes, si vous demandez

qui vous indiquera le choix de ces styles ; de ces figures, de ces tons & de ces gestes ; je vous répondrai , ce sera le goût perfectionné par la lecture & l'imitation des Bossuets, des Racines, des Voltaire, des Dumesnils & des Le Kains.

Voilà quels sont, à mon avis, les préceptes de Rhétorique les plus communs, & en même-tems les plus utiles ; préceptes plus aisés à donner qu'à mettre en pratique.

Fin du quatrième & dernier Livre.









